LE LIVRE DE JOB

TRADUIT DE L'HÉBREU

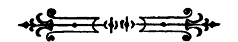
AVEC

UNE INTRODUCTION

PAR

A. LOISY

Professeur à l'Institut catholique de Paris



AMIENS
IMPRIMERIE ROUSSEAU-LEROY
Rue Saint-Fuscien, 18

1892

LE LIVRE DE JOB

INTRODUCTION

Il y a plusieurs écrits de l'Ancien Testament dont l'analyse critique présente plus de difficultés et touche à de plus graves problèmes que celle du livre de Job. Mais l'étude de ce livre offre un intérêt particulier à cause de la place éminente qu'il tient, comme œuvre doctrinale et littéraire, dans le recueil des Écritures. C'est un poème de longue haleine, et un poème de philosophie morale, le seul de ce genre qui se rencontre dans la Bible, puisque l'Ecclésiaste et les recueils de sentences tels que les Proverbes et l'Ecclésiastique ne sauraient lui être comparés.

La meilleure façon de commenter un tel livre est d'en donner une traduction aussi littérale et aussi claire que possible, après avoir traité les questions générales concernant son histoire dans la tradition juive et chrétienne, la conservation de son texte, sa structure, son origine, son âge et sa doctrine. Quelques notes jointes à la traduction des passages obscurs ou qui semblent altérés dans l'original faciliteront au lecteur l'intelligence d'une œuvre qu'il convient d'admirer en elle-même, les chétives réflexions du commentateur

étant plutôt de nature à l'obscurcir qu'à en faire valoir la simple et majestueuse beauté.

I

Le livre de Job, dans la Bible hébraïque, appartient à la série des Hagiographes. La tradition rabbinique le met tantôt avant, tantôt après les Proverbes : c'est à cette dernière place qu'on le trouve dans les éditions imprimées. Dans la Bible grecque, dite des Septante, Job était classé parmi les livres didactiques ou sapientiaux. Les listes d'Écritures, chez les Pères du IV[e] et du V[e] siècle, le placent communément avant les Psaumes ; ce rang lui a été conservé dans le décret du concile de Trente et dans l'édition officielle de la Vulgate latine : le livre de Job paraît ainsi servir de transition entre les livres historiques et les livres didactiques de l'Ancien Testament. Cependant, le célèbre manuscrit du Vatican et l'Alexandrin mettent Job après les Psaumes ; le manuscrit du Sinaï, après l'Ecclésiastique. Saint Augustin, le pape Innocent I[er], le Décret de Gélase semblent en faire un livre historique, et le mentionnent après les Prophètes, avec Tobie, Judith, Esther, Esdras, les Machabées.

L'hésitation accusée par ces divergences se retrouve chez les commentateurs, lorsqu'ils veulent déterminer le genre littéraire auquel appartient le livre de Job. L'histoire, l'épopée, le drame, le dialogue philosophique ont eu leurs partisans. En fait, Job échappe à toutes les divisions de la littérature classique. On peut y voir une histoire, puisqu'il s'y rencontre des faits ; une épopée, puisque ces faits sont merveilleux ; un drame, puisque l'intervention de Iahvé, après le dialogue de

Job et de ses amis, ressemble pour nous à un coup de théâtre ; un poème philosophique, puisque le livre entier vise la solution d'un problème qui touche à la théodicée, à la psychologie et à la morale. Mais c'est justement parce qu'il y a un peu de tout dans ce livre, qu'il est impossible de le classer dans un genre particulier. L'idée du drame, qui jouit d'une certaine faveur auprès des exégètes, n'est réalisée que très imparfaitement dans Job. L'ouvrage n'a pas été composé pour la représentation. L'élément essentiel du drame, l'action, ne s'y trouve pas, car les faits dramatiques sont racontés simplement dans le prologue et l'épilogue, en dehors des parties dialoguées, c'est-à-dire des parties scéniques. Si Iahvé apparaît, ce n'est pas pour amener le dénoûment de l'histoire, c'est pour argumenter à sa manière et clore la discussion. On a dit que l'évolution des sentiments de Job, depuis sa première plainte jusqu'aux paroles de soumission qu'il prononce après le discours de Iahvé, constituent un drame psychologique. Le mot est bien trouvé. Mais encore est-il vrai que l'auteur n'a pas cherché à mettre en relief ce changement intérieur, qu'il n'a pas voulu en tirer parti pour des effets de théâtre, et qu'il l'a rendu à peine sensible ; en sorte que l'expression des sentiments de Job n'a rien de dramatique, si ce n'est dans le sens large où un morceau littéraire quelconque est dit dramatique, parce qu'il traduit avec vigueur une grande idée, une situation émouvante ou un sentiment profond. Laissons donc le livre de Job aller tout seul. N'est il pas assez grand par lui-même, étant ce qu'il est ?

Comme il offrait peu de ressources à l'enseignement apostolique, le livre de Job n'est presque pas cité dans le Nouveau Testament. Les anciens Pères, qui le li-

saient dans des textes très défectueux, la version des Septante et l'ancienne Vulgate latine, dérivée du grec, en tirèrent néanmoins parti pour l'édification du peuple chrétien, en usant largement de l'allégorie. La traduction de saint Jérôme, beaucoup plus exacte, ne laissa pas d'être commentée de la même manière. C'est ainsi que le pape saint Grégoire le Grand put trouver dans Job toute la théologie chrétienne, dogmatique, morale et mystique. Les commentateurs du moyen âge ne firent guère que résumer ou répéter les allégories contenues dans les Morales. Saint Grégoire, comme l'observe saint Thomas d'Aquin dans son commentaire sur Job, avait épuisé la matière.

Cependant le Docteur angélique inaugure lui-même une autre méthode d'exégèse, en recherchant principalement le sens littéral. Mais il ne le suit pas toujours d'aussi près qu'il en a l'intention. Il incline à prendre la lettre de l'Écriture comme un ensemble de propositions qui sont toutes vraies absolument et dans tous les ordres de connaissances, faisant en sorte d'établir une harmonie parfaite entre la Bible ainsi comprise et la science de son temps. Or, si les dogmes, en tant que théorie divinement révélée de la cause première, de l'origine et de la fin de l'homme, peuvent être illustrés, expliqués au moyen d'une philosophie, la Bible qui est un livre, c'est-à-dire un fait historique, pour être entendue dans le sens de ses auteurs, demande à être *constatée*, étudiée en elle-même, et il est impossible de l'interpréter d'une façon vraiment littérale si l'on suppose *a priori* qu'elle a été conçue d'abord selon les idées d'une philosophie et d'une science plus modernes. C'est pourquoi les Pères les plus allégoristes, Origène, saint Jérôme, saint Augustin même, sont, à certains égards, plus rapprochés de l'exégèse historique de notre temps que

saint Thomas d'Aquin et les héritiers de sa tradition. Origène et saint Jérôme sont, à leur façon, de très grands critiques ; ils saisissent dans l'Écriture une foule de nuances, d'inégalités que les commentateurs scolastiques ne perçoivent plus ; ils ont aussi, sur l'état des textes bibliques et leurs multiples incertitudes, des connaissances qu'on ne rencontre pas chez les théologiens du moyen âge, attachés exclusivement à leur texte latin, et peu soucieux de remonter plus haut.

Nicolas de Lyra au XIV[e] siècle, la plupart des exégètes catholiques contemporains de la réforme et ceux qui ont écrit depuis, ont eu recours à l'hébreu pour interpréter le livre de Job ; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une dépendance trop étroite à l'égard de la Vulgate les a induits parfois à abandonner mal à propos le sens de l'original, ou bien à concilier par de subtils artifices le texte hébreu et la version latine. D'autre part, il est certain que l'interprétation scientifique et littérale de notre livre a fait de grands progrès dans les écoles protestantes, depuis que le hollandais Albert Schultens (1) eut appliqué d'une manière suivie et méthodique la comparaison des autres idiomes sémitiques, surtout de l'arabe, à l'explication du texte hébreu. Le savant exégète qui a honoré en ce siècle la compagnie de Saint-Sulpice, M. Lehir, a mis à profit ces travaux de la critique protestante et rationaliste dans son excellente traduction de Job (2).

Cependant la méthode d'interprétation critique avait

(1) *Liber Jobi cum nova versione ad hebræum fontem et commentario perpetuo* (1737).

(2) Publiée en 1873. On apprend mieux à connaître le livre de Job dans cette simple traduction faite sur l'hébreu que dans les gros volumes de nos commentaires. V. ce qu'en dit M. Renan, dans son *Livre de Job*, préface, p. VII.

encore des progrès à réaliser. Jusqu'en ces derniers temps, les meilleurs interprètes hésitaient à corriger l'hébreu massorétique, sauf dans les cas où les fautes étaient par trop grossières et d'une évidence absolue. Mais, grâce aux découvertes nombreuses qui ont été faites dans le champ de l'épigraphie sémitique, la critique textuelle a perfectionné ses procédés et les a utilement appliqués aux diverses parties de la Bible hébraïque. L'essai le plus hardi et en même temps le plus fécond qui ait été tenté pour la correction du texte massorétique de Job, paraît être celui d'un exégète catholique, le Dr G. Bickell (1), bien préparé à cette œuvre par ses études sur le rythme des poèmes hébreux (2).

II

Le texte hébreu du livre de Job ne nous est point parvenu sans altération, surtout dans les derniers chapitres. Mais les principales défectuosités que l'on peut y relever sont antérieures à la version des Septante. La plus grande partie du livre étant rédigée en vers d'un rythme uniforme, il est assez facile de reconnaître en divers endroits de légères gloses ou des omissions accidentelles, ou bien une ponctuation condamnée par le parallélisme. Certains mots ont été changés par suite d'addition, omission, transposition ou substitution de lettres, et la leçon primitive peut être restituée avec plus ou moins de probabilité d'après les anciennes versions ou par la conjecture critique.

Bon nombre de passages où les fautes se sont pour

(1) *Carmina V. T. metrice* (1882); *Dichtungen der Hebräer*, II (1882); *Wiener Zeitschrift f. d. Kunde d. Morgenl*, Bd. vi.
(2) V. *Histoire critique du texte de l'Ancien Testament*, p. 202.

ainsi dire entassées, et qui étaient déjà corrompus avant l'époque des Septante, ne peuvent être corrigés que d'une façon hypothétique. On doit ranger dans cette catégorie la fameuse déclaration de Job (1):

Je sais que mon vengeur existe,
Et qu'il apparaîtra enfin sur la poussière;
Et après ma peau (?) ils ont lacéré (?) ceci;
Et de (?) ma chair je verrai Dieu,
(Lui?) que je verrai pour moi,
Que mes yeux voient, non ceux d'autrui.
Mes reins se consument dans mon sein.

Ce dernier vers n'exprime pas comme on le croit généralement une espérance impatiente. N'ayant pas ici de parallèle, il veut être rattaché au premier membre du verset suivant (2), et l'on doit traduire :

Mes reins se consument au dedans de moi,
Parce que vous dites : « Comment le poursuivrons-nous? »

Quant à ce qui précède, deux choses paraissent également certaines : en premier lieu, que le texte est altéré; en second lieu, qu'on n'y disait rien de la résurrection. Le premier point n'a pas besoin d'être démontré. Les écrivains hébreux parlaient quelquefois par énigmes; mais dans le cas présent, il est certain que l'auteur a voulu se faire comprendre et que, maintenant, il n'est plus intelligible. Le second distique, où se trouvait la clef du passage, est incorrect au point de vue de la construction grammaticale; il n'a plus de sens, et

(1) *Job*, xxi, 25-27.
(2) Le second membre paraît être une glose. Il manquait dans le grec avant Origène. Bickell, *Carmina* 165. Field, *Hexapla* II, 36.

voilà pourquoi on lui a fait dire tout ce qu'on a voulu.

Le traducteur grec avait à peu près le même texte que nous, et il n'y trouvait pas ce qu'on y a vu depuis : « Je sais, lisons-nous dans les Septante, qu'il est éternel, celui qui doit me délivrer, rétablir sur la terre ma peau qui souffre cela. Car c'est par (la volonté de) Dieu que me sont arrivées ces choses, dont je suis instruit pour moi-même, que mon œil a vues, et non un autre; car toutes se sont accomplies dans mon sein. » Il est possible que, dans les endroits où il s'écarte de l'hébreu actuel, le traducteur ait eu un texte différent du nôtre, ou bien que, n'y comprenant rien, il ait usé de conjecture. Ce qu'il dit peut s'entendre de la guérison de Job; s'il avait pensé à la résurrection, il aurait donné à son idée plus de relief. On y songea plus tard. La leçon primitive des Septante a été changée dans certains manuscrits grecs où on lit : « Il ressuscitera mon corps (1) », au lieu de : « Il doit rétablir ma peau. »

Saint Jérôme y a mis encore plus du sien lorsqu'il a traduit notre passage en ces termes: « Je sais que mon Rédempteur vit; et au dernier jour, *je me lèverai de terre* (pour ressusciter); et de nouveau *je serai revêtu* de ma peau, et *dans* ma chair, je verrai Dieu. Je le verrai moi-même, et mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre. Telle est l'espérance qui repose dans mon sein. » Comme on interprétait généralement les Septante et l'ancienne Vulgate dans le sens de la résurrection dernière, saint Jérôme aborde le texte avec cette idée; il change à tort, malgré le parallélisme, le sujet du second vers, lisant: « Je ressusciterai de

(1) Leçon de l'Alexandrin et du Sinaïtique : ἀναστήσει δέ μου τὸ σῶμα (au lieu de ἀναστῆσαι τὸ δέρμα μου). Ancienne Vulgate : *resurget cutis mea.*



terre », au lieu de : « Il (Dieu, le vengeur de Job) se tiendra sur la terre », et traduisant librement le second distique, de manière à lui faire exprimer très clairement l'idée de la résurrection.

Il n'y a en tout cela que des explications conjecturales d'un texte désespéré. La valeur de ces conjectures est à déterminer d'après les doctrines générales du livre et l'économie de la discussion qu'il contient. Or, si Job a eu l'idée nette de la résurrection et l'espoir assuré de la vision béatifique, le livre entier n'a plus de sens (1). Job, lui-même, parlant de sa mort prochaine, dit plus haut (2) qu'il entre dans un chemin par où il ne repassera pas ; il déclare que, si l'homme pouvait revivre, s'il était possible que lui-même remontât de l'enfer pour entendre proclamer son innocence par la bouche de Dieu, il ne se plaindrait pas de son état ; mais il ajoute que cette hypothèse consolante est pour lui sans réalité (3). Comment connaîtrait-il dans notre passage ce qu'il ne sait pas dans celui-ci ? Que signifient les objections qu'il soulève contre la justice de la Providence, s'il est assuré que l'éternité contient la véritable sanction des lois divines ? N'aurait-il pas d'un seul mot réfuté ses amis, dont l'argumentation repose uniquement sur ce principe : Dieu est juste, et, par conséquent, l'homme de bien est toujours heureux en ce monde, le méchant toujours malheureux ? Tous ceux qui prennent la parole pour justifier la Providence, les amis de Job, Élihu, Iahvé lui-même, ne disent rien des récompenses et des châtiments éternels. L'épilogue ne parle que de biens temporels. Rien absolument n'attire l'attention du lecteur au

(1) Bickell, *loc. cit.*
(2) *Job*, XVI, 22.
(3) *Job*, XIV, 12-20.

delà de ce monde. Doit-on profiter de ce que le texte est obscur et en mauvais état pour y introduire une idée étrangère à tout le reste du livre, une idée qui rend ce livre inutile, illogique et contradictoire à lui-même? Ce serait aller contre les principes de la plus saine critique.

Job nous apparaît persuadé que Dieu reconnaîtra un jour son innocence et le vengera des soupçons injustes de ses amis; il ne croit pas néanmoins que cette manifestation nécessaire de la justice divine se produise bientôt, et, comme il sent venir la mort, il voudrait graver sur le roc la protestation de sa conscience, pour qu'elle subsistât jusqu'au temps où Dieu viendra rendre témoignage à son serviteur. Job n'exprimerait pas un pareil désir, s'il espérait assister en personne à sa réhabilitation. Le Dieu vengeur se tiendra « sur la poussière », c'est-à-dire, sur le sol de la terre où Job sera enseveli, et il confondra les calomniateurs. Quant aux détails du texte, Job n'a pas pu dire qu'il verrait Dieu dans une autre vie, puisque l'ensemble du discours suppose le contraire, et, si l'on tient compte de ce qui vient ensuite: « Je suis impatient de vous entendre dire: De quoi l'accuserons-nous? » on est porté à croire que les mots: « Que je vois pour moi, et (que) mes yeux voient, non l'étranger », se rapportent à l'innocence de Job, innocence dont il ne peut communiquer la certitude à autrui. Le grec favorise cette interprétation. Les Septante n'avaient pas non plus, dans l'endroit le plus altéré, le verbe pluriel que l'on traduit par: « on a mutilé », ou « on a revêtu », mais un singulier; et ils ne lisaient pas: « de ma chair », mais « du Tout-Puissant. » En s'aidant de ces faibles indices et du sens général qui est établi par le contexte, on peut reconstituer hypothétiquement le texte primitif:

Je le sais, mon vengeur existe,
Et plus tard il se tiendra sur la poussière.
Mon témoin attend que tout cela soit passé,
Et Dieu verra (1) mon innocence (2),
Que je vois pour moi,
Que mes yeux perçoivent, non ceux d'autrui (3).

Quoi que l'on pense des corrections proposées, le sens de l'original était à peu près celui qui vient d'être donné.

Le nombre des mots, des membres de phrase, des vers entiers qui ont disparu est assez considérable. Les omissions qui méritent plus particulièrement d'être signalées sont celles qui proviennent, à ce qu'il semble, de suppression volontaire. Ainsi l'on trouve comme conclusion d'une tirade où Job critique le gouvernement de la Providence (4), cette simple formule : « Si ce n'est pas, qui est-ce ? » Le vers est trop court, obscur et sans parallèle. Job disait sans doute équivalemment : le mal qui arrive dans le monde a une cause, quelqu'un en est responsable, « Et si ce n'est pas *Lui* (Dieu), qui est-ce donc ? » Ces propos auront été trouvés trop hardis et un scribe méticuleux en aura supprimé la plus grande partie ; mais il en a laissé encore assez pour qu'on puisse deviner le reste.

On rencontre quelques additions accidentelles, mots ou bouts de phrases égarés qui déconcertent l'harmonie

(1) *Ve'échar édi* (עדי, au lieu de עורי ; correction proposée par Bickell), *naqefâ zot, Umêsarai* (משרי, au lieu de מבשרי ; le grec lisait משדי) *iéchzé Eloh.*

(2) Il reconnaîtra et proclamera mon innocence.

(3) On verra plus loin que ce dernier distique n'appartient peut-être pas au livre primitif, bien qu'il ait existé dans l'hébreu avant que Job fût traduit en grec. L'interpolateur avait-il pensé à la résurrection ? Il est impossible de le savoir.

(4) *Job*, IX, 24.



des vers ou le parallélisme, locutions répétées machinalement hors de leur place par des copistes distraits. D'autres ont été voulues et présentent le caractère de gloses ou de notes explicatives. Telle est la réflexion prosaïque (1): « Qui peut tirer le pur de l'impur? Personne», insérée entre deux distiques dont elle détruit la liaison, et que saint Jérôme a encore développée dans la Vulgate, en traduisant: « Qui peut rendre pur ce qui a été conçu dans l'impureté? N'est-ce pas toi seul? »

Une interpolation importante par son étendue, sinon par son objet se rencontre dans la réponse de Job au dernier discours d'Éliphaz (2). Le contenu de ce morceau n'est pas en rapport avec la thèse que Job entreprend de soutenir. Bien que le texte en soit fort altéré d'un bout à l'autre et beaucoup plus corrompu que tout le reste du livre, on s'aperçoit que les vers ne sont pas deux à deux, mais trois à trois, contrairement à la règle suivie partout ailleurs dans les discours. Enfin, la couleur du style est tout à fait particulière (3). Le fait de l'interpolation ne semble donc pas douteux. Nous avons là un fragment d'un aperçu général sur la marche des affaires de ce monde, fragment emprunté à un écrit philosophique du même genre que Job, mais d'un autre auteur et probablement aussi d'une autre époque. Peut-être cet écrit n'existait-il plus en entier quand le fragment a été inséré dans notre livre. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est vraisemblable que l'interpolation a été faite pour substituer un morceau inoffensif à un développe-

(1) *Job*, XIV, 4.

(2) *Job* XXIV, 4-8, 10-24, V. Bickell, *op. cit.* 185.

(3) Quelques lignes du morceau interpolé sont alleés se loger plus loin, XXX, 3-7 (Bickell, *loc. cit.*), sans doute par suite de la disposition du texte dans le manuscrit où se fit l'interpolation.

ment que l'on aura jugé trop hardi, et dont il nous reste seulement le début et la conclusion (1).

Il y a, dans le livre de Job, quelques exemples de mots ou de membres de phrase accidentellement transposés. Divers passages dont les critiques modernes ont parfois suspecté l'authenticité, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec leur contexte et dérangent la marche naturelle du poème, sont probablement hors de leur place. On peut dire que la fin du livre nous est parvenue dans un grand désordre, comme si certains morceaux, écrits, faute de place, entre les colonnes et dans les marges du manuscrits d'où procède la recension traditionnelle de Job, avaient été recopiés sans soin et insérés au hasard dans la suite du texte.

Dans la réponse de Job au troisième discours de Bildad, on trouve un long développement (2) qui présente par ailleurs tous les signes de l'authenticité, mais qui ne peut être mis dans la bouche de Job, la thèse des trois amis y étant soutenue de la même façon que dans leurs discours. Si l'on écarte ce morceau, le discours de Job recouvre son unité ; la description de la sagesse (3), dont on a contesté l'authenticité parce qu'elle n'est pas amenée logiquement dans le texte actuel, est introduite d'une façon naturelle ; le document transposé reste disponible, soit qu'il représente la fin du discours de Bildad, évidemment incomplet dans l'état présent du livre, soit qu'il appartienne à un troisième discours prononcé par Sophar, et dont le commencement aurait disparu. L'artifice du dialogue consistant simplement en ce que les amis de Job prennent la parole à tour de rôle et tou-

(1) Bickell, *loc. cit.*
(2) *Job*, XXVII, 8-10, 13-23.
(3) *Job*, XXVIII.

jours dans le même ordre, il est invraisemblable que Sophar n'ait rien dit à la troisième reprise et qu'il ait parlé une fois de moins que les autres ; mais il est possible que son discours soit perdu entièrement.

La magnifique péroraison (1) qui terminait le dernier discours de Job est maintenant offusquée par trois distiques (2), empruntés sans doute au long développement où le juste éprouvé raconte les détails de sa vie antérieure. (3).

Quatre versets insérés dans la description du crocodile (4) en dérangent l'économie et n'ont pu être logiquement rattachés au contexte, malgré tous les efforts des massorètes et des commentateurs. Le texte, avec de légères corrections dont la principale est autorisée par le grec (5), peut se traduire ainsi :

Voilà sa présomption confondue ?
Va-t-il encore s'attaquer à moi présent ?
Nul n'est assez audacieux pour me provoquer ;
Et qui voudrait me résister en face?
Qui marcherait impunément contre moi,
Le maître de tout ce qui est sous les cieux !
Je ne me tairai point sur ses vains discours,
Ses grands mots et ses belles raisons.

Nous avons là un exorde, le commencement du discours de Iahvé (6). Job a terminé son discours en jetant

(1) *Job*, XXXI, 34-37.
(2) *Job*, XXXI, 38-40.
(3) Ils pourraient venir après XXXI, 7, ou après XXXI, 3. L'hypothèse d'une addition faite après coup a aussi des chances de probabilité.
(4) *Job*, XLI, 1-4.
(5) ישלם pour אשלם, au v. 3.
(6) Cet exorde ne fait pas nécessairement double emploi avec *Job*, XXXVIII, 2-3. Il est possible cependant que le discours de Iahvé

une sorte de défi à l'Éternel. La nuée sombre qui recèle Iahvé dans ses flancs apparaît tout à coup. Job, qui demandait à plaider avec Dieu, mais avec Dieu dépouillé de sa majesté redoutable, est saisi d'épouvante. Les premiers mots que Iahvé prononce sont destinés à faire comprendre à Job la folie de ses prétentions. Ici, comme dans le cas précédent, bien que l'hypothèse d'une transposition accidentelle soit la plus probable, on peut se demander si l'insertion des discours d'Élihu n'a pas été pour quelque chose dans la désorganisation du texte.

Le discours de Iahvé se trouve maintenant partagé en deux tronçons, et la description des deux grands animaux, Béhémoth et Léviathan, l'hippopotame et le crocodile, se trouve séparée des autres descriptions du même genre par un fragment de dialogue entre Dieu et Job. (1) Après avoir fait le portrait de l'aigle, Iahvé demande à Job s'il a quelque chose à répondre. Job s'humilie, déclare qu'il n'a rien à dire. Tout semble terminé, on attend la conclusion pratique de la discussion, l'épilogue de l'histoire. Or on lit ensuite :

Alors Iahvé répondit à Job du sein de la tempête et il dit :
Ceins tes reins comme un homme ;
Je t'interrogerai pour que tu m'instruises.

La formule d'introduction et les deux vers qui suivent sont visiblement empruntés au commencement du discours (2), et l'on ne voit pas le motif de cette répétition. Viennent après cela sept distiques où Iahvé demande à Job s'il veut avoir raison contre Dieu, s'il possède la

n'ait pas commencé de la même façon dans les anciens exemplaires qui ont contribué à la formation du livre actuel.

(1) *Job*, XL. 1-14

(2) *Job* XXXVIII, 1-3

puissance divine, et le met en demeure de manifester son pouvoir. Cette allocution est fort déplacée après l'humble aveu que Job est censé avoir fait plus haut; et, d'autre part, elle n'a pas été composée pour introduire la description de l'hippopotame, avec laquelle elle n'a aucun rapport. Les critiques modernes qui, pour cette raison même, ont émis des doutes au sujet de ce qu'ils appellent le second discours de Iahvé, auraient dû examiner de plus près le morceau qui sert d'exorde à ce discours et ils n'auraient pas manqué d'y reconnaître une péroraison. Mais la péroraison est justement ce qui manque dans le texte actuel: Iahvé se tait après avoir décrit le crocodile; il ne dit pas un mot pour tirer la conclusion de son discours et amener la rétractation de Job. Celui-ci parle en effet après Iahvé. Chose curieuse, trois vers empruntées au discours de Dieu se sont égarés dans sa réponse (1). On a supposé que Job, très ému, ne savait plus ce qu'il disait. Mais puisque l'émotion ne l'empêchait pas de parler en vers, elle ne le dispensait pas sans doute d'observer la loi du parallélisme, qui est violée outrageusement par l'interpolation dont il s'agit.

Selon toutes les vraisemblances, la description de l'hippopotame a été écrite pour faire suite à la description de l'aigle. Après la description du crocodile, on lisait la péroraison dont nous venons de parler. Puis Job faisait amende honorable (2). Si l'on remet ces

(1) *Job.* XLII, 3: « Quel est celui-ci, qui obscurcit la Providence par défaut de savoir? » et 4: « Écoute et je parlerai, je vais t'interroger pour que tu m'instruises. » Répétition, avec quelques variantes, de XXXVIII, 2-3

(2) Après *Job.* XXXIX, lire XL, 1-2, 8-14; XL, 3-5; XLII, 2-6, en éliminant l'interpolation indiquée dans la note précédente. XL, 6-7 est une répétition accidentelle de XXXVIII, 1, 3. XLI, 1-4 est à insérer après XXXVIII, 1 (ou 2?). Il convient, d'observer que XL, 1-14

passages à leur place, le discours de Iahvé recouvre son unité ; la réponse de Job devient intelligible ; toute la fin du livre présente un développement logique. L'ordre ainsi obtenu n'est pas artificiel ni fondé sur de pures hypothèses ; car la confusion actuelle des derniers chapitres ne peut en aucune façon remonter à l'auteur, et les transpositions évidentes, les répétitions inexplicables qu'on y rencontre, sont, du moins en grande partie, des accidents de transcription, des bévues de scribe, occasionnés sans doute par les remaniements successifs que le livre a subis, et par une disposition particulière du texte dans le manuscrit d'où procèdent le Job des Septante et celui de la tradition massorétique.

Le Job des Septante est une des parties les moins réussies de l'ancienne version grecque. L'interprète s'est souvent mépris sur le sens de l'original, dans les passages qui ne sont pas tout à fait clairs. Il faut observer, d'ailleurs, que le texte des éditions modernes et celui des manuscrits ne représentent pas la version primitive, mais cette version interpolée par Origène, avec des morceaux de Théodotion, dans les nombreux passages où le grec ne contenait pas tout ce qu'on lit maintenant dans l'hébreu. Ces omissions se rencontraient surtout dans la dernière moitié du livre, c'est-à-dire dans les parties les plus difficiles et les plus altérées de l'œuvre primitive, et dans le discours d'Élihu. Tantôt un seul vers a été laissé de côté, tantôt plusieurs. On admet volontiers que le plus grand nombre des lacunes est imputable au traducteur, qui ne serait pas fait scrupule d'abréger l'original. On a dit aussi qu'il avait omis plusieurs passages

de l'hébreu correspond à XXXIX, 31-35, XL, 1-9 de la Vulgate. De même, le premier verset de XLI dans l'hébreu est dans la Vulgate le dernier de XL; par conséquent, XLI, 1 de la version correspond à XLI, 2 de l'hébreu, et ainsi de suite.

parce qu'il ne les comprenait pas. Mais, dans le discours d'Élihu, certains développements qui ne présentent guère d'obscurités ont été omis tout comme les morceaux plus difficiles. L'hypothèse d'un remaniement du texte hébreu, postérieurement à la version des Septante, ou tout au moins vers la même époque, dans les manuscrits palestiniens, semble d'autant plus acceptable que le texte supposé par l'interprète grec présente un sens complet. Les passages omis dans le grec ont plutôt le caractère de développements. Enfin, M. Bickell (1) paraît avoir raison d'affirmer que le livre primitif de Job était écrit, dans les parties dialoguées, en strophes de quatre vers. Les additions de l'hébreu dérangent souvent l'économie des strophes. Il ne faut donc pas se presser de condamner l'interprète ou de dédaigner le vieux texte ecclésiastique du livre de Job. Les transpositions qui se rencontrent dans l'original sont antérieures à la version grecque. Quant aux simples erreurs de lecture, la version fournit dans plusieurs cas, des leçons qui permettent de corriger utilement le texte hébreu traditionnel.

L'interprète ne vise pas à une littéralité scrupuleuse. Mais sa traduction est généralement sobre et concise dans les passages qu'il a bien compris. Dans quelques endroits plus obscurs, ou qui sont traduits plus librement, l'exégèse du temps se laisse entrevoir. Ainsi, les trois amis de Job reçoivent le titre de roi (2), et l'on croyait que Job lui-même était un prince. Certains traits de la description de l'hippopotame et du crocodile (3)

(1) *Wiener Zeitschrift, supr. cit.* Pour reconstituer le texte primitif des Septante, le savant professeur a tiré bon parti de la version copte (sahidique) publiée récemment par le P. Ciasca, dans les *Fragmenta Copto-Sahidica* II. (Rome, 1889).

(2) Job. II, 11.

(3) *Job.* XL-XLI: *Hoc* (Béhémoth) *est initium figmenti Domini, quod*

portent à croire que l'on voyait déjà dans Béhémoth et dans Léviathan des êtres surnaturels, créatures fantastiques ou démons. Deux additions importantes par leur étendue, sinon par leur contenu, le discours de la femme de Job (1), au commencement, et la généalogie du patriarche (2), à la fin du livre, semblent être des interpolations faites après coup dans la version grecque.

fecit ut illudatur ab angelis ejus. Ascendens autem in montem præruptum fecit gaudium quadrupedibus in tartaro... Adduces autem draconem (Léviathan) *in hamo... Saginantur in eo nationes et partiuntur eum Phœnicum gentes. Et omnes naves si conveniant, non portabunt corium caudæ ejus et in navibus piscatorum caput ejus... Factum ad illudendum ab angelis meis.* Ancienne Vulgate latine. Comparer ces données avec ce que le IVe livre d'Esdras (VI, 47 et suiv.) raconte sur le même sujet. Des idées analogues se trouvent aussi dans le livre d'Hénoch, LX. Peut-être sont-elles en rapport avec une interprétation erronée d'*Éz.* XXIX, 5.

(1) Ce discours est rattaché à *Job.* II, 9 : *Tempore vero multo interjecto, dixit illi uxor sua : Quousque sustinebis dicens : Ecce exspecto parvo* (χρόνον ἔτι μικρόν) *sustinens spem salutis? Ecce enim exterminata est memoria tua a terra, filii et filiæ, mei ventris dolores et gemitus, quos frustra portavi cum labore ; tuque in putredine vermium sedes, pernoctans sub divo ; et ego oberrans et deprecans de loco in locum et de domo in domum, exspectans quando sol occidat et requiem agam laborum et gemituum qui me nunc agunt. Sed dic aliquod verbum in Dominum, et morere.* Ancienne Vulgate.

(2) Après *Job.* XLII, 17, on lit dans le grec et on lisait dans l'ancienne Vulgate latine : *Scriptum est autem resurrecturum eum cum his quos Dominus suscitabit. Hic interpretatur* (οὗτος ἑρμηνεύεται) *de syriaco libro in terra quidem habitasse* (κατοικῶν) *Ausitide, in finibus Idumææ et Arabiæ, et erat ei antea nomen Jobab. Et accepit uxorem arabissam, genuitque filium, cui nomen erat Ennon. Erat autem ipse filius quidem Zaræ, de Esau filiis filius, de matre vero Bosram (Bosra, Bossora) ; ita ut sit quintus ab Abraham. Et hi sunt reges qui regnaverunt in Edom, in qua et ipse regnavit regione : prius Balac filius Boor, et nomen civitatis ejus Dennaba ; post Balac autem Jobab, qui vocabur Job ; post hunc Asom, qui erat dux ex Themanorum regione ; post hunc Adad, filius Barad qui excidit Madian in campo Moab, et nomen civitatis ejus Gethem. Qui autem venerunt ad eum amici, Eliphaz ex filiis Esau, Themanorum rex, Baldad Sauchiorum*

Les imperfections de cette version passèrent naturellement, en s'aggravant, dans l'ancienne Vulgate latine, traduite sur le grec. Saint Jérôme s'était occupé d'en donner une édition correcte ou plutôt une édition complétée suivant la méthode et le texte grec d'Origène (1). La Vulgate ainsi interpolée devenait, comme le grec hexaplaire, une espèce de mosaïque chargée de petites pièces rapportées et mal jointes à l'œuvre primitive. On altérait la version sans autre profit qu'une conformité purement matérielle avec l'hébreu. Cet inconvénient n'avait pas échappé à saint Jérôme, qui s'en est prévalu pour autoriser sa propre version (2).

La nouvelle Vulgate, prise dans son ensemble, est assurément d'une valeur bien supérieure à celle des

tyrannus, Sophar, Minæorum rex. La plus grande partie de cette note est empruntée à *Gen.* XXXIII, 31-36 (cfr. I *Chron.* I, 43-46). On admet volontiers que le livre syriaque dont il est question au commencement serait un ancien targum ou paraphrase araméenne. Origène pensait que l'auteur de l'addition avait voulu désigner ainsi la langue originale du livre de Job, et tel paraît-être, en effet, le sens du grec.

(1) *Beatum Job, qui apud Latinos jacebat in stercore et vermibus scatebat errorum, integrum immaculatumque gaudete. Quomodo enim probatione atque victoria dupliciter universa ei sunt reddita : ita ego in lingua nostra (audacter loquor) feci eum habere quæ amiserat. Præf. Ia in Job.* On trouve le texte révisé par S. Jérôme, dans Migne, *Patrol. lat*, t. 29.

(2) *Discant igitur obtrectatores mei recipere in toto quod in partibus susceperunt, aut interpretationem meam cum astericis suis radere. Neque enim fieri potest ut quos plura intermisisse perspexerint, non eosdem etiam in quibusdam errasse fateantur, præcipue in Job : cui si ea quæ sub astericis addita sunt subtraxeris, pars maxima voluminis detruncabitur, et hoc dumtaxat apud Græcos. Cæterum apud Latinos, ante eam translationem quam sub astericis et obelis nuper edidimus, septingenti ferme aut octingenti versus* (il s'agit de stiques, lignes, et non de nos versets) *desunt ; ut decurtatus et laceratus corrosusque liber fœditatem sui publice legentibus præbeat. Præf. IIa in Job.*

Septante et de l'ancienne Vulgate. C'est une traduction suffisamment exacte et fidèle du texte hébreu traditionnel. Saint Jérôme lui-même reconnaît qu'il n'a pas vu clairement le sens de certains passages (1), et comme il ne laisse pas de les traduire, il en résulte que l'interprétation de ces passages est conjecturale. Vu les difficultés particulières que présente le livre de Job, on doit s'attendre à ce que la version présente dans les détails un grand nombre d'inexactitudes. Il serait fastidieux d'en dresser le catalogue. D'ordinaire le sens général de l'hébreu a été bien compris, alors même que la signification de certains mots n'a pas été rendue exactement.

Dans les passages obscurs ou altérés, les conjectures de saint Jérôme n'ont pas toujours été heureuses ; elles procèdent moins d'une connaissance intime du livre à traduire, que de jugements *a priori*, en rapport avec les idées du temps où vivait le traducteur. C'est ainsi que des allusions qui se rapportent, dans la pensée de l'auteur, à quelque légende mythologique, sont détournées de leur sens pour être appliquées au démon (2) ; de même, certains traits des descriptions de Béhémoth ou de Léviathan (3). Le sens doctrinal de plusieurs passages a été développé (4). Il est arrivé même que l'interprète a introduit, dans tel ou tel endroit, des conceptions théo-

(1) *Hæc autem translatio nullum de veteribus sequitur interpretem; sed ex ipso hebraico arabicoque sermone et interdum syro, nunc verba, nunc sensus, nunc simul utrumque resonabit... Memini me ob intelligentiam hujus voluminis, Lyddæum quemdam præceptorem, qui apud Hebræos primus haberi putabatur, non parvis redemisse nummis; cujus doctrina an aliquid profecerim, nescio, hoc unum scio non potuisse me interpretari, nisi quod ante intellexeram. Præf.* IIa *in Job*.

(2) V. *Job*. XXVI, 12-13.

(3) *Job*, XL, 28 (hébr. XLI, 1); XLI, 16. (hébr. 17); 25 (hébr. 26); Cf. *Ep*. 22, *ad Eustochium* (P. l. 22, 401).

(4) Par exemple, *Job*, XIV, 4, *supr. cit.*

logiques et morales qui ne se trouvaient pas dans l'original (5), bien que, considérées en elles-mêmes, elles soient autorisées par la tradition ecclésiastique. Le théologien n'est pas obligé de les imputer à l'auteur du livre, et l'exégète ne peut en tenir compte que dans la mesure où elles sont confirmées par l'examen critique du texte hébreu.

III

Le cadre primitif du livre de Job était d'une parfaite unité. L'auteur se mettait en face de ce problème : que faut-il penser de la justice divine, puisque l'homme de bien est souvent malheureux en ce monde, autant et plus que le méchant? Le problème était présenté sous forme d'histoire. Un juste, nommé Job, étranger à la race d'Israël, un de ces fils de l'Orient si célèbres pour leur sagesse, vivait dans l'opulence. Dieu, pour l'éprouver, autorise un esprit jaloux des hommes, Satan, à le priver de tous ses biens, à lui ravir ses enfants, et finalement à le frapper d'une terrible maladie. Job ne se plaint pas; il n'accuse pas Dieu. Trois de ses amis, Éliphaz de Théman, Bildad de Suah et Sophar de Naama, arrivent pour le consoler. Leur visite donne lieu à la discussion théorique du problème qui vient d'être posé en fait. Le récit marque très clairement que les malheurs de Job sont une épreuve et non un châtiment ; mais les amis de Job et Job lui-même ne s'en doutent pas. Cette ignorance rend la discussion possible et en fait l'intérêt : Job ne sait comment expliquer ce

(5) *Job*. XIX, 25, 27, *supr. cit;* XXIV, 24. Le sens primitif de ces passages n'est pas sûr; mais le contexte, exclut les explications conjecturales de saint Jérôme.

qui lui arrive, car il a toujours pensé que le malheur doit atteindre seulement le méchant ; d'autre part, ses amis, raisonnant d'après le même principe, le supposent coupable. Le débat s'engage donc sur une espèce de malentendu qui ne sera jamais complètement dissipé. Au début, Job se plaint de sa destinée, sans accuser Dieu. Mais, ses amis lui donnant à entendre et bientôt même lui disant en face qu'il a mérité son sort, il proteste, il nie que le malheur soit toujours la punition d'un péché, que le juste soit toujours heureux, le méchant toujours malheureux, et, en soutenant cette thèse, il ne laisse pas de tenir des propos hardis au sujet de la Providence. Par trois fois, les amis prenaient la parole à tour de rôle, et Job répondait à chacun d'eux. La discussion, pour devenir de plus en plus vive, n'avançait pas : les amis ne voulaient pas abandonner leur principe, et Job refusait de s'avouer coupable. Poussé à bout, il en appelait à Dieu même, défiant en quelque sorte le ciel de le prendre en défaut. Alors, Iahvé paraissait ; il imposait silence à Job, en lui disant : N'es-tu pas une créature ? comment oses-tu critiquer la conduite de ton Créateur ? Job s'humiliait ; les amis étaient blâmés d'avoir défendu maladroitement la Providence ; Job rentrait en possession de sa félicité première et en jouissait longtemps. La conclusion résultant de l'ensemble était qu'il ne faut pas examiner curieusement les voies de Dieu, parce que l'homme est incapable d'y rien comprendre ; et l'on restait sur cette impression, que tout en ce monde finit par tourner à bien pour ceux qui aiment et pratiquent la justice.

Cette économie si régulière est maintenant dérangée par les discours d'Élihu, personnage inconnu au prologue et à l'épilogue, et qui a la prétention de donner la solution théorique de la question inutilement discutée

par Job et ses amis. Voici, du reste, l'analyse plus détaillée du livre de Job, tel que la tradition nous l'a transmis.

Après le prologue (ch. I-II), dont le contenu vient d'être indiqué, Job éclate en plaintes amères :

Job (III). — A souffrir ce que je souffre, mieux vaudrait pour moi n'avoir jamais existé.

Éliphaz (IV-V). — Tu souffres, mais pourquoi perdre courage ? Je sais par une révélation que Dieu a horreur du péché : c'est pour cela qu'il punit les coupables. A ta place, je lui demanderais pardon, et je serais sauvé.

Job (VI-VII). — Comment ne me plaindrais-je pas dans l'excès de mes souffrances ? Et voilà que, par surcroît, vous me soupçonnez de crime ! Prouvez que je suis coupable. Sans doute, mon langage est violent ; mais je me meurs et ne puis retenir le cri de ma souffrance. Si encore Dieu voulait me laisser mourir en paix !

Bildad (VIII). — Tu n'as pas le droit d'accuser Dieu. Tu es coupable, puisque tu es puni. Demande pardon. La tradition des anciens nous apprend que le méchant ne dure pas, et que l'innocent n'est pas abandonné.

Job (IX-X). — Je ne nie pas que Dieu soit juste. Ce n'est pas un homme comme moi qui pourrait disputer contre lui. Je serais sûr d'avoir tort, tout en ayant droit. Et pourtant, j'ai droit ! Oui ! Dieu fait périr l'innocent comme le coupable, et il n'y a pas de justice sur la terre. Aussi bien n'ai-je plus d'espoir. Si je pouvais parler à Dieu comme à un mortel, je lui dirais : Pourquoi m'as-tu créé ? mieux valait pour moi n'exister pas ; laisse-moi du moins mourir tranquille !

Sophar (XI). — Certes, il serait bon que Dieu parlât pour confondre ton audace. Tu verrais que tu as reçu ce que tu méritais. Tu n'as d'autre ressource que le repentir.

Job (XII-XIV). — Faut-il que vous m'insultiez ainsi ! Mais, c'est la coutume : aux malheureux le mépris. Après tout, je sais aussi bien que vous quelle est la puissance de Dieu, et ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Pour vous constituer les avocats de Dieu, vous le défendez bien mal. Que ne puis-je traiter ma cause avec lui ! Pourquoi m'accabler ? lui dirais-je. L'homme ne mérite pas que tu t'occupes de lui. Son existence est si fragile, si tôt terminée ! Et quand il meurt, c'est pour toujours. Si l'on revenait de l'enfer sur la terre, je pourrais espérer que ta faveur me serait rendue un jour. Mais c'est là une supposition chimérique.

Les trois amis ont parlé ; Job leur a répondu. Voilà, si l'on veut, le premier acte du dialogue. Deuxième acte :

Éliphaz (XV). — Ton langage est injurieux à Dieu, et ton emportement ne signifie rien. Tous les sages te diront que le méchant est maltraité par Dieu, parce qu'il le mérite.

Job (XVI-XVII). — En vérité, ce que vous dites là n'est pas nouveau, et je voudrais bien que les rôles fussent intervertis, que vous fussiez à ma place, et moi à la vôtre. Je tiendrais bien aussi mon rôle de consolateur. Hélas ! ces plaintes que vous blâmez ne me soulagent guère, et je ne gagnerais rien non plus à les retenir. Je reste rebuté des hommes, abandonné de Dieu, brisé de corps et d'âme. Cependant, j'en prends Dieu à témoin, je suis innocent. Trahi par les hommes j'en appelle à mon Créateur. Je n'ai du reste rien à attendre, et mon espoir, c'est la tombe.

Bildad (XVIII). — Pourquoi veux-tu avoir raison ? Il est bien certain que l'impie est châtié dans sa personne et dans ses descendants, en conséquence de ses crimes.

Job (XIX). — Laissez donc ces discours outrageants ! Supposé que j'aie péché, cela ne vous regarde pas. Mais je suis innocent, Dieu m'a réduit à l'extrémité ; ne vous joignez pas à lui pour m'écraser. Je sais qu'il reconnaîtra un jour mon innocence ; j'en suis sûr ; et voilà pourquoi je voudrais que ma protestation restât gravée sur le roc, en attendant la manifestation de sa justice. Ce jour là, c'est vous qui devrez avoir peur.

Sophar (XX). — A présent, tu nous insultes ; mais j'ai de quoi te répondre. Le triomphe des méchants est court. Dieu les prive de leurs richesses, et bientôt ils périssent misérablement.

Job (XXI). — Ah ! laissez-moi parler ! Ne voyez-vous pas l'état où je suis ? Quant aux méchants ils sont dans la prospérité. Où avez-vous jamais vu qu'on les ait exterminés ? Vous dites que Dieu punit leurs enfants ; mais c'est eux-mêmes qu'il devrait punir. La souffrance de leurs enfants ne les atteint pas. Pourquoi vous mêler de justifier Dieu ? La même destinée attend les bons et les méchants : tout finit par la mort, Mais les méchants ne sont pas accablés de maux comme vous le prétendez : ils sont honorés pendant leur vie et même après leur mort.

Au cours de cet acte, les amis de Job définissent très nettement leur théorie, et la discussion prend de leur côté une forme plus abstraite, bien qu'ils continuent à viser Job d'une façon peu charitable à travers leurs généralités. Job de son côté s'impatiente de plus en plus. Ses protestations deviennent très vives, et, en dernier lieu, pour réfuter Sophar, il a bel et bien critiqué la Providence. C'est ce qu'on va lui reprocher dans le troisième acte :

Éliphaz (XXII). — L'homme recueille les fruits de ses actions. Tu t'es rendu coupable de divers méfaits :

voilà pourquoi tu es aujourd'hui dans l'angoisse. En disant que Dieu est indifférent aux choses de ce monde, tu suis les errements des impies que le ciel a toujours sévèrement punis. Tu ferais mieux d'implorer la clémence de ton juge, afin qu'il ait pitié de toi.

Job (XXIII-XXIV), — Vous voulez que je sois coupable : Mais que ne puis-je rencontrer Dieu lui-même ! Il n'aurait rien à me reprocher. Seulement, il ne veut pas m'entendre. Son parti est pris de me perdre. — Après cela, Job entamait la question générale de la justice providentielle dans la distribution des biens et des maux. Nous avons vu que la plus grande partie de ce développement a été supprimée à cause de sa hardiesse. Job disait en substance : Puisque Dieu est le maître, d'où vient que nous assistons continuellement aux exploits honteux et aux triomphes des méchants ? Sa justice ne s'exerce pas comme vous le prétendez, et on n'en voit pas trace dans le monde. Il concluait en défiant toute réfutation.

Bildad (XXV-XXVII, 8-10, 13-23). — L'homme peut-il être pur devant Dieu ? Dieu est juste ; il manifeste sa justice par le châtiment qu'il inflige à l'impie et auquel applaudissent tous les honnêtes gens.

Job (XXVI-XXVII, 1-7, 11-12 ; XXVIII-XXXI). — Voilà qui est bien dit ! Mais je n'ignore pas non plus que Dieu est grand. Il sait tout ; il peut tout ; à peine avons-nous une idée de sa puissance. Eh bien ! j'en jure par ce Dieu qui me refuse justice, jamais je ne m'avouerai coupable ! Maintenant je vais à mon tour vous expliquer la Providence. La sagesse parfaite appartient à Dieu seul, qui la possède depuis le commencement du monde. Quant à l'homme, la sagesse consiste pour lui à craindre Dieu et à éviter le mal. Cette sagesse, je l'avais, et il fut un temps où j'étais heureux en la

gardant fidèlement. J'étais riche et honoré ; mais j'étais bienfaisant, et je me flattais que ma félicité durerait toujours. Maintenant je suis honni, méprisé, affligé dans mon corps et dans mon âme. Dieu ne m'écoute pas. Je vais mourir. Pourtant je n'ai rien à me reprocher : j'ai été chaste, ennemi de la fraude, charitable, désintéressé, éloigné de l'idolâtrie, sans rancune envers mes ennemis, hospitalier pour les étrangers, prêt à reconnaître mes torts si j'en avais. Voilà pourquoi aujourd'hui je ne puis pas me taire. Mon dernier mot est celui-ci : Je suis innocent ; si Dieu a quelque chose à me reprocher, qu'il paraisse !

Dans notre livre, Dieu ne se montre pas encore. On lit au contraire cette rubrique étrange : « Ici finissent les discours de Job ; » puis un récit en prose, assez gauche et embarrassé, où il est dit comment, les trois amis gardant le silence, un certain Élihu, nouveau personnage dont on indique la généalogie, se fâcha contre Job, parce qu'il se faisait juste au dépens de Dieu, et contre ses amis, parce qu'ils ne l'avaient pas bien réfuté. Ce cinquième interlocuteur paraît s'attribuer la fonction d'arbitre et il donne tort à tous les autres.

Élihu (XXXII-XXXVII). — J'ai gardé le silence jusquà présent, parce que vous êtes plus âgés que moi. Mais, en vous écoutant, j'ai constaté que vous ne répondiez pas à Job ce qu'il fallait. C'est pourquoi je prends la parole à mon tour, avec impartialité.

Je suis franc, Job, et je suis ton égal : si tu as une réponse à donner, tu pourras la produire sans crainte. Tu dis que tu es juste, que Dieu te punit sans raison et qu'il profite de ce qu'il est le plus fort pour ne pas te répondre. Or Dieu a plusieurs manières de parler, d'avertir les hommes, pour qu'ils s'éloignent du péché et qu'ils ne méritent pas la mort. Tel, par exemple, est

frappé de maladie : un ange intercède pour lui ; il guérit et remercie Dieu qui l'a épargné, en le purifiant de ses fautes.

Tu dis aussi que tu es frappé sans être coupable et que Dieu est injuste. Dieu ne peut pas être injuste. Le maître du monde ne peut pas manquer à l'équité. C'est lui qui juge tout, et ses arrêts s'exécutent sur les nations comme sur les individus. En accusant Dieu d'injustice, tu as mérité la continuation de ton châtiment.

Tu dis encore qu'il ne te sert à rien d'être sans reproche. En vérité, que tu sois innocent ou coupable, cela n'importe pas à Dieu, mais à toi. Tu te plains que Dieu ne t'écoute pas ; mais tes récriminations ne sont pas des prières. Attends humblement la décision du souverain Juge.

Dieu n'est pas indifférent aux affaires de ce monde. Il veille sur les justes. Les malheurs qui les atteignent sont des avertissements qui les invitent à rentrer en eux-mêmes pour examiner, reconnaître et regretter leurs fautes. S'ils sont dociles à cette leçon, ils finissent leurs jours dans le bonheur. Quand on n'a pas cette docilité, on périt. Ainsi succombent les impies. Mais la souffrance est pour les justes une introduction à la félicité. Voilà ce qu'elle sera pour toi, si tu le veux. Garde-toi donc de perdre patience et de te souhaiter la mort.

Songe à ce qu'est Dieu. Au lieu de le critiquer, il convient de le louer. Vois la puissance de celui qui fait tomber la pluie, qui gouverne les nuages, dont la main porte la foudre, qui a pour voix le tonnerre. La neige et le froid manifestent son pouvoir. L'orage est l'instrument de sa justice et de sa bonté. As-tu la science qu'il faut pour comprendre et gouverner toute sa création ? Pauvres mortels que nous sommes, nous n'avons qu'à révérer sa majesté.

Ainsi le discours d'Élihu s'annonce, se développe et finit comme la conclusion de toute la dispute. Cependant Iahvé, que l'on n'attend plus, fait son apparition et reprend le débat au point où Job l'a laissé.

Iahvé (XXXVIII—XLI). — Que signifient ces propos insensés? Réponds, si tu peux, aux interrogations que je vais te poser. Est-ce toi qui as créé le monde, fondé la terre, séparé la mer du continent, creusé l'enfer, réglé la succession du jour et de la nuit, préparé dans les cieux les réservoirs de la neige, de la grêle, des vents et de la pluie? Est-ce toi qui fais marcher les astres, qui conduis les orages et qui arroses la terre? Est-ce toi qui veilles sur les créatures et qui leur as donné leurs instincts? Aurais-tu été capable de créer des animaux tels que le chamois, l'onagre, le buffle, l'autruche, le cheval, l'aigle, l'hippopotame, le crocodile?..... Veux-tu censurer celui qui a fait tout cela, avoir raison contre Dieu? Il faudrait pour cela que tu fusses le Créateur.

Job (XL, 3-5; XLII, 2-6). — Il est vrai. J'ai parlé comme un ignorant. J'accepte mon sort.

Vient ensuite l'épilogue. Iahvé reproche aux trois amis de n'avoir point parlé de lui comme il fallait. Mais il leur pardonne en considération de Job, qui offre pour eux un sacrifice. Job lui-même est récompensé de sa charité envers ses amis. Ses parents et connaissances reviennent à lui. Sa fortune lui est rendue en double. Il a sept fils et trois filles, les plus belles du monde. Il meurt plein de jours.

Plusieurs des objections soulevées par la critique moderne contre l'unité et l'intégrité du livre de Job ont été écartées précédemment par la reconstitution du texte. Mais les arguments que l'on a fait valoir contre l'authenticité des discours d'Élihu gardent toute leur force.

Le prologue, qui introduit la discussion, et l'épilogue,

qui en est la conclusion, ignorent Élihu. Le prologue ne l'annonce pas, bien qu'il fasse connaître d'avance tous les autres interlocuteurs. L'épilogue ne dit rien de lui, bien que tous ceux qui ont pris part à la dispute reçoivent finalement de Iahvé l'éloge où le blâme qu'ils ont mérité. Personne ne lui a parlé; personne ne lui répond. Son discours est amené par une notice supplémentaire, écrite d'un style languissant et gêné. On dirait que l'auteur a hésité, cherchant le moyen de rattacher une pièce nouvelle aux discours antérieurs. Ces phrases, qui ont l'air d'une suture mal jointe, ne rappellent en rien le tour aisé, vivant, sobre, original, du prologue et de l'épilogue. Eu égard à l'ensemble, à l'économie générale de la discussion, à la structure du livre, le discours d'Élihu ne tient à rien et offre l'apparence d'un morceau rapporté. Il empêche le discours de Iahvé de venir à sa place naturelle et marquée, après le dernier discours de Job. Rien ne sert de dire qu'Élihu n'est pas nommé dans le prologue, parce qu'il ne venait pas de si loin que les autres, car après tout, il venait de chez lui, comme les trois amis; ou bien parce qu'il appartenait à leur suite, car il n'est en aucune façon leur subordonné; ou encore parce qu'il est arrivé après eux, car il déclare qu'il a entendu toute la dispute, et, par conséquent, il était présent dès le commencement; ou enfin parce que le prologue dit seulement ce qui est indispensable à l'intelligence de la discussion et que l'auteur a réservé la notice d'Élihu pour le moment où il entre en scène, car l'économie si régulière du poème exigeait qu'on mentionnât d'abord tous les personnages qui allaient prendre part au débat. L'auteur, en présentant les trois amis de Job, n'a pas l'air de soupçonner l'existence d'un quatrième visiteur, et l'on n'explique pas pourquoi le préambule des discours d'Élihu est si long, si enchevê-

tré, au lieu d'avoir la ferme concision qui caractérise les parties en prose du livre primitif. On n'explique pas davantage qu'Élihu ne soit pas mentionné dans l'épilogue, en disant que Iahvé ne l'a point blâmé comme les autres parce que son discours était parfaitement vrai; ou bien, au contraire, parce que, en sa qualité d'interlocuteur secondaire, il est condamné implicitement avec les trois amis de Job: Élihu, si l'on s'en tient au point de vue général du livre et de l'épilogue même, a eu le tort de croire Job coupable, et l'on serait sans doute fort embarrassé de montrer en quoi les trois amis étaient plus répréhensibles que lui. D'autre part, Élihu n'est pas un personnage sans importance; il se sépare nettement des autres, il prétend avoir raison tout seul; il se croit bien plus sage que tous ceux qui ont parlé avant lui : sa cause ne peut être confondue avec la leur. Supposé que l'on accepte toutes ces échappatoires, il faudra encore en chercher d'autres, afin de montrer pourquoi Iahvé répond à Job comme si celui-ci finissait de parler à l'instant.

Sans aucun lien avec le reste du livre, les discours d'Élihu se distinguent par un style particulier. Ce nouvel interlocuteur fait de longs circuits avant d'entrer en matière; il annonce à plusieurs reprises qu'il va dire de grandes choses, interpellant les trois amis et Job lui-même, qui n'ont pas l'air de l'entendre, cherchant ses idées et ses mots, n'arrivant jamais à cette précision admirable, à ce langage d'acier, que l'on remarque dans les autres parties du livre. Son style est lâche, vague et diffus. Elihu prend quelques propositions dans les discours de Job, afin de les réfuter l'une après l'autre: on dirait un censeur qui travaille sur un texte. Les autres interlocuteurs conversent entre eux, ils se répondent mutuellement: celui-ci, bien qu'il semble s'adresser à eux,

raisonne tout seul sur ce qu'ils ont dit. La différence du style et du procédé littéraire, très sensible à la lecture, devient palpable quand on essaie de traduire. Moins riche de pensées et d'images, Élihu est cependant moins clair que les autres personnages du dialogue; moins concis, plus verbeux, plus vulgaire de ton, il est moins facile à suivre. L'auteur a certaines expressions qui lui sont propres, des locutions qu'il affectionne, quoique la plus grande partie de son vocabulaire se retrouve dans le reste du livre. Il fallait bien qu'il prît connaissance de l'œuvre primitive et qu'il s'en pénétrât avant de la compléter. On peut constater qu'il y a fait de nombreux emprunts et qu'il s'est même inspiré du discours de Iahvé, comme s'il ne craignait pas d'en atténuer l'effet, ou comme s'il avait voulu y substituer son propre ouvrage. Les partisans de l'unité du livre soutiennent, il est vrai, que l'auteur de Job, variant sa manière selon les personnages qu'il met en scène, donne à Élihu un style en rapport avec son âge, son caractère et son origine : style traînant, surtout au début parce qu'Élihu est un novice qui hésite à se produire devant les vieillards; style prétentieux, parce qu'Élihu a foi en ses propres idées, et qu'il n'a pas l'expérience de la vie; style aramaïsant, parce qu'Élihu appartient à la tribu araméenne de Buz. En réalité, ce discoureur, qui commence par dire aux vieillards qu'ils n'y entendent rien, n'a pas du tout l'air timide; ses prétentions marquent simplement le désir de rectifier ce qui a été dit auparavant; mais leur expression réitérée, qui est du plus mauvais goût, n'a pu être imaginée comme trait de caractère par le noble esprit qui a conçu les harangues de Job et de ses amis, le discours de Iahvé. Si les aramaïsmes sont un trait de couleur locale, des particularités du même genre devraient exister dans les discours des quatre

premiers interlocuteurs, puisqu'ils ne sont pas israélites; d'ailleurs, le style du livre authentique ne change pas, que ce soit Job, ou l'un de ses amis, ou Iahvé lui-même qui prenne la parole : on n'y trouve qu'une différence de ton, selon la nature des idées exprimées et la condition de l'orateur.

Pour le fond, Élihu, qui, si le livre est un, doit être le sage de la pièce, est en contradiction avec la donnée essentielle consignée dans le prologue et supposée encore dans l'épilogue, à savoir, que Job est un juste parfait, dont le malheur est une épreuve et non un châtiment. Cette conception de l'auteur ancien donne une vigueur particulière à la mise en scène. L'écrivain plus récent a trouvé qu'il ne convenait pas de poser en fait cette sainteté absolue d'un homme, et il n'a pas voulu que Job sortît parfaitement innocent de la dispute. Il enseigne que la souffrance est un moyen d'éducation entre les mains de Dieu, qu'elle éclaire l'homme sur sa faiblesse et ses misères, qu'elle l'aide à s'amender, parce qu'il y a toujours dans les plus justes matière à correction. L'idée ne manque pas de valeur psychologique et morale, mais elle est en dehors de la donnée première du livre, et, en tant qu'elle s'applique à Job, elle ne cadre pas avec les déclarations placées dans la bouche même de Iahvé. De ce que la doctrine d'Élihu complète utilement celle du livre primitif, il ne suit pas que l'une ait dû être formulée d'abord en même temps que l'autre. Ceux qui, pour démontrer l'authenticité des discours d'Élihu, allèguent l'importance de leur contenu et l'impossibilité de constituer avec le reste du livre un système philosophique où les souffrances des justes en ce monde soient convenablement expliquées, oublient que l'auteur n'était pas forcé d'exposer un tel système, ni de donner une solution complète du problème qu'il discutait; ils se

méprennent aussi sur l'intention de l'écrivain, qui n'a pas voulu composer une dissertation philosophique sur la justice de Dieu dans la distribution des biens et des maux, mais apprendre aux hommes qu'ils doivent croire à cette justice, bien qu'ils ne voient pas toujours comment elle s'exerce dans le gouvernement de ce monde.

Si le discours d'Élihu n'appartenait pas à un livre biblique, il est bien probable que personne ne songerait à en défendre l'authenticité. Cependant, il n'y a pas lieu d'avoir deux poids et deux mesures selon qu'il s'agit des Livres saints ou de documents profanes. La véritable authenticité des Écritures, celle qui échappe à la discussion, qui relève du dogme, est leur authenticité divine, leur caractère d'œuvres inspirées, caractère attesté par la tradition et les définitions de l'Église. Mais l'inspiration du livre de Job est également sauve si l'on admet qu'il a été écrit par un seul auteur, ou bien que la rédaction première ne comprenait pas les discours d'Élihu et que ce discours a été composé par un écrivain plus récent. Le livre entier est inspiré, quel que soit le nombre des personnes qui y ont mis la main. Les Écritures ont été rédigées comformément aux habitudes littéraires de l'antiquité. Il faut les remettre dans leur milieu pour apprécier sainement les conditions de leur origine. De nos jours, quiconque s'empare d'un ouvrage existant et le publie sous son nom, est un homme odieux, un plagiaire, un faussaire. Celui qui remania le livre de Job en y insérant le discours d'Élihu, ne pensa pas faire une action malhonnête : le livre n'appartenait à personne, il n'avait pas de nom d'auteur; il n'en eut pas davantage après qu'il eut été retouché. Ces deux écrivains, le grand poète et l'humble moraliste, nous sont également inconnus, et l'on ne compromet ni

l'un ni l'autre en rendant à chacun ce qui lui est dû (1).

On ne saurait fixer d'une manière précise le temps où ces deux auteurs ont vécu. Aucune des opinions qui ont été émises dans l'antiquité touchant l'origine et la date du livre de Job n'offre le caractère d'une tradition solide. On trouve dans le Talmud et les écrits rabbiniques les données les plus diverses touchant l'époque où Job a vécu : les uns le faisant contemporain de Moïse, les autres, de David ou de Salomon ; ceux-ci, de l'exil, ceux-là enfin pensant qu'il n'a jamais existé. Un passage du traité *Baba bathra* (2) attribue à Moïse la rédaction du livre de Job. Saint Jérôme (3) paraît favoriser cette manière de voir ; Tostat, Cajétan, Bellarmin, Bossuet, d'autres encore l'ont adoptée. Origène plaçait Job et son livre avant Moïse, et sans doute il attribuait à Job lui-même l'ouvrage qui porte son nom. Cette opinion a rencontré dans les siècles chrétiens et jusqu'à nos jours un certain nombre d'adhérents. Mais une difficulté se présentait : Job, qui n'est pas israélite, avait-il composé son livre en hébreu ? Les uns pensaient que Job avait écrit dans sa langue maternelle, en araméen ou en arabe, et qu'il avait été traduit par Moïse ; les autres supposaient que Job avait pu parler la langue hébraïque et rédiger son ouvrage tel qu'il nous est parvenu, sauf certains détails du prologue et la fin de l'épilogue, qui auraient été ajoutés par Moïse. Mais on n'a là que des hypothèses fondées sur le plus fragile des raisonnements : Job a vécu à l'époque patriarcale ; Job

(1) Si les quatre cents vers qui manquaient primitivement dans les Septante ont été ajoutés encore après le discours d'Élihu, on doit leur appliquer la même observation.

(2) V. *Histoire du Canon de l'A. T*, p. 22 et suiv.

(3) *Ep. ad Paulin.* Job y est mentionné, dans l'énumération des Livres saints, entre le Pentateuque et Josué.

ne connaît pas la loi mosaïque ; donc son livre a été écrit avant Moïse ou par lui, et c'est Moïse qui l'a fait accepter aux Hébreux comme Écriture inspirée. De ce que Job est censé vivre à l'époque patriarcale, il ne suit pas que le livre remonte à ces temps anciens. Quant à l'admission du livre dans le canon hébreu, comme elle est, selon toute vraisemblance, postérieure à Esdras (1), il faut y chercher une autre cause que la recommandation de Moïse. Ces opinions, simples conjectures d'une critique inexpérimentée, avaient « l'avantage de concilier » au livre de Job « le plus haut degré d'authenticité et de crédibilité possible (2); » mais si le livre n'a pas droit à cet avantage, nous ne pouvons pas lui en conserver le bénéfice. L'attribution du livre de Job à Moïse ou à un autre auteur plus ancien est une hypothèse insoutenable, parce qu'elle est dénuée de preuves et qu'elle se heurte à toutes sortes d'invraisemblances. Il est invraisemblable, en effet, que Job, s'il a existé, ait écrit un livre, et, s'il a écrit, qu'il ait employé l'hébreu classique : d'autre part, il est certain que notre livre n'est pas une traduction. Il n'est pas moins invraisemblable que Moïse ait connu le livre de Job ou qu'il l'ait composé avant d'écrire la Loi, vu que l'on ne perçoit aucune affinité de caractère entre le Pentateuque et Job, que Moïse n'eut sans doute ni le goût ni le désir de composer un ouvrage de philosophie morale, et que les Hébreux au désert semblent avoir été peu capables d'en apprécier les mérites. Un auteur israélite plus récent à très bien pu choisir en dehors de sa nation le héros du poème qu'il voulait écrire sur une question débattue

(1) V. *Histoire du canon de l'A. T., supr. cit.*.
(2) Lehir, *op. cit.*, 245

entre les sages : il a pris son personnage chez les fils de l'Orient, de tout temps renommés pour leur sagesse.

Mais si le livre de Job ne remonte pas à l'époque patriarcale ou mosaïque, on ne saurait non plus admettre, avec plusieurs critiques modernes, qu'il ait été écrit pendant l'exil ou même après le retour de la captivité. L'histoire de Job serait, s'il faut en croire certains exégètes, une allégorie destinée à consoler le peuple d'Israël dans ses tribulations. Une telle supposition n'a aucun fondement, et le poème entier résiste à une interprétation de ce genre. Certaines expressions, où l'on voit des chaldaïsmes, se rencontrent ailleurs, dans les parties anciennes de la Bible hébraïque. Enfin le personnage de Satan que l'on dit emprunté à la Perse ne ressemble aucunement à Ahriman. Des témoignages positifs attestent l'existence de notre livre à une époque relativement ancienne. Ézéchiel (1), voulant citer trois personnes parfaitement justes, nomme Noé, Daniel et Job. Sans doute, le prophète a pu connaître Job par la tradition orale ou la renommée populaire, comme c'est le cas probablement pour Daniel. Mais ce qui porte à croire qu'Ézéchiel a connu le livre de Job, c'est que Jérémie son contemporain y a fait plusieurs emprunts (2). Le passage le plus instructif à cet égard est celui où le prophète maudit, comme Job, le jour de sa naissance (3). Le rapport des deux textes est incontestable, et il est certain aussi que Jérémie est l'imitateur.

Les interprètes les plus autorisés s'accordent à dire que le livre de Job appartient à une période brillante de l'histoire israélite ; mais les uns, plus conservateurs,

(1) *Éz.* XIV, 14, 20.

(2) Cf. *Jér.* XII, 1 : *Job.* XXI, 7 ; XII, 6. *Jér.* XVII, 1 : *Job.* XIX, 24 ; *Jér.* XXXI, 29 : *Job.* XXI, 19 ; *Jér.* XLIX, 19 : *Job.* XLI, 1.

(3) *Jér.* XX, 14-18 : *Job.* III.

soucieux de lui garantir une valeur historique, le rattachent à l'époque de Salomon, tandis que les autres, ne voyant aucun motif de remonter si haut, préfèrent l'époque d'Ézéchias. Tous partent de ce principe, que le livre de Job doit appartenir à l'âge d'or de la littérature hébraïque. Mais où faut-il mettre cet âge d'or ? Ceux qui pensent que les règnes de David et de Salomon furent un temps de grande activité littéraire, insistent sur les affinités de doctrine et de langage qui existent entre Job et les Proverbes ; ils admettent volontiers qu'il existait autour de Salomon une sorte d'académie où la poésie gnomique était en honneur, et, si on les pressait un peu, ils diraient à quel membre de cette docte compagnie on pourrait avec vraisemblance attribuer le livre de Job (1). Ils observent aussi que les prophètes Amos et Isaïe semblent avoir connu ce livre et que, l'intervalle compris entre le règne de Salomon et celui d'Ozias n'ayant pas été fécond en œuvres littéraires, il faut renvoyer la composition de Job au temps du fils de David. Cependant, on leur objecte avec raison que l'époque de David et de Salomon n'a pas été, autant qu'on le croyait naguère, une époque de grande culture intellectuelle : l'organisation administrative et politique d'Israël fait alors des progrès considérables ; il y a, sous David et surtout sous Salomon, un grand développement de civilisation matérielle ; par suite, les archives de la nation commencent à être régulièrement tenues et l'historiographie officielle rédige ses premiers actes ; mais tout cela ne constitue pas ce qu'on appelle en littérature un grand siècle. Dira-t-on que les Psaumes de David et les écrits de son successeur montrent à quel degré de perfection

(1) Delitzsch, *Das Buch Job* (1876), 22, conjecture que le psalmiste Héman pourrait être l'auteur de Job.

atteignait de leur temps la poésie lyrique, à quelle largeur de spéculation, à quelle finesse d'analyse s'élevait la poésie didactique, tandis que, d'autre part, le livre des Rois nous apprend sur quelle variété de sujets s'est exercée la sagesse de Salomon ? Il n'est pas sûr que tous les psaumes, même parmi ceux qui portent le nom de David, soient de lui (1) ; la sagesse légendaire de Salomon n'était pas précisément celle qu'on trouve dans nos livres sapientiaux ; les Proverbes ne sont pas son œuvre personnelle et on ne peut même affirmer avec certitude qu'il en soit ainsi de la partie la plus ancienne de ce recueil, la collection recopiée au temps d'Ézéchias (2) ; enfin plusieurs auteurs catholiques ont renoncé à soutenir l'authenticité salomonienne de l'Ecclésiaste. L'âge d'or de la littérature gnomique et même de la littérature israélite en général est plutôt le VIII[e] siècle avant notre ère, le siècle qui a produit Amos, Osée, Isaïe, Michée, et qui est couronné par le règne d'Ézéchias. Nous voyons ce roi soucieux de faire recueillir les maximes des Sages et composant lui-même un cantique dans le goût et le style du livre de Job ; près de lui, Isaïe interprète dans la même langue énergique, sobre, imagée, les jugements de Dieu sur les peuples. Nous savons que le temps de Salomon fut signalé par une grande intensité de vie profane et rien ne prouve que la littérature religieuse y ait fait de grands progrès. Le règne d'Ézéchias est, dans l'histoire de la religion israélite, une époque de réformes, une époque féconde, préparée par l'enseignement oral et par les écrits des prophètes les plus éloquents. A défaut de témoignages exprès, cette

(1) « Les titres de quelques psaumes paraissent contestables. » Vigouroux, *Man. bibl.* II, 240.

(2) V. *Revue des religions*, 1890 (n[os] 5, 6, 7).

époque est plus autorisée que l'autre à revendiquer le livre de Job. Ce livre a donc pu être écrit par un contemporain d'Amos, vivant peut-être aussi dans le royaume d'Israël, un peu avant que le prophète rédigeât ses oracles. Les rapprochements qu'on peut faire entre Job et les prophètes Amos et Isaïe ne sont pas absolument concluants (1) : il est vraisemblable néanmoins qu'il y a emprunt, et que les prophètes ont imité Job. Le mouvement religieux et littéraire qui a son plein épanouissement sous le règne d'Ézéchias commence un demi-siècle au moins avant l'avènement de ce prince. On peut donc placer dans la première moitié du huitième siècle avant notre ère (2), vers l'an 770 ou 760, la composition du livre de Job. Rien n'invite à remonter plus haut, et on ne peut guère descendre plus bas. Outre que les prophètes Amos et Isaïe ont probablement connu Job, il ne paraît pas vraisemblable que, sous la menace du péril assyrien, un auteur israélite ait pu traiter avec une pareille liberté d'esprit la question de la justice providentielle à l'égard des individus, sans que le souci des jugements de Dieu sur les peuples soit venu compliquer le problème, ainsi qu'il arrive chez les prophètes et dans le discours d'Élihu. Or, depuis l'avènement de Téglatphalasar, en 745, la Palestine est constamment sous le coup de la terreur que répandent les armes d'Assur.

Le discours d'Élihu est d'une date plus récente, mais

(1) Cf. *Am.* V, 8 : *Job.* IX, 9; XXXVIII, 31 ; *Am.* IV, 13 : *Job.* IX, 5, 8; *Is.* XIX, 5 : *Job.* XIV, 11; *Is.* XIX, 13-14 : *Job.* XII, 24-25. Les rapports avec la seconde partie d'Isaïe sont plus nombreux ; cf : *Is.* XL, 2 : *Job.* VII, 1 ; *Is.* XLIV, 24-25 : *Job.* IX, 8 ; XII, 17 ; *Is.* LIX, 4 : *Job.* XV, 35.

(2) D'après les données de la chronologie assyrienne, les règnes d'Ozias et de Jéroboam II tombent tout entiers dans le VIIIe siècle.

non moins difficile à préciser. Il est de toute invraisemblance que l'auteur lui-même, après plusieurs années, ait fait cette addition (1) : on y trouve d'autres idées que dans le livre primitif, une autre manière d'écrire, et, jusqu'à un certain point, une autre langue ; on y sent le goût, les tendances, les préoccupations religieuses d'une autre époque ; sans compter que le vieil auteur aurait eu la singulière fantaisie de prendre, dans son supplément, le personnage d'un jeune homme. L'opinion qui attribue le discours d'Élihu à un écrivain plus récent, mais à peu près contemporain du premier (2), n'est guère plus probable. L'auteur de ce discours, en introduisant un jeune homme sur la scène, songeait sans doute à la distance qui le séparait lui-même de l'auteur primitif et des anciens sages qui parlaient dans le livre ; mais cet indice ne permet pas de dire si la distance dont il s'agit était plus ou moins considérable. Peut-être le second auteur n'en savait-il guère plus que nous à ce sujet. Sa doctrine touchant les anges intercesseurs est celle qu'on trouve dans les écrits les plus récents de l'Ancien Testament ; le caractère artificiel de son langage pourrait bien venir aussi de ce que l'hébreu n'était plus parlé quand il écrivit. Mais comme la version grecque de Job, qui fut faite sans doute au commencement du second siècle avant notre ère, a trouvé le discours d'Élihu inséré dans la composition primitive, on peut placer au cours du troisième siècle l'arrangement définitif du livre et renvoyer plus haut encore, au temps de la domination persane, la composition du discours d'Élihu.

On admet généralement que l'auteur de ce discours a

(1) Opinion présentée comme possible par M. Renan dans son *Livre de Job*, abandonnée dans l'*Histoire du peuple d'Israël.*

(2) Delitzsch, *op. cit.*



voulu compléter son devancier. Cependant il a pu vouloir aussi le corriger. Il n'est pas inouï qu'un auteur inspiré juge un autre auteur inspiré. Le maître de Papias, Jean l'Ancien, qui est probablement l'apôtre Jean, ne disait-il pas que saint Marc n'a pas suivi dans son Évangile l'ordre historique des faits? Ne lit-on pas dans la seconde Épître de saint Pierre que saint Paul a écrit des choses difficiles à comprendre et susceptibles d'être mal interprétées? Supposé que, dans un cas semblable, un critique inspiré corrige selon ses vues une œuvre ancienne, il croira servir et servira la cause de la vérité. Les considérations qui nous font respecter scrupuleusement le texte des écrits anciens ne se présenteront même pas à son esprit. Or celui qui a écrit le discours d'Élihu paraît bien avoir eu l'intention de rectifier en le perfectionnant l'enseignement de son prédécesseur. Il ne veut pas que Job ait été parfaitement juste, et cela, nonobstant la déclaration formelle du prologue confirmée dans l'épilogue par la bouche même de Iahvé; il réédite pour son compte le discours de Dieu, en y faisant des emprunts qui ne se comprennent guère, s'il s'était proposé de le maintenir à côté du sien; enfin les derniers mots de son discours (1) semblent exclure l'apparition de Iahvé :

Dieu est entouré d'une majesté redoutable :
Nous ne pouvons atteindre le Tout-Puissant,
Éminent en force et en équité,
Grand par la justice, *il n'a pas à expliquer sa conduite* (2).
Que les hommes donc le révèrent !
Il ne regarde pas les sages.

(1) *Job*. XXXVII, 22-24.

(2) Mot à mot : « Il ne répond pas. » La ponctuation massorétique fausse le parallélisme, le rythme et le sens de ce passage.

Peut-être voulait-il donner au livre une conclusion différente et trouvait-il déplacée l'intervention directe de Dieu. Qui sait si la rubrique : « Fin des discours de Job (1) », indication dont on ne voit pas la portée, n'a pas été mise par lui, et si elle ne marquait pas dans sa pensée la fin du livre primitif, c'est-à-dire ce qu'il voulait en retenir? Il aurait existé alors deux éditions de Job qui n'auraient pas tardé à être fondues ensemble. Les discours d'Élihu gardaient nécessairement dans la compilation finale la place que leur avait assignée leur auteur : on aura mis à la suite la conclusion primitive, c'est-à-dire le discours de Iahvé et l'épilogue. Le livre ainsi constitué a pu être augmenté ensuite d'un certain nombre de passages qui manquent dans le grec.

IV

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, un fait du moins est incontestable, c'est que l'auteur postexilien qui écrivit le discours d'Élihu, ne se fit pas scrupule d'adjoindre un nouveau personnage à ceux que contenait le poème primitif, et que, par conséquent, il ne se croyait pas en présence d'une histoire dont il fallait respecter la teneur, mais d'un thème légendaire qu'il était permis de modifier pour les besoins de l'enseignement. Cette circonstance mérite d'être prise en considération lorsqu'il s'agit de déterminer le véritable caractère de ce qu'on nomme le fond historique du livre de Job.

Nos commentateurs disent volontiers avec saint Thomas d'Aquin : « Il n'importe pas au but du livre que Job ait existé ou non ; mais cela importe à la vérité de

(1) *Job*. XXXI, 40.

la chose racontée (1). » Principe contestable, car c'est d'après l'intention et le but de l'auteur qu'il faut apprécier le contenu de l'ouvrage. L'auteur de Job n'est pas un historien, c'est un moraliste. La vérité du récit qu'il expose consiste dans une juste proportion avec l'enseignement qu'il en veut tirer, non pas dans un rapport exact avec des faits réels. Ce dernier rapport est pour lui chose indifférente ou accessoire. Nous n'avons pas à chercher dans son œuvre plus de vérité qu'il n'en a voulu mettre, ni un genre de vérité dont il ne s'est pas soucié.

Les arguments d'autorité que l'on fait valoir sont loin d'être décisifs. On dit que le prophète Ezéchiel, l'auteur du livre de Tobie et saint Jacques parlent de Job comme d'un personnage réel ; que le Martyrologe romain fait mémoire de Job à la date du 10 mai, et le ménologe grec, le 6 du même mois ; que les anciens Pères et les interprètes orthodoxes ont considéré l'histoire de Job comme une réalité, non comme une fiction. Mais où voit-on qu'Ézéchiel, le livre de Tobie et l'Épître de saint Jacques attestent formellement l'existence historique de Job. Ézéchiel (2) prend trois noms connus, trois types de justice, et il déclare que ces trois hommes, ou des hommes pareils à eux, vivant dans un milieu pervers, seraient épargnés dans la ruine universelle, mais qu'ils ne sauveraient pas leurs concitoyens. Le prophète allègue des exemples populaires, sans examiner autrement les titres historiques des personnages qu'il mentionne. La leçon qu'il veut inculquer demeure, soit que les trois personnalités typiques dont il parle aient eu

(1) *Quamvis ad intentionem libri non multum referat utrum sic vel aliter fuerit; refert tamen quantum ad ipsam rei veritatem. In Job proœm.*

(2) *Éz.* XIV, 14, 20.



leur place dans l'histoire, soit que l'une d'entre elles ou toutes les trois appartiennent à la fiction légendaire. De même, le rapprochement qui est fait entre Job et Tobie (1) a pu être établi, soit que l'un et l'autre aient existé, soient qu'ils n'aient existé ni l'un ni l'autre, soit enfin que l'un des deux seulement soit un personnage historique. Ce n'est pas sur la réalité des personnages que porte la comparaison, c'est sur l'idéal de sainteté qu'ils représentent. Saint Jacqués (2) a pu dire aussi : « Vous connaissez la patience de Job et vous savez comment le Seigneur l'a finalement récompensée », sans engager sa responsabilité dans la question qui nous occupe. C'est toujours la raison typique, l'enseignement moral qui est visé, non la réalité matérielle des faits. Les paraboles évangéliques sont alléguées journellement de cette manière dans la prédication chrétienne ; on cite, par exemple, la parabole des vierges sages et des vierges folles, et l'on recommande les premières à l'imitation ; s'ensuit-il que les vierges sages aient existé, ou bien n'a-t-on pas le droit de les proposer pour modèles ? Il est possible qu'Ézéchiel, l'auteur de Tobie, saint Jacques aient cru à la réalité historique de Job, mais cela n'est pas certain ; ce qui est sûr, c'est qu'ils n'ont pas examiné la question, qu'ils n'avaient aucune raison de s'y arrêter, qu'ils n'y attachaient pas d'importance, qu'ils n'entendaient pas, en citant l'exemple de Job, affirmer son existence, et encore moins obliger leurs lecteurs à admettre cette existence comme réelle. L'autorité de la tradition liturgique ou exégétique n'est pas décisive en pareille matière. Les Pères et les anciens

(1) *Tob.* II, 12-18. Tout ce passage manque dans le grec et n'existait pas sans doute dans l'original.

(2) *Jac.* V, 11. Il n'y a pas là de comparaison entre les souffrances de Job et celles du Seigneur.

commentateurs traitent l'histoire de Job comme l'ont traitée les auteurs bibliques : ils aiment cette histoire parce qu'elle est belle, et ils ne perdent pas le temps à discuter si elle est vraie ou non. Le deuxième concile général de Constantinople blâme Théodore de Mopsueste pour avoir dit que le livre de Job était une fiction ; mais Théodore ne se contentait pas de nier l'historicité du livre, il en jugeait peu favorablement la doctrine et il en contestait la canonicité : le concile rejeta en bloc toutes ses opinions ; mais il n'a pas défini en détail ce qu'elles pouvaient contenir d'hérétique, de faux ou de simplement téméraire.

Dans les derniers siècles, la question d'historicité s'est posée d'une manière sérieuse, et, comme il était naturel, l'exégèse orthodoxe a essayé de conserver au livre de Job le maximum d'autorité, en défendant, autant qu'il était possible, la crédibilité du récit. Néanmoins la ligne de défense s'est rétrécie de plus en plus. Du XVIe au XVIIIe siècle, on prend généralement à la lettre tous les détails de la narration, sans s'étonner même de voir comparaître Satan dans le conseil du Seigneur : on attribue aux interlocuteurs les discours tels qu'ils sont; on admet comme faits réels l'apparition de Iahvé et toutes les particularités de l'épilogue. Depuis la fin du XVIIIe siècle, on distingue le fond, qui est historique, de la forme qui appartient à l'auteur ; on admet volontiers que les discours n'ont pas été prononcés tels qu'ils nous sont parvenus ; cependant Jahn et Herbst, qui faisaient bon marché des menus faits du récit, passent pour téméraires ; M. Lehir croit encore que Job et ses amis ont pu discuter en vers, mais il permet de penser que la « diction appartient à l'auteur sacré » ; il interprète comme une allégorie ce qui regarde Satan, l'écrivain ayant voulu faire entendre « que Satan a été l'instrument

dont Dieu s'est servi pour éprouver son serviteur (1); » il explique l'intervention directe de Iahvé à la fin de la dispute, en disant que Dieu s'entretenait avec les patriarches.

Les exégètes contemporains sont beaucoup plus réservés : on abandonne décidément à l'auteur du livre la forme des discours ; on accorde même qu'il a poétisé la narration ; on explique de manière ou d'autre, mais non à la lettre, le colloque de Iahvé avec Satan ; on concède que les chiffres servant à évaluer la fortune de Job, dans le prologue et dans l'épilogue, sont arrondis et combinés artificiellement ; on va jusqu'à se mettre en face de l'hypothèse où l'intervention de Iahvé à la fin du livre serait « un artifice de composition par lequel l'auteur sacré couronne admirablement son œuvre (2). »

Comment fera-t-on pour prouver la vérité d'une histoire ou l'on reconnaît une si grande part de fiction ? Qui osera marquer avec certitude la limite de ce qui est arrivé et de ce qui a été inventé ? Le colloque de Iahvé avec Satan, que l'on n'admet pas, et l'intervention de Iahvé, dont on n'est pas sûr, ne sont-ils pas présentés de la même façon que tout le reste, et si bien enchaînés avec l'histoire supposée réelle, que l'on ne ne peut contester les uns sans ébranler l'autre ? Dans le prologue, les agissements de Satan sont l'élément essentiel du récit et rien n'invite à y voir une allégorie : on n'y trouve pas autre chose qu'une manière simple, populaire, poétique, de concevoir les rapports qui peuvent exister entre les êtres surnaturels. La conversation de Dieu avec Satan n'a ni plus ni moins de réalité, dans la pensée de l'auteur, que les propos échangés entre Job et sa femme. Et si

(1) *Loc. cit.*
(2) Lesêtre, *Job* (Bible de Lethielleux) *introd.* 4.



Iahvé n'a pas réellement parlé, à la fin de la discussion, sur quoi s'appuiera-t-on pour dire que les autres discours ont été tenus par les personnages à qui on les attribue ? Tout porte à croire, il est vrai, que l'auteur du livre a composé de toutes pièces le discours du Seigneur; mais pourquoi n'aurait-il pas créé aussi les autres, qui portent si visiblement l'empreinte du même style et du même esprit ? Mieux vaudrait, ce semble, avouer que l'historicité du livre de Job n'est pas garantie d'une manière absolue par la tradition, qu'elle est discutable et qu'un examen attentif de l'ouvrage ne la prouve pas suffisamment.

On ne devrait pas analyser avec la froide sévérité du critique cette vieille histoire si pleine d'une grandiose naïveté ; il faudrait se contenter de la lire et de l'admirer. Lorsqu'on dissèque le poème pour montrer qu'une interprétation trop lourde, trop étroite, le défigure, on court le risque de paraître s'attaquer à l'auteur lui-même, tandis qu'on le débarrasse des commentaires inexacts. Le lecteur est donc prié de se souvenir que nos observations sur le caractère du livre de Job n'atteignent pas l'autorité du document inspiré, ne diminuent en rien le mérite de l'écrivain, et ne renversent que des combinaisons exégétiques sujettes à caution.

Le cadre géographique de la narration reste dans un certain vague. Job habitait la terre de Hus. La localité n'est pas autrement déterminée. Les opinions les plus diverses ont été émises touchant l'emplacement de ce pays : la plus probable est celle qui met la terre de Hus dans le Hauran. Ce pays de Hus avait une assez grande étendue, et peut-être s'allongeait-il vers le nord-est dans la direction de Palmyre (1). On comprend ainsi

(1) Les inscriptions cunéiformes fournissent quelques données im-

plus facilement qu'il ait été exposé aux incursions des Chaldéens. Les amis de Job ont dû, pour le visiter, franchir de grandes distances ; car Éliphaz vient de Théman, en Idumée, Bildad vient de Suah, pays qui, d'après les inscriptions cunéiformes, se trouvait sur la rive droite de l'Euphrate, entre l'embouchure du Balich et celle du Chabur. Il était assurément plus facile à ces deux amis de Job de se réunir auprès de lui, que de s'entendre entre eux avant de venir le visiter, puisque la terre de Hus se trouve à peu près à mi-chemin entre l'Idumée et Suah. Le surnuméraire Élihu était du pays de Buz, dans le désert de Syrie. Asarhaddon, qui y envoya une armée, dit que c'était « un pays très aride, tout plein de serpents et de scorpions (1). » Cette contrée était fort éloignée de l'Euphrate, sans doute à l'est de Damas, dans la direction du Hauran. L'auteur du discours d'Élihu a donc eu soin de prendre son personnage dans le voisinage de Hus. L'auteur primitif, au contraire, ne paraît pas s'être soucié des distances ; il a pris ses interlocuteurs chez les fils de l'Orient, plaçant le héros du poème dans un point central, empruntant Éliphaz à l'extrême sud-ouest, Bildad au nord-est. On peut conjecturer que Sophar, dont la patrie, Naama, n'est pas identifiée, venait d'un pays situé assez loin de Hus, dans la direction du sud-est (2). L'idée qui s'offre d'elle-même, lorsqu'on voit des gens assemblés de points si éloignés et si divers pour discuter un problème de philosophie morale, n'est-

portantes pour la géographie de Job. Ces données ont été recueillies par Fried. Delitzsch, *Zeits. f. Keilschriftforschung*, 1885, p. 87 et suiv.

(1) *Ap.* Delitzsch, *loc. cit.*

(2) Dans les Septante, Sophar est dit roi des Minéens, ou le Minéen, ὁ Μιναῖος. Le traducteur avait-il quelque raison d'identifier Naama avec la peuplade arabe des Μιναῖοι, dont parle Strabon (XVI, 4, 2) ?

elle pas qu'on les a choisis pour représenter la sagesse de l'Orient, la sagesse humaine, dont l'auteur se propose de montrer l'impuissance, après avoir fait dire à Job que le lieu propre de la sagesse est en Dieu ?

La chronologie de notre histoire n'est pas plus précise que sa géographie. L'auteur ne s'est pas soucié de marquer la place de Job dans les cadres généalogiques de la race de Sem ou d'établir un rapport synchronique entre la vie de son héros et un temps donné de l'histoire patriarcale et israélite. Il ne paraît pas s'être occupé même des listes de la Genèse où sont indiquées l'origine et la parenté des peuples et des tribus, ni avoir conçu dans son esprit une idée nette de la distance qui sépare Job des grands ancêtres, Aram, Nachor, Abraham, Ésaü : peut-être aussi avait-il compris d'instinct qu'il n'y a pas de chronologie pour ces époques reculées. Quoi qu'il en soit, le récit, qui demande à être placé au temps des patriarches, ne rentre pas aisément dans le plan traditionnel de l'histoire patriarcale. L'interpolateur qui a rédigé la finale du livre dans la traduction des Septante fait vivre Job cinq générations après Abraham, en l'identifiant à Jobab, troisième roi d'Idumée : il a compté les trois premiers rois iduméens pour trois générations, puis Ésaü et Isaac, sans être arrêté par cette considération, qu'un fils d'Ésaü n'a guère pu être roi du peuple iduméen dont Ésaü est l'ancêtre. L'identification proposée est d'ailleurs exclue par la forme des deux noms, par la qualité de roi attribuée à Jobab, et par le fait que la terre de Hus, patrie de Job, n'est pas en Idumée. Les commentateurs trouvent avec raison, dans l'extraordinaire longévité de Job, un indice qui invite à faire de lui un contemporain des derniers patriarches. Puisqu'il avait sept enfants établis quand survint son épreuve, et qu'il a vécu cent quarante ans après sa guérison, le total de

ses années atteint au moins deux cents ans. Les Septante le font vivre deux cent quarante ans. Job l'emporte donc sur Abraham, Isaac et Jacob, et il peut rivaliser avec Tharé, Sarug et un certain nombre de patriarches post-diluviens, antérieurs à Abraham. Ce qui empêche de le placer à une époque si ancienne, c'est que Hus, supposé ancêtre de Job, est probablement Hus, fils de Nachor ; Suah ancêtre de Bildad, est fils d'Abraham et de Cétura ; Éliphaz descend de Théman, petit-fils d'Ésaü. Si l'on tient compte de ces circonstances, il faut que Job ait vécu plusieurs générations après Abraham. On admet communément que Job a vécu un peu avant Moïse. Mais deux siècles et demi d'existence sont un chiffre considérable. Aussi loin que remontent les renseignements de l'histoire profane, c'est-à-dire beaucoup plus haut que l'époque présumée de l'exode, la durée moyenne de la vie humaine est à peu près la même qu'aujourd'hui. Que conclure de tout cela, sinon que le récit de Job est conçu en dehors de l'histoire réelle, que l'auteur n'a pas songé le moins du monde aux difficultés qui nous arrêtent, et que, par conséquent, nous perdrions notre peine à en chercher la solution ?

Reste le corps de la narration, où, tout le monde en convient, la fiction poétique tient une large place, mais qui, d'après nos commentateurs, renfermerait aussi des éléments historiques. On dit que les faits sont racontés comme s'ils s'étaient réellement passés : n'en est-il pas ainsi dans tous les romans, dans les contes moraux et dans les fables ? On dit aussi que les indications géographiques et ethnographiques, les noms des personnages, prouvent qu'on n'est pas en présence d'une fiction : mais les histoires qu'on invente sont conçues à l'imitation de la réalité ; l'auteur avait une raison de prendre ses personnages chez les fils de l'Orient, et les noms

qu'il leur a donnés sont en rapport avec la patrie qui leur est assignée. On objecte que ces noms, s'ils n'appartiennent pas à des personnages réels, devraient être symboliques : mais cela n'est pas nécessaire, vu que chacun des personnages ne représente pas une idée. Le soin qu'a eu l'auteur de choisir des noms qui sont en rapport avec la patrie des interlocuteurs, est une précaution élémentaire de couleur locale, tout à fait analogue à celle qu'il a prise de ne pas mettre dans leur bouche le nom de Iahvé. Enfin le nom du héros, Job, pourrait bien être symbolique et signifier « le persécuté ».

La distinction que l'on établit d'une façon arbitraire entre les parties fictives et les parties historiques du récit n'est aucunement justifiée dans la réalité. Tous ces malheurs qui arrivent à Job le même jour et qui lui sont annoncés dans l'espace de quelques minutes accusent-ils, à la réflexion, plus de réalité que la conversation de Iahvé avec Satan, conversation dont ils sont la conséquence directe? Ne sont-ils pas aussi une invention ingénieuse, saisissante, d'un bel effet dramatique, mais qui sort de la vraisemblance et qui n'y vise pas ? Ce silence d'une semaine après l'arrivée des trois amis n'a-t-il pas le même caractère? L'ordonnance régulière du dialogue et la forme poètique des discours n'excluent-elles pas toute prétention à la réalité ? L'épilogue, où l'on voit Job en possession d'une quantité double de troupeaux et du même nombre d'enfants, ne trahit-il pas un arrangement conventionnel ? La mention de la monnaie appelée *kesitâ* peut bien après cela être considérée comme un trait voulu de couleur locale, et les noms gracieux des filles de Job, comme un simple ornement du récit. Si Job a existé, il est bien difficile de dire ce qui lui est véritablement arrivé (1).

(1) *Quod si quis scire desiderat quænam poeticæ amplificationi orna-*

On peut toutefois se demander si l'auteur primitif a tiré de son propre fond la mise en scène du livre, comme l'auteur du discours d'Élihu a plus tard créé de toutes pièces le personnage qu'il a joint à ceux de l'ancien poème. Le procédé de l'écrivain plus récent constitue un préjugé favorable à cette hypothèse. De savants exégètes ont pensé que l'auteur de Job avait mis à profit une ancienne légende conservée par la tradition des sages, et cela, parce que, disent-ils le génie des Hébreux ne les portait pas vers les fictions pures du drame et du roman. Le principe est très vrai ; mais il ne s'agit ici ni d'un drame ni d'un roman ; il s'agit plutôt d'un récit moral servant de cadre à une discussion de philosophie religieuse. Or on ne peut pas nier que les Israélites aient eu le goût de la parabole, de l'apologue, de la leçon par le récit, vrai ou imaginaire. Qu'on se rappelle la charmante fable des arbres qui demandent un roi, au livre des Juges (1), la parabole du prophète Nathan sur l'affaire d'Urie, et l'histoire feinte que la femme de Thécoa raconte à David pour l'engager à faire cesser l'exil d'Absalom, au second livre de Samuel (2). Ce genre de fiction n'est pas éloigné de celui que supposerait le livre de Job, au cas où l'auteur primitif n'aurait pas puisé dans la tradition. Mais que les sages plus anciens aient accoutumé de rattacher à un thème légendaire la question de la justice providentielle, ou qu'ils aient raconté les aventures de Job comme une histoire simplement édifiante, il est certain qu'un tel récit ne représentait pas une tradition historique suffisamment

tuique poetico sunt adnumeranda, quænam pro historicis factis admittenda.... fatemur nonnullas inveniri pericopas de quibus certum judicium ferre difficillimum est. Cornely, *Introductio* II, 2, 65.

(1) *Jug.* IX, 8 et suiv.

(2) II *Sam.* XII, 1-4, XIV.

garantie, et que, s'il s'en est servi, l'auteur de notre livre l'aura encore transformé, agrandi, arrangé de telle sorte qu'il lui appartient en propre. La quantité de vérité matérielle qu'il peut renfermer échappe à toute appréciation. Le mérite du livre de Job n'est pas à chercher dans l'importance ou la réalité des faits qu'il raconte, mais dans la grandeur et la beauté de l'enseignement qu'il contient.

V

La doctrine générale du livre de Job est la même que celle des Proverbes et de l'Ecclésiastique ; mais comme elle est formulée en discours suivis, au lieu de s'exprimer en sentences détachées, il est plus facile d'en saisir l'enchaînement. L'auteur, à la vérité, n'a voulu discuter qu'une seule question : cependant, parce que cette question est essentielle en théologie, en philosophie et en morale, il a émis en la traitant le système complet où se résumaient les conceptions des vieux sages d'Israël touchant le monde, l'homme et Dieu. L'intelligence de ces conceptions permet de déterminer la nature du problème agité dans le livre, et d'en comprendre la solution.

Quelle idée ce livre nous donne-t-il de l'univers ? Même en faisant la part de la poésie et du langage de convention fondé sur les apparences des phénomènes naturels, il est évident que l'auteur de Job et celui du discours d'Élihu conçoivent la terre comme une masse immobile, de forme circulaire, environnée par l'Océan. Dieu a décrit un cercle sur les eaux, le cercle de l'horizon, l'endroit où la voûte céleste rejoint le monde inférieur, « où la lumière confine aux ténè-

bres (1). » La terre et la voûte céleste reposent sur le vide (2). Le firmament est solide et immobile comme la terre (3). C'est pourquoi on parle des fondements de la terre, des colonnes de la terre, et des colonnes des cieux (4). La limite de la terre et de l'eau a été soigneusement fixée par le Créateur ; la source du fleuve Océan est placée au fond de la terre (5). Il y a comme un autre océan au dessus du firmament, où sont les réservoirs de la pluie, de la neige et de la grêle (6). Les astres ont leur chemin tracé sur la voûte céleste ; ils y marchent au gré de celui qui les a faits, et qui peut, s'il lui plaît, « empêcher le soleil de se lever, ou mettre les scellés sur les étoiles (7). » Le firmament doit être aménagé de façon à leur livrer passage, et il existe, au bord de l'horizon, des issues par où ils entrent et sortent, se lèvent et se couchent. Il en est de même pour les vents, qui sont tenus quelque part en réserve ; et il existe aussi des soupapes qui laissent sortir les nuages et tomber la pluie (8). La lumière et les ténèbres, conçues aussi matériellement que dans le premier chapitre de la Genèse, ont leur retraite derrière le firmament (9).

L'enfer de Job n'est pas autre chose que le tombeau universel, c'est-à-dire le sein de la terre. Pour lui, les mots enfer, tombe, poussière, sont synonymes (10).

(1) *Job*, XXVI, 10.
(2) *Job*. XXVI, 7.
(3) *Job*. XXXVII, 18.
(4) *Job*. XXXVIII, 4-7.
(5) *Job*. XXXVIII, 8-11.
(6) *Job*. XXXVIII, 22-23, 37-38.
(7) *Job*. IX, 7.
(8) *Job*. XXXVIII, 24-25.
(9) *Job*. XXXVIII, 19-20.
(10) *Job*. XVII, 14-15.

Les descriptions qu'il fait du pays d'outre-tombe sont empruntées aux croyances populaires et non à la théologie savante. Ses opinions à cet égard, comme celles qu'il professe touchant la constitution générale de l'univers, n'ont pas la consistance d'une croyance dogmatique ou d'un système logiquement construit; de là vient qu'elles sont assez vagues et même incohérentes. L'enfer est sous terre, parce que l'on avait coutume d'enterrer les défunts et que le cadavre se résout en poussière; l'enfer est ténébreux, parce que la lumière ne pénètre pas sous le sol; l'enfer est le rendez-vous universel, parce que tout le monde meurt. Sur ce fond très simple l'imagination populaire et la poésie se sont exercées. L'enfer devient le royaume de la mort, « pays sombre comme la nuit, séjour de l'ombre et du chaos (1). » Les morts sont réunis ensemble dans un vaste souterrain situé dans les dernières profondeurs du sol, plus avant que les sources de la mer (2). On parle de son entrée, qui se trouve au fond de l'abîme, de ses portes (3), du sommeil éternel dans lequel sont engourdis ses habitants (4). On suppose que les morts ne savent rien de ce qui se passe sur la terre. Les poètes hébreux ne laissent pas néanmoins d'introduire quelque mouvement dans cette demeure silencieuse. Job nous montre les ombres tremblantes sous le regard de Dieu, qui pénètre jusqu'à leur obscurité sans l'éclairer ni la réjouir (5). Dans Isaïe (6), toute la population infernale est sur pied pour la réception du roi de Babylone; les rois, endormis sur des trô-

(1) *Job*. X, 22.
(2) *Job*, XXVI, 5.
(3) *Job*. XXXVIII, 16-17.
(4) *Job*. III, 13 et suiv.
(5) *Job*. XXVI, 5.
(6) *Is*. XIV, 9 et suiv.

nes, s'éveillent et se lèvent pour lui souhaiter la bienvenue. Il n'y a en tout cela que des peintures imaginaires. La mort n'est pas l'anéantissement; mais c'est l'inconnu. Job n'est pas absolument sûr de trouver le repos dans l'enfer (1). Sa foi ne l'éclaire pas sur ce point. L'idée qu'il se fait de l'enfer et du monde d'outre-tombe est indécise, populaire, sans portée doctrinale. L'enfer est la partie inférieure, obscure, invisible, de l'édifice cosmique dont la terre et le firmament sont les parties supérieures, éclairées et visibles.

Les grands traits de cette conception rudimentaire du monde se retrouvent ailleurs que dans la Bible ; ils sont fondés sur les apparences de phénomènes naturels qui frappent de la même manière les sens et l'imagination de tous les hommes. Cependant le cosmos des anciens Hébreux ressemble surtout, comme on doit s'y attendre, à celui des Chaldéo-Assyriens (2): la différence qui existe entre les deux n'est pas à chercher dans leur structure, mais dans le caractère attribué à leurs éléments. D'un côté, toutes les parties de l'univers et surtout les corps célestes sont divinisés; de l'autre ils apparaissent comme l'œuvre du Dieu unique. Ici, le cours du soleil, de la lune, des étoiles, la succession du jour et de la nuit, les éclipses, les orages fournissent un thème inépuisable de légendes divines; là, tout ce qui se produit dans la nature n'est que le mouvement d'une machine habilement réglée par son constructeur. Ce n'est pas, d'ailleurs, que les vieux récits mythologiques de la Chaldée n'aient laissé quelques traces dans nos Livres saints, et particulièrement dans le livre de Job.

Job connaît le monstre qui produit les éclipses, et les

(1) *Job*. XVII, 16.

(2) V. *Études sur la religion Chaldéo-assyrienne*. Revue des religions, 1891, p. 7-9, 126-130

magiciens qui agissent sur lui par leurs incantations. Il voudrait que la nuit où il a été conçu

> Eût été maudite par ceux qui maudissent les jours,
> Qui savent faire lever le Dragon (1).

Le monstre dont il s'agit a nom Léviathan, comme le crocodile. Job en connaît un autre (à moins que ce ne soit le même sous un nom différent) qui s'appelle Rahab:

> Dieu ne revient pas sur sa colère :
> Sous lui s'inclinent les auxiliaires de Rahab (2).
> Dans sa puissance il fait trembler la mer,
> Et dans sa sagesse il écrase Rahab.
> Son souffle éclaircit le ciel ;
> Sa main transperce le Serpent-verrou (3).

La légende astronomique à laquelle Job fait allusion dans ces passages devait ressembler fort au vieux mythe qui nous a été conservé dans le récit chaldéen de la création. Là, Marduk, champion des dieux qui représentent l'ordre du monde, combat Tiamat, la personnification de la mer chaotique. Tiamat n'est pas seule ; elle est accompagnée d'êtres fantastiques parmi lesquels figurent un homme-scorpion, un homme-poisson, un bélier. Il paraît bien que l'armée de Tiamat est, en partie, formée par les constellations zodiacales qui président à la mauvaise saison, et que la victoire de Marduk est tout simplement le triomphe du jour et du printemps sur la nuit et l'hiver. Quoi qu'il en soit, Tiamat a des auxiliaires. Pour la circonstance, elle s'appelle Kirbis-Tiamat,

(1) *Job*, III, 8
(2) *Job*. IX. 13.
(3) *Job*. XXVI, 12-13.

« le Milieu de Tiamat, » et c'est le Milieu de Tiamat que traverse de part en part le glaive de Marduk. Après quoi, le dieu est libre de procéder à son œuvre créatrice (1). Comme les Chaldéens avaient écrit en quelque sorte toute leur mythologie dans les astres, il est bien certain que Tiamat avait sa place dans le ciel, comme ses alliés. Était-elle identifiée à la constellation du Dragon, ou mieux à la Voie lactée, dans l'une ou l'autre desquelles on a proposé aussi de reconnaître le Serpent-verrou? Nous l'ignorons. Mais le Serpent-verrou, n'est pas sans analogie avec le milieu de Tiamat. Est-ce par hasard que le Serpent-verrou est transpercé pour que le ciel devienne pur, de la même façon que le milieu de Tiamat est transpercé pour que le dieu-soleil Marduk tire le monde du chaos? Est-ce par hasard que Rahab est en rapport avec la mer, comme Tiamat? Est-ce par hasard que l'armée de Rahab ressemble à un groupe de captifs, comme les partisans de Tiamat faits prisonniers par Marduk? Iahvé lui-même ne dit-il pas à Job :

Est-ce toi qui serres les liens des Pléiades,
Et pourrais-tu délier les chaînes d'Orion?
Est-ce toi qui fais lever les constellations en leur temps,
Et qui conduis l'Ourse avec ses petits?
Connais-tu les lois du ciel?
Règles-tu son influence sur la terre (2)?

Les liens des Pléiades, les chaînes du Géant (Orion), les petits de l'Ourse, sont autant d'allusions à des légendes populaires tout empreintes de souvenirs mytho-

(1) V. *Études, sup. cit., Revue des religions*, nov.-déc. 1891
(2) *Job*. XXXVIII, 31-33.

logiques. L'influence du ciel sur la terre n'est pas précisément l'action naturelle des corps célestes, mais plutôt l'action mystérieuse dont l'astrologie cherche les secrets.

Ces affinités avec les croyances mythologiques n'ont rien de surprenant. Les vieilles légendes chaldéennes n'étaient pas inconnues des Israélites ; mais elles ont subi une sorte de réduction, pour qu'elles ne contredisent pas le monothéisme ; elles demeurent après cela, faute de données meilleures, comme une espèce d'astronomie populaire où l'on puise des renseignements au besoin. L'auteur de Job s'en est servi parce que c'était, pour ainsi dire, la science du temps ; il n'y attachait pas le sens mythique qu'elles avaient à l'origine ; mais il ne paraît pas non plus les employer seulement pour orner son discours, comme nos poètes classiques parlaient d'Apollon et des Muses. Il n'a rien à mettre à la place de cette astronomie bizarre, n'étant pas très fixé, ce semble, sur la nature des corps célestes, et inclinant à y voir des êtres vivants (1). Les personnages monstrueux dont la mythologie chaldéenne peuplait le ciel ne sont pas pour lui des divinités ; mais si le dieu n'est plus, le monstre reste, gardant en partie la légende du dieu ; et ces figures étranges, ces chimères, ces dragons, s'inclinent obéissants devant le Très-Haut.

Job déclare d'ailleurs que l'homme ne connaît pas les véritables raisons des choses. Les descriptions qu'il fait des objets et des phénomènes naturels sont de simples essais dont l'imperfection ne lui échappe pas à lui-même. L'homme n'a pas été mis dans le monde pour le comprendre. Souffle de vie dans un corps de terre,

(1) Les étoiles du ciel sont plusieurs fois en parallélisme avec les anges de Dieu, par ex. *Job.* XXXVIII, 7, *supr. cit.*



l'homme passe vite, et il ne sait rien. Jamais la conscience de l'impuissance humaine devant les nécessités de la nature et surtout devant la mort, de l'ignorance humaine en face de l'éternelle énigme que présente l'univers, de la petitesse humaine au regard de Dieu et dans l'immensité de la création, ne s'est affirmée plus éloquemment que dans notre livre (1). Le corps de l'homme est une maison de boue (2) qui ne tarde pas à retomber dans son élément, la poussière. L'âme n'est qu'un souffle, une communication temporaire de l'esprit divin (3). Quand Dieu retire ce souffle qui anime le corps humain et qui soutient pareillement tous les êtres vivant sur la terre, c'est la mort (4). L'homme est donc un néant devant Dieu, comme toute créature. Son être incomplet et fragile est quelque chose de très humble ou, pour mieux dire, d'impur aux yeux de celui qui est saint par essence. Sa nature l'incline au mal, et il y a présomption de sa part à se croire sans péché (5).

Pour lui, la sagesse consiste simplement à craindre Dieu et à éviter le mal (6). Quant à deviner les secrets de la création, à trouver le dernier mot de l'univers et l'explication de tout ce qui s'y fait, il aurait tort d'y prétendre : le monde le dépasse ; le ciel est trop haut ; la terre, trop vaste et trop profonde. Dieu seul connaît son œuvre et les motifs de ses actes : le vrai sage est celui qui gouverne sa conduite selon la volonté du Créateur.

La théodicée de Job ne se traduit pas en formules

(1) V. surtout *Job*. XIV, 1-12.
(2) *Job*. IV. 9.
(3) *Job*. XXVII, 3-5.
(4) *Job*. XXXIV, 14-15.
(5) *Job*. XV, 14-17 ; IV, 17-19.
(6) *Job*. XXVIII, 28.

philosophiques et elle pourrait se résumer en trois mots : Dieu est Dieu. Elle n'argumente pas ; elle ne démontre pas son objet ; elle a comme l'intuition de l'incréé dans le créé, de Dieu dans la nature. L'univers lui dit que Dieu existe. Elle n'a pas besoin de prouver Dieu, puisqu'il se manifeste lui-même. Ce n'est pas un raisonnement de métaphysique abstraite qui la conduit à cette conclusion : Dieu est. Voyant agir le maître du monde, elle proclame sa grandeur, et elle ne paraît pas supposer qu'on puisse le nier, à moins d'être aveugle.

Dieu est infiniment parfait. Mais, comme l'hébreu n'est pas une langue philosophique et n'a pas de terme pour exprimer l'idée d'infini, notre auteur se sert d'images qui remplacent poétiquement nos abstractions. La sagesse, ou la perfection de Dieu, est plus haute que le ciel, plus profonde que l'enfer, plus longue que la terre, et plus large que la mer (1). De même, pour faire entendre que Dieu est incompréhensible, immatériel, éternel, on dit que sa grandeur dépasse notre connaissance (2) ; qu'il n'a pas des yeux de chair (3) ; que ses années ne sont pas comme les nôtres, et que leur nombre est incalculable (4).

Dieu connaît tout : il voit jusqu'aux extrémités de la terre et il embrasse de son regard tout ce qui est sous le ciel (5). Lui seul possède la science parfaite ; il l'a eue dès le commencement et il s'en est servi pour créer le monde. Vainement chercherait-on la sagesse dans toutes les parties de l'univers créé : elle est en Lui. L'auteur de Job, comme celui qui a écrit les premiers chapitres des

(1) *Job*. XI, 7-9.
(2) *Job*. XXXVI, 26
(3) *Job*. X, 4.
(4) *Job*. XXXVI, 26.
(5) *Job*. XXVIII, 24.

Proverbes, semble personnifier la sagesse. Les hommes, dit-il, creusent des mines pour découvrir les métaux précieux :

Mais la sagesse, d'où vient-elle ?
Où est le gîte de l'intelligence ?
L'homme ignore le chemin qui y mène,
Et on ne la trouve pas au pays des vivants.
L'abîme dit : « Elle n'est pas en moi » ;
« Elle n'est pas chez moi », dit la mer.....
Dieu sait le chemin de son séjour ;
Lui seul connaît l'endroit où elle se trouve.....
Quand il s'occupait à peser les vents,
Et qu'il réglait la mesure des eaux ;
Quand il fixait à la pluie une loi,
Et un chemin aux éclairs :
Alors, il l'a vue et il l'a décrite,
Il l'a fondée, et il l'a scrutée (1).

Job ne définit pas autrement l'origine de la sagesse ; il semble n'y voir qu'un simple attribut de Dieu. La personnification de la sagesse peut n'être encore pour lui qu'une métaphore poétique, et, en tout cas, elle paraît ici moins nettement accusée que dans les Proverbes (2).

Dieu est tout puissant, puisqu'il a fait le monde et qu'il le gouverne comme il lui plaît. Il est indépendant et n'a pas besoin de ses créatures. Ceux qui désobéissent à sa volonté sont coupables ; mais ils ne lui causent aucun dommage ; ils ne font tort qu'à eux-mêmes (3). Toutefois, « s'il est puissant, dit Élihu, il n'est pas dédaigneux (4) » ; il n'est pas indifférent pour son œuvre et il

(1) *Job*. XXVIII, 12-14, 23-27.
(2) V. *Revue des religions,* 1890, p. 217 et suiv.
(3) *Job*. XXXV, 6-8.
(4) *Job*. XXXVI, 5.

veille à ce que le monde soit gouverné selon la justice.

Dieu est, en effet, la justice, la sainteté même. On l'appelle le Saint » (1). Cette sainteté, qui se confond avec la pureté de son essence, est, à certains égards, un attribut physique plutôt que moral ; mais la notion de moralité parfaite, de justice absolue vient s'y joindre. Dieu est saint parce que sa nature est incorruptible ; mais il est saint aussi parce qu'il veut le bien, parce qu'il est équitable envers ses créatures. Cette foi à la justice de Dieu est profondément ancrée dans la conscience israélite. De là vient que Job, tout en se faisant le critique de la Providence, tout en prouvant que les affaires de ce monde marchent en dépit de toute équité, en appelle, pour finir, à cette justice providentielle qu'il a combattue et qu'il a paru nier. L'auteur du livre a très bien vu, il a mis en relief toutes les objections qui tendent à prouver que les biens et les maux ne sont pas distribués en ce monde selon le mérite des hommes. Il ne fait pas entrer en ligne de compte les compensations de l'autre vie ; il sait que les objections demeurent et qu'il n'y a pas répondu. Mais il n'avait pas non plus l'intention d'y répondre. De même que Job innocent et ne comprenant rien au mal qui le frappait ne laissait pas d'en appeler à la justice de Dieu, l'auteur après avoir pesé toutes les difficultés que soulève sa théorie de la Providence, finit par les écarter et par conclure : C'est un mystère ; mais Dieu est juste.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'un Dieu, celui qui a fait le ciel et la terre. C'est le renier que de rendre un hommage d'adoration à des divinités particulières, telles que le soleil ou la lune (2) ; car ces astres appartiennent à

(1) *Job*, VI, 12.
(2) *Job*. XXXI, 26-28.

Dieu et ils ne sont pas des dieux. L'auteur ne réfute pas autrement le polythéisme ; il ne s'en occupe pas ; il ne voit pas la nécessité de le combattre, bien qu'il n'ait pas pu l'ignorer et que les Israélites de son temps n'aient pas tous été de fervents monothéistes. Cette indifférence méprisante à l'égard des croyances polythéistes se retrouve chez les sages qui ont écrit le livre des Proverbes : elle vient de ce que l'enseignement des sages a un but purement didactique et non polémique (1) ; mais elle serait inexplicable si la doctrine monothéiste ne s'était appuyée sur une longue et solide tradition.

Le monothéisme apparaît dans le livre de Job comme une doctrine absolument sûre d'elle-même, bien développée, bien connue, nettement séparée en principe de l'*hénothéisme* et radicalement opposée au polythéisme. Tous les personnages qui prennent part au dialogue sont de parfaits monothéistes ; ils raisonnent comme si leurs ancêtres, de génération en génération, avaient eu la même croyance. S'il fallait en croire certains critiques, le monothéisme aurait été inventé par les prophètes du VIIIe siècle, ou bien par Élie et son école, c'est-à-dire dans le temps même où notre livre fut écrit, ou dans le siècle précédent. Mais conçoit-on que la doctrine monothéiste, à peine dégagée de la monolâtrie et du polythéisme, ait produit ce chef-d'œuvre ? L'auteur de Job, qui a écrit avant Amos, Osée, Isaïe, Michée, n'est pas plus que ces prophètes l'inventeur du monothéisme ; il est comme eux l'écho d'une tradition dont l'antiquité apparaît chez lui d'une façon plus sensible peut être que dans les écrits prophétiques, soit par la tranquille assurance de l'affirmation monothéiste, soit par l'idée très accusée de placer l'origine du monothéisme au delà de

(1) V. *Revue des Religions*, 1890, p. 106-107, 226.

Moïse, d'en faire la religion des patriarches, la croyance commune des vieux sages parmi les plus fameuses des tribus qui habitaient au nord de l'Arabie, depuis la péninsule du Sinaï jusqu'aux rives de l'Euphrate. Dans les livres historiques de l'Ancien Testament et même chez les prophètes, Iahvé, bien qu'il soit le Dieu unique et universel, ne laisse pas d'être montré souvent comme le dieu particulier d'Israël. Cette qualité de dieu national semble parfois rétrécir l'idée monothéiste en la confisquant, pour ainsi dire, au profit d'un peuple. Le Dieu de Job est le Dieu du monde, le Dieu de l'humanité. Il peut être le Dieu de Moïse, le Dieu de l'alliance, le Dieu de la Loi : c'est là un fait particulier auquel notre auteur ne s'arrête pas. Job et ses amis ne prononcent pas le nom de Iahvé ; ils emploient pour désigner Dieu les noms de l'époque patriarcale, *El*, *Élohim*, *Saddaï*, « Dieu », « le Tout-Puissant ». Étrangers à la race d'Israël, ils ne sont pas censés avoir la connaissance ou l'usage du nom particulier sous lequel Dieu s'est révélé aux enfants de Jacob. Iahvé cependant est mentionné dans le récit : c'est Iahvé qui éprouve Job ; c'est Iahvé qui, à la fin, lui répond et le récompense. Ce trait de couleur locale accuse une idée parfaitement nette soit de l'unité absolue de Dieu, soit de la distinction qu'il importe de faire entre le caractère universel de la Divinité et la fonction spéciale de Iahvé comme dieu d'Israël. Quand même cette distinction n'aurait qu'une valeur théorique, quand même l'auteur de Job aurait prêté aux sages de l'Orient, sur la foi de leur renommée, des croyances qu'il n'ont jamais eues, est-ce au moment où, d'après les savants modernes, on improvisait la doctrine monothéiste, que l'on a pu formuler avec tant de précision, sans se douter que l'on émettait des opinions nouvelles, la notion du Dieu unique et le rapport qui existe, soit dans la théorie soit

dans l'histoire du monothéisme, entre cette notion et celle de Iahvé, dieu d'Israël ?

Mais il n'est point prouvé que la distinction dont nous parlons n'ait aucune portée historique ; que la tradition monothéiste ne remonte pas à l'âge patriarcal; qu'il n'y ait pas eu de monothéistes en dehors d'Israël. Le cadre de notre livre peut-être fictif sans que l'idée qu'il suppose soit dépourvue de réalité. L'auteur a jugé sans doute que son récit ne choquait pas la vraisemblance ; il savait ou pensait savoir que certaines branches de la famille sémitique étaient, de temps immémorial, en possession de la foi au Dieu unique. On croira difficilement qu'une telle persuasion ait été fondée seulement sur des raisonnements abstraits et non sur certaines données traditionnelles (1). Aucun témoignage historique n'en démontre la fausseté. Attendons pour la rejeter qu'on nous apporte autre chose que des hypothèses. L'école qui prétend discerner toutes les phases de l'évolution religieuse d'Israël, paraît oublier qu'une demi-douzaine de siècles ne compte guère dans la série des temps, et que les origines du monothéisme pourraient bien échapper en grande partie aux investigations de la critique, pour cette simple raison qu'elles remonteraient à une époque sur laquelle tous les témoignages directs nous font défaut. On veut que le monothéisme soit un incident tardif dans l'histoire religieuse du monde ; mais il y a longtemps que cette histoire est commencée, et un incident comme celui-là doit avoir de profondes racines dans le passé de l'humanité.

Si pure et si grande que soit dans notre livre l'idée de

(1) « L'attention de l'auteur à observer la couleur locale ne permet pas de supposer qu'il eût prêté à ces peuples (Théman, Hus, etc.) la philosophie monothéiste, si telle n'eût pas été la doctrine des sages du pays. » Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, I, 94.

Dieu, elle n'en garde pas moins un caractère tout primitif et comme la marque de cette haute antiquité que nous revendiquons pour elle. La vive impression des phénomènes naturels, qui a été l'un des principaux facteurs des mythologies, se retrouve dans Job et dans les plus anciens documents bibliques. Seulement, au lieu d'attribuer chaque phénomène à une cause particulière, de le personnifier et de multiplier ainsi les êtres surnaturels et les dieux, la Bible attribue directement tous les phénomènes à une seule cause, qui est Dieu. Nos distinctions d'ordre physique et d'ordre moral, d'ordre naturel et d'ordre surnaturel, n'existent pas : il n'y a qu'un seul ordre, l'ordre divin de l'univers. Bien qu'il soit distinct du monde, Dieu n'en est pas séparé : il vit dans le monde et le monde vit par lui. Il communique avec les hommes directement, soit en leur apparaissant sous une forme sensible ou derrière un nuage, soit en leur envoyant des songes révélateurs. Les être animés subsistent par la participation de son souffle. Sans doute, on n'entend pas affirmer l'identité substantielle de l'esprit incréé et de l'esprit créé ; mais on ne s'attache pas à marquer la différence qui les sépare ; on voit que la vie est quelque chose d'éminent et en même temps de fragile dans la nature, et, sans prétention philosophique, on définit la vie : un souffle divin qui anime passagèrement un morceau de terre. Il ne faut pas en demander à nos sages plus qu'ils n'en savent sur ce sujet. Dieu fait vivre tout ce qui existe. Il dirige tous les mouvements et produit tous les phénomènes qui s'accomplissent dans le ciel. Il conduit les nuages, il gouverne le vent, la pluie, la neige, la grêle. L'orage surtout est une espèce de théophanie. Dieu est une force invisible, une vie ardente, une forme impalpable et toujours agissante, une sorte de feu caché dont la puissance se fait sentir

à tout l'univers. On localise sa présence dans le ciel, et on le conçoit comme enveloppé d'un nuage sombre qui le dérobe à la vue des créatures, en préservant celles-ci de l'éblouissement et de la mort. Quand l'orage éclate, c'est Dieu qui s'avance pour manifester sa gloire, pour châtier les hommes ou pour fertiliser la terre. Le tonnerre est sa voix; sa main porte la foudre et lance les éclairs (1). Iahvé lui-même parle à Job du sein de la tempête, et il lui dit :

As-tu un bras comme celui de Dieu,
Et tonnes-tu d'une voix comme la sienne (2) ?

Ce n'est pas là une simple figure de langage. Le tonnerre n'est pas la voix de Dieu, si l'on veut prendre le mot « voix » dans son acception rigoureuse, mais c'est une manifestation spéciale et directe de la puissance divine, un bruit que fait Iahvé lui-même dans les hauteurs du ciel.

On conçoit maintenant pourquoi Job et ses amis ne prouvent pas l'existence de Dieu en invoquant le principe de causalité. Ils n'ont pas besoin de remonter la série des causes, puisque la cause première est pour eux la cause unique et immédiate de tous les effets naturels. Ils ne connaissent pas d'autre loi de l'univers que la volonté de Dieu. Toute activité créée s'efface devant l'activité divine et paraît se confondre avec elle. Les agents secondaires ne comptent pas. Ainsi Job expose comment Dieu l'a formé dans le sein de sa mère, il raconte sa propre création (3) de la même façon que la

(1) *Job*. XXXVI, 29-XXXVII, 5.
(2) *Job*. XL, 9.
(3) *Job*. X, 8-12.

Genèse raconte la création du premier homme, comme si sa naissance avait résulté seulement d'une volonté particulière du Créateur, et comme s'il n'existait pas de volontés générales ou lois, en vertu desquelles l'être créé coopère avec Dieu à l'œuvre créatrice. Dans cette philosophie primitive, tout est miracle, puisque tout ce qui arrive marque une intervention spéciale et directe de la volonté et de l'activité divine, et il n'y a pas de miracle puisque l'on conçoit ainsi l'ordre commun des choses.

La croyance monothéiste n'apparaît donc pas ici comme le fruit d'une déduction logique, comme une conclusion raisonnée. A prendre les faits comme ils se présentent, et sans en chercher l'explication, les sages monothéistes semblent avoir simplement l'intuition d'une cause surnaturelle unique là où les mythologies anciennes croient en discerner plusieurs. Leur conception, si haute et si pure qu'elle soit d'ailleurs, n'a pas plus de rapports que les croyances polythéistes avec la réflexion philosophique et la science positive. Ils ne prouvent pas que Dieu est nécessairement un: ils ne voient qu'un Dieu. Les conclusions qu'ils affirment ne trahissent pas le moindre effort intellectuel. On ne voit pas du tout qu'elles procèdent de conceptions mythologiques, par voie de réduction ou de transformation, comme les légendes astronomiques dont nous avons parlé plus haut. Le dieu de Job ne ressemble pas à un dieu particulier qui a usurpé le pouvoir suprême, à un dieu national que la dévotion fanatique de ses sujets a proclamé maître unique et souverain du monde; il n'a jamais été autre chose que ce qu'il est; il n'a jamais été un dieu, mais toujours il a été Dieu.

Cependant, ce Dieu n'est pas isolé dans les cieux. Il a sa cour, que l'on se représente comme celle des rois

d'Orient. Tel qu'un roi assis sur son divan et entouré de ses officiers debout, dans l'attitude du respect, Iahvé préside le conseil des Saints, l'assemblée des fils de Dieu. Ces fils de Dieu sont des esprits célestes qui existaient avant que le monde fût organisé. Ils sont en relation étroite avec les astres. Les fils de Dieu et les étoiles louaient le Créateur tandis qu'il jetait les fondements de la terre (1). Ils sont les serviteurs (2), les messagers, les anges de Dieu ; mais leur nom de fils ne marque pas seulement leur dépendance à l'égard du Créateur, il indique aussi, comme le titre de Saints qui leur est attribué (3), une affinité particulière de leur nature avec la nature divine. Cependant, devant Dieu, le Saint par excellence, leur pureté semble terne, et leur sainteté imparfaite. Les fils de Dieu sont très nombreux ; leurs légions maintiennent l'ordre dans les cieux (4) ; elles servent sans doute à contenir Rahab et les monstres du chaos. Tels que nous les voyons, ils n'ont pas néanmoins le caractère mythologique de Rahab et de ses compagnons. Élihu leur attribue le rôle d'intercesseurs (5) : la même idée existait au moins en germe dans le livre primitif (6).

Parmi ces princes de la cour céleste, se rencontre un personnage malveillant à l'égard des hommes, Satan, l'auteur des calamités qui fondent sur Job. Il a pouvoir sur les éléments et il agit même sur les volontés humaines, car c'est lui qui a fait venir les pillards sabéens et chaldéens, ravisseurs des troupeaux de Job ; il dispose

(1) *Job*. XXXVIII, 4-7.
(2) *Job*. IV, 17.
(3) *Job*. V. 1.
(4) *Job*. XXV, 3.
(5) *Job*. XXXIII, 23.
(6) *Job*. V, 1.

des maladies et il pourrait aussi donner la mort ; mais pour accomplir ses funestes exploits, il lui faut une permission régulière de Iahvé. Il n'apparaît pas comme l'ennemi déclaré de Dieu ; seulement, il n'admire pas la création, il est jaloux du bonheur des hommes et il ne croit pas à la vertu désintéressée. On dirait que son opposition à Dieu et au salut des hommes n'est pas encore déclarée, qu'il garde ses entrées auprès de Dieu, comme ses frères sincèrement obéissants. La doctrine biblique sur le démon se développe dans l'Écriture non comme une théorie, mais comme une histoire où le rôle du mauvais esprit devient de plus en plus hostile à l'œuvre de Dieu, et aboutit enfin à une guerre ouverte, à l'excommunication absolue du maudit, à sa condamnation au feu éternel. Satan qui tient une grande place dans le prologue de Job ne reparaît pas dans le reste du livre. La vieille théologie monothéiste s'occupait fort peu de lui et ne s'arrêtait pas davantage à spéculer sur les fils de Dieu. Le Dieu unique remplissait la pensée des anciens sages : ils ne discutaient pas ces éléments accessoires et fort anciens des croyances traditionnelles, et ils s'en servaient surtout pour donner couleur à leurs récits ou à leurs discours.

VI

Le monothéisme n'étant pas pour les sages une question mais une doctrine établie, le sujet principal, on pourrait dire le sujet unique sur lequel s'est exercée leur dialectique, est la question de la Providence. Dieu est juste ; mais, puisque c'est lui qui gouverne les affaires humaines, comment le monde peut-il être rempli d'injustices ; comment les justes peuvent-ils être opprimés ; comment les méchants peuvent-ils prospérer ?

On sait de qu'elle façon le problème est posé dans le livre de Job. L'auteur nous présente un juste, un saint de l'ancien temps, un homme parfait. Dieu permet à Satan d'affliger cet homme dans ses biens et ses affections d'abord, puis dans sa personne. Ce n'est pas pour le punir, puisqu'il est juste : c'est pour voir si, privé de tous les avantages qu'il tenait de la bonté divine, il restera fidèle à Dieu et soumis à sa volonté. Il s'agit d'une épreuve. La question n'est donc pas de savoir s'il y a des justes malheureux, et si les maux qui les atteignent servent à faire éclater leur vertu : ce point, dans la pensée de l'auteur, n'est pas à discuter ; il est admis en fait, dès le commencement, et ne sera pas, dans le cours du livre, l'objet d'une démonstration. Job ne soupçonne pas à quelle intention Dieu l'afflige. La discussion qui va s'engager entre lui et ses amis ne portera pas sur la question : « Comment se fait-il qu'un juste soit soumis par Dieu à une épreuve aussi rigoureuse ? » Dans sa pensée, le problème se formule ainsi : « Comment, Dieu étant juste et moi irréprochable, puis-je être condamné à finir si misérablement ? » Dans la pensée de l'auteur, il se généralise : « Comment, Dieu étant juste, peut-il arriver que les gens de bien non seulement soient exposés à l'adversité, mais qu'ils y succombent sans être récompensés de leur vertu ? » Job n'est pas dans ce cas ; mais il croit y être et il ne tarde pas à dire que de pareils faits se rencontrent souvent : que faut-il en penser ? Comment peut-on concilier avec ces faits la croyance à un Dieu juste ?

Pour la discussion, l'auteur fait intervenir des gens qui soutiennent une opinion reçue dès la plus haute antiquité chez les Hébreux et les peuples qui leur sont apparentés, à savoir, que tout mal est le châtiment d'une faute. Les trois amis de Job, partant de ce principe,

supposent que le malheureux a commis quelque grand péché : il souffre, donc il est coupable. Aux protestations réitérées de Job ils répondent par l'affirmation de leur axiome : « Tout mal est une punition, parce que Dieu est juste. La cause du mal, c'est le péché. Dieu rend les bons heureux et les méchants malheureux. » La langue qu'ils parlent suppose en effet la vérité de leur thèse : en hébreu, ce sont généralement les mêmes mots qui servent à désigner le péché et la punition du péché, le mal moral et le mal physique, le mal de la faute et le mal de la peine. « Ceux qui labourent l'iniquité, dit Éliphaz, et qui sèment la souffrance, la moissonnent (1). » Des hommes justes peuvent sentir l'atteinte du malheur : c'est que nul n'est tout à fait pur devant Dieu. Quand on est affligé, on doit donc demander pardon, parce que l'on est coupable. Alors, l'adversité n'a qu'un temps ; après des maux passagers, l'homme de bien arrive à une félicité sans nuage ; il est préservé de tous les fléaux, de la calomnie aussi bien que des bêtes fauves, de la maladie et de la famine aussi bien que des voleurs ; il a une postérité nombreuse ; il s'éteint doucement, à un âge très avancé ; il entre mûr dans le tombeau, comme une gerbe enlevée en son temps. Tout autre est le sort du méchant. « Le mal, dit encore Éliphaz en jouant sur les mots, ne produit que le mal (2). » La maison de l'impie est renversée ; lui-même est exterminé ; il ne laisse pas de postérité, ou bien ses enfants ne tardent pas à périr dans la misère. Les amis de Job parlent de toutes ces choses comme si elles se passaient réellement, et ils semblent convaincus de ce qu'ils disent.

A cette conception idéale et optimiste Job oppose la

(1) *Job.* IV, 8.
(2) *Job.* XV, 31.



triste réalité: la vie de l'homme est un service de mercenaire, une journée de rude labeur, qui aboutit à la nuit du sommeil éternel; les bons n'ont pas le moindre avantage sur les méchants; si l'on veut bien y regarder, ces derniers sont généralement plus heureux que les autres, parce qu'ils tirent profit de leurs injustices; ils vivent dans l'indifférence ou le mépris à l'égard de Dieu, jouissant de leurs richesses; ils ne meurent pas plus vite que les justes; les honneurs qu'on leur rend pendant la vie les suivent jusque dans la tombe; et ne voit-on pas des gens de bien mourir dans la tristesse, la pauvreté, l'abandon? Voilà les faits: il ne faut pas se payer de fausses explications. Dieu a ses desseins; mais que les justes pâtissent ou non, celà paraît lui importer assez peu. L'équité de sa Providence ne se manifeste nullement avec l'exactitude et la régularité qu'on lui prête. Les temps lui appartiennent, c'est vrai; mais ses fidèles ne voient jamais poindre le jour de ses jugements. Et Job ne craint pas d'alléguer son propre exemple: lui aussi confiant en son innocence, croyait vivre heureux et mourir en paix ; il s'est trompé. Cependant il ne nie pas la justice de Dieu: Dieu est Dieu ; Dieu est juste; Dieu sait ce qu'il fait. Job veut bien mourir, et même il le souhaite; ce qu'il ne peut admettre, c'est qu'il disparaisse de ce monde avec la réputation d'un coupable. Cela, Dieu ne peut pas le permettre. Job ne demande rien, sinon que, de son vivant ou même après sa mort, son innocence soit reconnue par le Créateur. Si sa mémoire est pure comme sa vie, le juste, même s'il tombe à la peine, n'a pas à murmurer contre la Providence; mais l'honneur de Dieu est intéressé à ce que la honte ne suive pas ses serviteurs dans le tombeau.

L'intervention de Iahvé consacre la légitimité de cette revendication. Toutefois Iahvé ne vient pas seulement

pour sauver la réputation de Job; il vient aussi et surtout pour trancher la question débattue entre Job et ses amis. Car aucun des interlocuteurs ne s'est avoué vaincu. Les trois amis ont maintenu leur thèse, et Job, en la combattant, a poussé des objections qui non seulement la réfutent, mais qui vont jusqu'à compromettre la doctrine de la justice providentielle. Il faut sortir de cette impasse et donner à la philosophie une leçon dont elle se souvienne. Toutes les objections de Job sont écartées par une fin de non recevoir. « Es-tu le Créateur, pour apprécier ainsi le gouvernement du monde? » lui dit Iahvé; et Job répond : « Seigneur, je suis une créature et j'ai parlé de choses auxquelles je n'entends rien. » Ainsi la conclusion du poème est une conclusion morale plutôt que dogmatique : l'homme est impuissant à pénétrer les secrets de la Providence; il doit croire Dieu juste, nonobstant les apparences contraires, et accepter tout ce qui lui arrive, bien ou mal, parce que cela vient de Dieu. Iahvé reproche seulement à Job d'avoir critiqué la Providence, d'avoir parlé sans savoir: comme son innocence est reconnue d'ailleurs, Job doit être content, il accepte son sort. Iahvé dit en même temps que Job a bien parlé, ce qui doit s'expliquer en ce sens que Job n'a pas nié la justice de Dieu, qu'il y a même fait à plusieurs reprises des appels pleins de foi. Il a eu raison aussi de proclamer l'impuissance de la raison humaine devant le problème des destinées, et de combattre la prétention de ses amis qui voulaient, au moyen d'un principe très simple, exposer et justifier les règles du gouvernement divin. En cela Job a très bien parlé, puisqu'il a prévenu le discours de Iahvé. Dieu se fâche contre les trois amis, dont l'intervention avait cependant pour but de défendre la justice divine contre un homme qui avait l'air de la combattre, parce qu'ils ont cru avoir

la clef du mystère; parce que cette présomption n'est pas justifiée et qu'elle est jusqu'à un certain point injurieuse au Créateur; parce qu'ils ont osé préjuger des intentions divines en se prononçant sur le motif des malheurs de Job. Celui-ci leur a dit: « Vous êtes pour Dieu de maladroits avocats. » Iahvé ratifie ce jugement et dit que leurs discours ne sont pas aussi vrais que ceux de Job. En condamnant leur ami, ils ont manqué d'équité envers lui, comme ils manquaient de respect envers Dieu.

Cette conclusion de l'épilogue, si bien en rapport avec les données du prologue, où Job est présenté comme un homme irréprochable, ne met pas en relief l'explication des malheurs qui ont frappé le juste. Dieu a voulu l'éprouver, cela est certain; mais pourquoi ne le fait-on dire à aucun des interlocuteurs? Job n'en sait rien; les trois amis n'y ont pas pensé; Iahvé lui-même ne prononce pas un mot sur la raison qui l'a fait agir. Il y a là, ce semble, un de ces traits qui montrent dans l'auteur de notre poème, un philosophe et un écrivain de premier ordre. Dieu éprouve ses amis, les parfaits : il faut qu'on le sache, parce que c'est vrai. Mais qui est ami de Dieu, qui est parfait? Dieu seul le sait. Le juste ne peut pas, ne doit pas le savoir, parce que s'il le savait, il serait tenté de s'enorgueillir et, par suite, exposé à perdre sa justice. On a donc écarté, avec intention, de l'esprit de Job la pensée que Dieu l'affligeait peut-être uniquement pour l'éprouver: on ne voulait pas inviter tout homme qui se trouverait dans une situation analogue, à dire : « Ma souffrance n'est qu'une épreuve, je suis en butte à l'adversité parce que je suis juste. » Les amis auraient pu avoir cette pensée pour excuser Job de faute; on ne la leur a pas donnée, parce que, s'ils l'avaient eue, ils n'auraient pas bien joué le rôle sacrifié mais nécessaire

qui leur incombe dans la pièce. Iahvé, à la fin, n'expose pas le vrai motif de sa conduite, soit parce qu'il n'a pas de compte à rendre, soit pour laisser à Job le mérite de sa soumission et de sa foi. Cet arrangement est fort bien conçu, tant au point de vue de la philosophie morale, qu'au point de vue de l'art. Si l'auteur s'est lui-même abstenu de formuler son explication dans l'épilogue, en disant d'une manière générale : « Ainsi Dieu éprouve momentanément ceux qu'il aime », c'est que cette solution n'a, dans sa pensée et en vérité, qu'une valeur théorique, pour justifier aux yeux du philosophe la conduite de la Providence, et qu'elle n'a pas d'application rigoureuse dans la pratique, puisque nul homme n'a le droit de se croire irrépréhensible. Or le but qu'il poursuit, on ne saurait trop le répéter, parce que beaucoup se sont fait illusion à cet égard, n'est pas un but abstrait, théorique, métaphysique, c'est un but moral et pratique.

L'auteur avait d'ailleurs une excellente raison de n'insister pas sur l'explication qu'il a donnée aux malheurs des justes : cette explication est satisfaisante pour le cas de Job, dont l'épreuve est temporaire. Mais supposez un Job mourant dans l'épreuve même, ce qui arrive souvent, l'auteur le savait bien, et Job l'a expressément déclaré, l'explication proposée n'a plus de valeur, puisqu'on n'a pas recours aux compensations de l'éternité, et que le juste se trouve ainsi avoir travaillé en pure perte. Sans doute, Job déclare que, même alors il ne se plaindrait pas, si le malheur de sa fin ne compromettait pas l'intégrité de sa réputation. Mais Dieu, malgré son droit de Créateur et souverain de l'univers, peut-il exiger de tous ses serviteurs une pareille abnégation, une générosité si héroïque? Au lieu d'être pour l'homme un maître juste, ne ressemble-t-il pas plutôt à un tyran capricieux lorsqu'il éprouve son serviteur de

telle sorte que celui-ci périt misérablement, toujours fidèle et non récompensé? Voilà ce que notre auteur a bien senti. Il a vu l'insuffisance des diverses théories que l'on pouvait alléguer de son temps pour justifier la Providence, et il n'a voulu en sanctionner ni en condamner aucune absolument. Ceux qui cherchent dans le livre de Job une théorie complète du gouvernement divin ne la trouvent qu'après l'y avoir introduite. Cette théorie, l'auteur ne l'a pas mise dans son livre, parce ce qu'il ne l'avait pas. Il croit que Dieu est juste: il voit ce qui se passe et les objections que la marche des affaires humaines permet de soulever contre la justice de Dieu. Les contradictions ne sont qu'apparentes; mais il ne voit pas comment on peut les résoudre toutes, et il conclut à ne pas chercher l'impossible, à ne pas scruter le mystère, à adorer les volontés de Dieu dans le silence respectueux de la foi. La créature est incapable de connaître et de comprendre les secrets du Créateur; elle n'a pas non plus le droit de juger sa conduite. Les objections d'une raison impuissante ne doivent pas être écoutées. Dieu est Dieu; Dieu est juste parce qu'il est Dieu. Il ne faut pas chercher d'autres preuves, et c'est faire injure au Maître suprême que de discuter ses actes.

Il est vrai que, si l'on voulait donner à l'épilogue une valeur théorique, on aurait une solution absolue du problème discuté; mais cette solution serait fausse et telle que l'auteur, après tout ce qu'il a laissé entendre dans le corps du livre, n'a jamais pu l'admettre comme vérité générale. Job étant rétabli dans sa prospérité première, si l'on veut faire de cette conclusion une leçon de choses, valable pour tous les cas analogues à celui qui vient d'être raconté, l'auteur enseignera que le juste peut être éprouvé temporairement en cette vie, mais que, toujours et infailliblement, il est récompensé avant de mou-

rir, que tous les gens de bien meurent vieux, après avoir goûté toutes les consolations légitimes de l'existence. Est-ce bien là ce qu'il a pensé ? N'est-ce pas, à peu de chose près, la thèse des trois amis et même, en un sens, celle de Satan ? Iahvé n'est-il pas le vrai sage de la pièce, et ne doit-on pas lui demander le dernier mot de la discussion ? Or Iahvé réclame la foi en sa justice ; il affirme le mystère et ne l'éclaircit pas ; il déclare que l'homme est incapable de le comprendre.

Le sens et la portée de l'épilogue sont très faciles à déterminer. Il fallait finir l'histoire et la bien finir. Devait-on laisser mourir Job après avoir fait proclamer son innocence par Dieu lui-même ? L'art ne s'y opposait pas moins que l'intérêt d'édification. Pour que la fin du livre répondît au commencement, pour que Iahvé ne parût pas cruel et immoral, il était nécessaire que Job recouvrât son bonheur d'autrefois. L'auteur n'entend pas affirmer que les choses se passent toujours ainsi ; mais il ne pouvait pas choisir un autre dénoûment. Après tout, ces heureuses chances peuvent arriver ; elles arrivent de temps en temps. L'épilogue survient, à la fin d'une discussion ardue, comme une perspective de bonheur après de sombres réflexions, comme un sourire d'espérance après la contemplation d'une triste réalité, comme une promesse de consolant avenir jetée sur les douleurs du présent. C'est la conclusion indispensable de l'œuvre littéraire, un complément utile de l'enseignement moral ; mais cette conclusion ne renferme pas la clef du livre ni la leçon que l'auteur a voulu donner. Peut-être est-ce avec intention que le bonheur final de Job est présenté comme la récompense de sa charité envers ses amis. Iahvé aurait pu laisser mourir Job de sa maladie, sans que personne eût le droit d'accuser sa décision d'injustice. Mais la grande bonté de Job méritait une récom-

pense extraordinaire. Le commun des mortels n'est pas autorisé à compter sur une pareille fortune.

La solution proposée par Élihu ne modifie que sur un point accessoire la théorie des trois amis. Selon lui, toute souffrance n'est pas le résultat direct, immédiat, proportionné d'une faute. Il ne s'arrête pas à l'idée d'épreuve, parce que, nul n'étant parfaitement juste, les maux qui atteignent les hommes n'ont pas ce caractère absolu qui supposerait chez eux une vertu sans ombre et même sans progrès possible. Pour Élihu, la souffrance tient à la fois de l'épreuve et du châtiment ; elle est un moyen d'expiation et d'avancement dans le bien, un avertissement donné à l'homme pour qu'il se reconnaisse, qu'il s'humilie devant Dieu, qu'il se purifie de ses fautes et mérite ainsi la faveur du ciel. Élihu pense, comme les amis de Job, que le juste est toujours récompensé en cette vie, que son affliction est transitoire, que tout finit bien pour qui supporte la douleur avec patience. Lui aussi, il a voulu expliquer le gouvernement de la Providence, et son opinion n'est pas plus vraie que celle des trois amis, si l'on en fait un principe général applicable à tous les cas, répondant à toutes les difficultés. Les anciens Pères, qui ont traité Élihu de présomptueux, n'ont donc pas eu tout à fait tort. Il n'a pas profité de la leçon contenue dans le livre primitif, et il a mérité le blâme que Iahvé adresse au trois amis.

Tel est, dans sa simplicité, l'objet propre du livre de Job. Il ne faut y chercher ni une métaphysique profonde, ni une théorie complète de la morale, ni des vues arrêtées sur le sort éternel de l'homme. L'auteur s'est mis en face d'un problème qu'il déclare insoluble ; il démontre l'impuissance de la raison humaine à trancher toutes les questions relatives au gouvernement de la Providence ; il enseigne que la seule attitude convenable

pour l'homme en présence de ces mystères est une soumission respectueuse aux volontés du Créateur. C'est là qu'il voulait en venir, et c'est à son point de vue que l'on doit se placer pour juger son œuvre. Dès qu'on veut bien l'écouter, comprendre qu'il ne poursuit pas l'exposé d'une théorie philosophique, mais qu'il veut opposer aux doutes spéculatifs l'humilité de l'esprit, la docilité de la foi, le respect de Dieu, on voit que son œuvre est d'une parfaite harmonie, que tout s'y enchaîne en vue de l'effet à produire, et que les moyens sont proportionnés au but qu'il veut atteindre. Le livre ne paraît incomplet que si l'on prête à l'écrivain un but qu'il n'avait pas, comme de résoudre par une explication directe les objections que l'on faisait de son temps contre la Providence, d'exposer en détail le système de récompenses et de châtiments temporels ou éternels par le moyen desquels la justice divine rend à chacun ce qui lui est dû. On suppose volontiers que telle était l'intention de l'auteur, parce que c'est ce que l'on ferait maintenant si l'on traitait le même sujet. Mais on ne doit pas oublier que l'auteur a écrit pour ses contemporains, en vue de leurs besoins religieux, avec les lumières dont il disposait pour y subvenir. Notre théorie de la justice providentielle est plus développée, plus explicite, mieux équilibrée que la sienne ; mais, en pratique, la solution du vieux sage garde toute sa valeur : l'homme frappé par l'adversité ne sait pas au juste pourquoi Dieu le poursuit ; et il lui importe beaucoup moins de le savoir que de se résigner, de subir l'épreuve et de s'incliner sous la main du Tout-Puissant.

Ces réflexions n'empêcheront peut-être pas certaines personnes de trouver étrange que l'auteur de Job ait pu traiter longuement de la justice providentielle sans rien dire de la vie future, des récompenses et des châtiments

éternels. Sa morale, dira-t-on ne reposait-elle pas sur les mêmes bases que la nôtre, et la croyance à l'immortalité ne se rencontre-t-elle pas chez tous les peuples ?

Certes, la morale de Job est fondée sur l'idée du devoir. La distinction du devoir et de l'intérêt se trouve clairement indiquée dès le commencement du livre. Job représente la vertu désintéressée. Satan représente la morale de l'intérêt ; il croit que le mobile de toutes les actions libres, bonnes ou mauvaises, est l'égoïsme, la recherche d'un avantage personnel. Satan est vaincu. Job fait le sacrifice de ses biens, de ses affections, de sa vie même, et, dans cette résignation, il n'est pas soutenu par l'espoir d'une récompense en ce monde ou en l'autre. Il s'enferme dans son rôle de créature obéissante, accomplissant le devoir pour le devoir, sans aucun retour d'intérêt propre. Le principe de cette conduite est hautement approuvé par Iahvé.

Dans ses prescriptions, la morale de Job est la même que celle du Décalogue : la crainte de Dieu y est le premier des devoirs, l'idolâtrie, le plus grand des crimes ; la pureté du foyer domestique est garantie par une horreur profonde de l'adultère et des mauvaises mœurs ; dans les relations sociales, Job, qui est présenté comme le type accompli de la vertu, apparaît juste et bon, éloigné de la fraude, compatissant pour les faibles et les pauvres, doux envers ses serviteurs, sans rancune à l'égard de ses ennemis, hospitalier envers les étrangers (1).

Reste à découvrir la sanction du devoir. Job suppose que, s'il meurt, la justice de Dieu ne pourra plus s'exercer qu'en faveur de sa mémoire sur la terre, et n'attein-

(1) *Job*. XXXI.

dra pas sa personne dans l'éternité. « Je vais me coucher dans la poussière, dit-il à Dieu, tu me chercheras, et je ne serai plus (1). » Il conçoit la mort comme un sommeil éternel. Dieu, en envoyant les hommes aux pays des morts, les congédie pour toujours. La sanction de la morale n'est donc pas à chercher dans les récompenses ou les châtiments d'outre-tombe. Job, comme les auteurs des Proverbes, n'en a pas l'idée ou ne s'y arrête pas un seul instant. L'auteur ne croit pas que les bons soient toujours heureux et les méchants toujours malheureux en ce monde; il ne pense pas même que l'affliction des bons et la prospérité des méchants soient toujours transitoires; que les justes meurent toujours en paix, tandis que les impies périssent honteusement; il ne paraît pas songer à ce que les uns et les autres peuvent devenir dans l'autre vie. La sanction de sa morale est contenue dans la foi à la justice de Dieu. Malgré toutes les apparences contraires, Dieu traite chacun selon ses mérites. Si on ne regarde que la vie présente, on ne voit pas trop comment s'accomplit cette rétribution. Mais l'homme ne sait pas tout, et il faut bien que tout arrive selon les règles de l'équité, puisque Dieu est juste. On dira que cette théorie nie l'objection sans la résoudre. C'est que l'auteur, qui a très bien vu la difficulté, ne savait pas y répondre directement. Sa foi en la justice de Dieu n'était pas pour cela déraisonnable; elle était seulement plus méritoire. Il se trouvait en face d'une énigme que le progrès ultérieur de la révélation devait expliquer, du moins en partie. En attendant, le sage n'avait qu'à s'en tenir à la leçon de notre livre, accepter avec soumission les décrets divins sans les comprendre toujours. Il conservait le droit de faire valoir les avantages temporels de

(1) *Job*. VII, 21.

la vertu, pour exciter les hommes à la pratique du bien. Car si les joies de ce monde sont loin d'être l'apanage exclusif et assuré des gens vertueux, il est vrai, du moins, que certains avantages temporels sont, en général, attachés à l'observation du devoir tel que le comprenaient les sages d'Israël, et que, pareillement, de graves inconvénients suivent ici-bas le mépris de la loi divine. La plupart des sages insistaient d'autant plus sur cette manifestation incomplète et intermittente de la justice providentielle, qu'ils n'en voyaient pas d'autre, et qu'ils ne cherchaient pas ailleurs que dans la vie présente le châtiment du crime et la récompense de la vertu.

Faut-il inférer de là, que les anciens sages d'Israël ne croyaient pas à l'immortalité? Évidemment non, puisque la mort n'est pas l'anéantissement de l'homme, puisque l'être humain est censé subsister d'une certaine manière dans les profondeurs de l'enfer. Mais on n'a de cette existence que l'idée la plus vague, on la conçoit comme une vie diminuée, une ombre de la vie réelle, et on n'y attache pas expressément l'idée morale de rétribution. C'est là un fait : l'exégète sincère a pour premier devoir de le constater, sauf à l'expliquer ensuite par les tendances de l'ancienne théologie monothéiste et l'économie générale de la révélation. Les vieux sages sont tout préoccupés de la grandeur de Dieu et du néant de l'homme. A Dieu la vie, à Dieu la puissance, à Dieu l'éternité. La vie de l'homme est un souffle; les ressources de son esprit et de sa force physique sont misérables; son existence n'a pas de durée. Telle est, en résumé, leur philosophie: elle ne les préparait pas à réclamer pour l'homme, comme une exigence de sa nature, un bonheur sans fin. Les Assyriens, qui avaient, sur la Providence, des idées fort analogues à celle des anciens Hé-

breux (1), ne songeaient pas plus qu'eux aux rémunérations d'outre-tombe. Ni les uns ni les autres n'étaient prédisposés à comprendre que Dieu pût contracter envers l'homme une dette éternelle. Le développement que prend, à partir du VIII[e] siècle avant notre ère, l'idée messianique, c'est à dire l'attente d'un règne de justice, introduit par un grand jugement qui s'exercera sur tous les peuples, fera éclater le cadre étroit où la sagesse patriarcale tendait à enfermer les espérances de l'humanité. Ceux qui auront préparé l'avénement du règne de Dieu, et qui sont morts sans l'avoir vu se réaliser, n'en seront pas exclus: ils ressusciteront. Mais si les justes ressuscitent pour être heureux, ne convient-il pas que les ennemis de Dieu ressuscitent pareillement pour être punis? C'est avec la foi à la résurrection que l'idée d'une rémunération d'outre-tombe a pris consistance dans le dogme traditionnel. La théorie complète des fins dernières avec la résurrection générale, le jugement, le triomphe éternel des justes et la punition éternelle des méchants, est ébauchée dans les derniers prophètes (2) et n'arrive à sa forme définitive que dans le Nouveau Testament. Les desseins de Dieu sur l'humanité se sont révélés au fur et à mesure de leur accomplissement. Les âges anciens ont eu les lumières qui suffisaient à leurs besoins moraux. La révélation chrétienne a existé en germe avant de croître et de s'épanouir. Le progrès n'est pas un vain mot en matière de croyances, et l'on peut écrire l'histoire des dogmes, parce que les dogmes ont une histoire.

(1) V. *Revue des religions* 1891, *sup. cit.*

(2) M. Vigouroux fait l'observation suivante touchant la doctrine de l'immortalité dans les Psaumes: « Le Psalmiste, comme tous les autres écrivains sacrés antérieurs à la captivité se tait sur la rémunération future ou du moins n'en parle pas clairement. » *Les Livres saints et la critique rationaliste*, V, 56.

JOB

Il y avait dans la terre de Hus un homme appelé Job ; et cet homme était intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal.

Et il lui était né sept fils et trois filles ; et son avoir était de sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et un nombre considérable de serviteurs ; et cet homme était le plus grand des fils de l'Orient.

Et ses fils se réunissaient l'un chez l'autre et donnaient un festin, chacun à son jour ; et ils invitaient leurs trois sœurs à venir manger et boire avec eux. Et quand la série des festins était terminée, Job les faisait venir et les purifiait ; et, dès le matin, il offrait un holocauste pour chacun d'eux ; car Job se disait : « Peut-être mes enfants ont-ils péché et ont-ils renié Dieu dans leurs cœurs ? » Ainsi faisait régulièrement Job.

Or, un jour que les fils de Dieu étaient venus se présenter devant Iahvé, Satan vint aussi au milieu d'eux. Et Iahvé dit à Satan : « D'où viens-tu ? » Et Satan répondit à Iahvé : « De parcourir la terre et de m'y promener. » Et Iahvé dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas comme lui, sur la terre, d'homme intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. » Et Satan

répondit à Iahvé : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu? N'as-tu pas entouré de ta protection sa personne, sa maison et tout ce qui lui appartient? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux se répandent sur la terre. Mais étends la main et touche à ses biens : on verra s'il ne te renie pas en face. » Et Iahvé dit à Satan : « Je mets en ton pouvoir tout ce qui lui appartient ; seulement, n'étends pas la main sur lui. » Et Satan sortit de devant la face de Iahvé.

Or, un jour que ses fils et ses filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné, un messager vint dire à Job : « Les bœufs étaient à labourer, et les ânesses paissaient près d'eux, lorsque les Sabéens sont survenus et les ont pris. Ils ont passé les serviteurs au fil de l'épée, et je me suis échappé seul pour t'apporter la nouvelle. »

Celui-ci parlait encore quand un autre arriva et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel ; il a frappé les brebis et les serviteurs, et il les a dévorés ; et je me suis échappé seul pour t'apporter la nouvelle. »

Celui-ci parlait encore quand un autre arriva et dit : « Les Chaldéens, partagés en trois bandes, se sont jetés sur les chameaux et les ont pris ; ils ont passé les serviteurs au fil de l'épée ; et je me suis échappé seul pour t'apporter la nouvelle. »

Celui-ci parlait encore quand un autre arriva et dit : « Tes fils et tes filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné, et voilà qu'un grand vent s'est élevé de l'autre côté du désert ; il a ébranlé les quatre coins de la maison, qui s'est écroulée sur les jeunes gens, et ils sont morts ; et je me suis échappé seul pour t'apporter la nouvelle. »

Et Job se leva, il déchira sa tunique, se rasa la tête, et il se prosterna à terre, et il adora, disant : « Nu je

suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai (1). Iahvé avait donné : Iahvé a repris. Que le nom de Iahvé soit béni ! » En tout cela, Job ne pécha point et il ne proféra aucun blasphème contre Dieu.

Or, un jour que les fils de Dieu étaient venus se présenter devant Iahvé, Satan vint aussi, au milieu d'eux, se présenter devant Iahvé. Et Iahvé dit à Satan : « D'où viens-tu ? » Et Satan répondit à Iahvé : « De parcourir la terre et de m'y promener. » Et Iahvé dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas comme lui, sur la terre, d'homme intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. Il se maintient toujours dans son intégrité, et tu m'as excité à le perdre pour rien. » Et Satan répondit à Iahvé : « Peau pour peau ! L'homme donne tout ce qu'il possède pour sauver sa propre vie. Mais étends la main, touche à ses os et à sa chair : on verra s'il ne te renie pas en face. » Et Iahvé dit à Satan : « Je le mets en ton pouvoir ; seulement préserve sa vie. » Et Satan sortit de devant la face de Iahvé.

Et il frappa Job d'une lèpre maligne, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête. Et Job prit un tesson pour se gratter, et il s'assit dans la cendre. Et sa femme lui dit : « Tu tiens encore à ton intégrité ! Renie Dieu, et meurs ! » Et il lui dit : « Tu parles comme une femme insensée. Nous recevons le bien de la main de Dieu : ne devons-nous pas recevoir aussi le mal ? » En tout cela Job ne pécha point par ses lèvres.

Et trois amis de Job apprirent les malheurs qui lui étaient arrivés, et ils vinrent, chacun de son pays : Éliphaz de Théman, Bildad de Suah et Sophar de Naama ; et ils s'entendirent pour lui apporter leurs condoléances

(1) Dans ce dernier membre de phrase, la mère de Job est la terre.

et leurs consolations. Et levant les yeux de loin, ils eurent peine à le reconnaître ; et ils élevèrent la voix, ils pleurèrent et déchirèrent leurs manteaux, et ils jetèrent de la poussière vers le ciel pour qu'elle retombât sur leurs têtes. Et ils restèrent assis près de lui à terre, sept jours et sept nuits ; et aucun d'eux ne lui adressait la parole, parce qu'ils voyaient que sa douleur était très grande.

Après quoi, Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance. Il prit la parole et dit :

Périsse le jour où je suis né,
Et la nuit qui a dit : Un homme est conçu !
Que ce jour n'a-t-il été changé en ténèbres (1),
Que Dieu ne s'en fût pas informé d'en haut,
Et que la lumière ne l'eût pas éclairé !

Que les ténèbres et l'obscurité s'en fussent emparées,
Et qu'un nuage l'eût enveloppé !
Qu'une éclipse l'eût rempli d'épouvante,
Et qu'une ombre épaisse l'eût envahi (2) !
Qu'il n'eût pas été joint aux jours de l'année,
Et qu'il ne fût pas entré dans la supputation des mois !

Que cette nuit n'a-t-elle été stérile,
Et privée de réjouissances !
Qu'elle eût été maudite par ceux qui maudissent les jours,
Qui savent faire lever le dragon (3) !
Que les étoiles de son crépuscule eussent été obscurcies !

(1) Vers sans parallèle.

(2) Passage regardé par Bickell comme une glose du v. 8. En tout cas, les mots : « cette nuit », sont à supprimer dans l'hébreu, au commencement du v. 6. Il n'est question de la nuit qu'à partir du v. 7.

(3) Le monstre qui produit les éclipses. Ce vers est peut-être une glose explicative du précédent. Le mot לויתן n'y est pas employé dans le même sens qu'à la fin du livre.

Qu'elle eût en vain attendu le jour,
Et qu'elle n'eût point vu les paupières de l'aurore,
Parce qu'elle n'a pas fermé le sein qui me porta,
Et n'a pas dérobé le mal à mes yeux!

Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère ?
Au sortir de ses entrailles, que n'expirai-je ?
Pourquoi trouvai-je des genoux pour me recevoir,
Et pourquoi des mamelles à sucer ?

Car, maintenant, je serais couché en paix,
Je dormirais, et je serais tranquille,
Avec les rois, arbitres de la terre,
Qui se bâtissent des mausolées ;

Avec les princes, qui possèdent l'or,
Qui remplissent leurs maisons d'argent.
Ou bien comme l'avorton caché, je n'aurais pas existé :
Comme les enfants qui n'ont pas vu le jour.

Là (1) les méchants cessent leurs fureurs ;
Là se reposent ceux qui sont épuisés.
Là les captifs sont heureux :
Ils n'entendent plus la voix de l'exacteur.
Petits et grands s'y rencontrent,
Et l'esclave y est affranchi de son maître (2).

Pourquoi donner la lumière aux malheureux,
Et la vie à ceux dont l'âme est triste ;
Qui attendent la mort, sans qu'elle vienne,
Et la cherchent plus ardemment qu'un trésor ;
Qui sont heureux jusqu'à l'allégresse,
Et tout joyeux, quand ils ont trouvé le tombeau (3);

(1) Dans l'enfer.

(2) Bickell considère ces deux vers comme une glose des précédents.

(3) Même observation. Le premier vers de ce distique manquait dans le grec.

A l'homme à qui sa route est cachée,
Et que Dieu enserre de toutes parts ?....
Mes gémissements sont ma nourriture,
Et mes sanglots se pressent (1) comme les vagues.

Car ce que je crains m'arive,
Ce que je redoute vient m'atteindre.
Je n'ai ni paix ni relâche :
A peine respiré-je, que le tourment revient.

Alors Éliphaz de Théman prit la parole et dit :

Faut-il t'adresser un mot (2) ?
Et qui peut retenir sa parole ?
Vois, tu as exhorté beaucoup de gens,
Tu as fortifié les mains affaiblies ;
Tes paroles ont relevé ceux qui tombaient,
Et tu as affermi les genoux chancelants (3) :
Maintenant que le même sort t'arrive, *tu perds courage* (4) ;
Et parce qu'il t'atteint (5), tu es troublé.

Ta piété n'est-elle pas ton espoir,
Et l'intégrité de ta vie, ton assurance ?
Rappelle-toi si jamais un innocent a péri,
Et si, quelque part, des justes ont été détruits.

A ma connaissance, ceux qui labourent l'iniquité,
Ceux qui sèment la souffrance, la moissonnent.
Au souffle de Dieu ils périssent,
Et par le vent de sa colère ils sont exterminés.

(1) Il est probable qu'on doit supprimer le verbe et lire avec Bickell : « Et mes sanglots me servent de breuvage. »

(2) L'hébreu ajoute : תלאה « Te fatigueras-tu ? » Surcharge pour le rythme.

(3) Les vers soulignés viennent d'*Is*. XXXV, 3 (Bickell).

(4) ותלא paraît une surcharge (Bickell).

(5) Peut-être doit-on lire ותיגע « tu fléchis » (Bickell).

Le rugissement du lion et le grondement de sa voix (sont étouffés),
Et les dents des lionceaux sont brisées.
Le lion se consume faute de nourriture,
Et les petits de la lionne sont dispersés.

Une parole m'a été dite furtivement,
Et mon oreille en a saisi le murmure,
Parmi la confusion des visions nocturnes,
A l'heure où le sommeil s'appesantit sur les hommes.

Une frayeur et un tremblement me surprirent,
Et agitèrent tous mes os.
Un souffle frôla mon visage,
Et fit hérisser le poil de ma chair.

Un être était là, dont je ne distinguais pas la forme (1),
Et j'entendis une faible voix:
« L'homme sera-t-il juste en face de Dieu,
Et le mortel sera-t-il pur devant son Créateur?

Il ne se fie pas à ses serviteurs,
Et dans ses anges mêmes il trouve des défauts:
Combien plus chez ceux qui habitent des maisons de boue (2),
Qui ont leurs fondements dans la poussière (3) !

Du matin au soir, ils disparaissent;
Sans qu'on y prenne garde, ils périssent *pour jamais* (4).
La corde de leur tente (5) est détachée:
Ils meurent, sans avoir connu la sagesse. »

Appelle: quelqu'un te répondra-t-il?
Et auquel des Saints (6) t'adresseras-tu?

(1) On omet ici un vers sans parallèle, inutile pour le sens.
(2) Suit un vers inintelligible et sans parallèle.
(3) Les hommes. La maison dont il s'agit est le corps humain.
(4) לנצח paraît une surcharge (Bickell).
(5) Le corps est ici comparé à une tente, et l'âme où la vie, à la corde qui la soutient.
(6) Les anges ou fils de Dieu.

Le fou est tué par son emportement,
Et le sot meurt de son dépit.
J'ai vu l'insensé prendre racine :
Et tout à coup sa demeure est tombée en pourriture (1).

Ses enfants son privés de tous secours ;
On les écrase *à la porte* (2), sans que nul les défende.
L'homme affamé dévore sa moisson (3),
Et ceux qui sont altérés absorbent ses richesses.

Car le mal ne sort pas de la poussière,
Et la souffrance ne germe pas du sol ;
Mais l'homme est né pour la peine,
Comme les étincelles pour s'élever en l'air.

Pour moi, je me tournerais vers Dieu,
Et j'adresserais ma supplique au Seigneur,
Qui fait de grandes choses qu'on ne saurait comprendre,
Des prodiges qu'on ne saurait compter ;

Qui verse la pluie sur la face de la terre,
Et répand les eaux sur les campagnes ;
Qui exalte les humbles
Et rend le bonheur aux affligés ;

Qui déjoue les plans des perfides,
Et les empêche d'exécuter leurs desseins (4) ;
Qui prend les habiles dans leurs propres ruses
Et fait échouer les projets des pervers :
En plein jour, ils rencontrent les ténèbres,
Et à midi, il tâtonnent comme dans la nuit.

(1) Leçon du grec (רקב). Le distique entier paraît être une interpolation (Bickell).

(2) Endroit où se rend la justice dans les villes d'Orient. Le mot בשער « à la porte » semble d'ailleurs une surcharge pour le vers.

(3) Omettre au milieu du verset trois mots qui interrompent le parallélisme, et lire ensuite ושאפו צמאים.

(4) Ce distique paraît faire double emploi avec le suivant.

(Dieu) sauve le pauvre du glaive de leur langue,
Et de la main du puissant;
L'espérance revient au malheureux,
Et l'iniquité a la bouche close.

Heureux l'homme que Dieu corrige!
Ne méprise pas la leçon du Tout-Puissant.
Car il fait la blessure et il la panse.
Il frappe, et sa main guérit.

Six fois il te tirera de l'angoisse,
Et la septième fois le mal ne t'atteindra pas.
En temps de famine, il te préservera de la mort,
Et dans le combat, du tranchant de l'épée.

Tu seras à couvert du fouet de la langue (1),
Et tu ne craindras point la dévastation quand elle viendra.
Tu riras de la dévastation et de la disette,
Et tu ne redouteras pas les bêtes de la terre.
Car tu auras un traité avec les pierres du sol,
Et les bêtes des champs seront en alliance avec toi (2).

Tu verras la paix dans ta tente,
Et rien ne manquera dans le mobilier de ta maison.
Tu verras se multiplier ta postérité,
Et tes descendants croître comme l'herbe des champs.

Tu entreras mûr dans le tombeau,
Comme une gerbe enlevée en son temps.
Voilà ce que nous avons observé: ainsi en est-il.
Écoute-le, et fais-en ton profit.

Alors Job prit la parole et dit :

Que n'est-il possible de peser mon ressentiment,
Et de mettre mon infortune de l'autre côté de la balance!

(1) La calomnie.
(2) Glose. Le premier membre de ce distique n'était pas dans les Septante.

Celle-ci paraîtrait plus lourde que le sable des mers :
Voilà pourquoi mon discours s'égare.

Les flèches du Tout-Puissant me transpercent
Et mon esprit en boit le venin.
Les terreurs de Dieu [m'assiègent] :
Il me combat [comme si j'étais son ennemi] (1).

L'onagre brait-il quand il a de l'herbe,
Et le taureau beugle-t-il sur sa provende ?
Mange-t-on des aliments fades et sans sel ?
Quel goût trouve-t-on au blanc d'œuf (?) ?
Mon âme en est dégoûtée :
C'est un aliment que je ne puis supporter (2).

Qui me donnera que mon vœu s'accomplisse,
Et que Dieu m'accorde ce que j'attends !
Qu'il lui plaise de m'écraser,
Qu'il laisse aller sa main et tranche mes jours !

J'aurais du moins une consolation
Et je tressaillerais de joie dans la souffrance qu'il ne m'épargne pas :
Car je n'ai pas contredit les paroles du Saint,
. . . .

Quelle est ma force, pour que j'attende,
Et quel est mon terme, pour que j'aie patience ?
Est-ce que j'ai la force des pierres,
Et ma chair est-elle d'airain ?

(1) Texte mutilé. Restitution hypothétique.

(2) Passage assez obscur. Ce distique est sans doute une interpolation. Dans les précédents, Job veut dire qu'il ne se plaint pas sans cause ; et dans celui-ci, il comparerait son épreuve à une nourriture insipide.

Ne suis-je pas privé de tout secours,
Et tout espoir de salut ne m'est-il pas ôté ?
Refuser la piété à un ami (1),
N'est-ce pas abandonner la crainte du Tout-Puissant ?

Mes frères sont trompeurs comme le torrent,
Comme le cours des eaux qui passent :
Elles roulent noircies par les glaçons,
La neige vient s'y engloutir.

Au temps de la sécheresse, elles tarissent,
Dès qu'il fait chaud, elles quittent la place ;
Elles se perdent de divers côtés,
Elles s'évanouissent et disparaissent.

Les caravanes de Théma comptaient les trouver,
Et les voyageurs de Saba y mettaient leur espoir :
Ils sont déçus dans leur attente ;
Arrivés sur place, ils sont confondus.
Ainsi m'avez-vous manqué :
Vous voyez le péril, et vous avez peur (2).

Vous ai-je dit : « Donnez-moi quelque-chose,
Faites à vos frais des cadeaux pour moi ;
Sauvez-moi des mains de l'ennemi,
Et tirez-moi des mains des oppresseurs ? »

Instruisez-moi, et je me tairai ;
Montrez-moi en quoi j'ai péché.
Qu'aurait de pénible un discours équitable,
Et que pouvez-vous avoir à blâmer ?

Pensez-vous censurer des mots ?
Les paroles du désespéré sont pour le vent.

(1) Texte peu sûr.
(2) Distique suspect.

Mais vous joueriez l'orphelin aux dés,
Et vous feriez trafic de votre ami !

Veuillez donc me regarder en face,
Et vous verrez si je mens !
Revenez : qu'il n'y ait pas d'injustice !
Revenez : je suis encore innocent.

Y a-t-il de l'iniquité sur ma langue,
Et mon palais ne sait-il pas discerner le mal ?
La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une milice,
Et ses jours, un service de mercenaire ?

Comme l'esclave qui soupire après l'ombre,
Et le mercenaire qui attend le prix de son travail :
Ainsi j'ai eu pour lot des mois de souffrance.
Et des nuits de douleur me sont échues en partage.

Couché, je dis : « Quand viendra le jour ! »
Et levé : « Quand viendra la nuit (1). »
. . . .
Et je suis rassasié d'angoisses jusques au soir.

Mon corps se couvre de vermine et de crasse,
Ma peau gerce et suppure.
Mes jours ont passé plus vite que la navette (du tisserand),
Ils se sont évanouis sans laisser d'espérance.

Souviens-toi (2) que ma vie est un souffle
Que mon regard ne verra plus le bonheur !
L'œil qui me regardera ne me trouvera pas :
Le tien me cherchera, et je ne serai plus.

(1) Lire avec le grec : מתי יום ואם אקום מתי ערב
(2) Job s'adresse à Dieu.

Le nuage se dissipe et s'en va :
Ainsi, celui qui descend aux enfers n'en remontera pas.
Il ne reviendra plus à sa maison,
Et sa demeure ne le connaîtra plus.

Pour moi, je ne retiendrai pas ma langue (1) ;
Je parlerai dans la tristesse de mon âme (2) :
Suis-je la mer, ou bien un monstre des eaux,
Pour que tu poses contre moi une barrière ?

Si je me dis : « Mon lit me soulagera
Ma couche assoupira mes plaintes »,
Tu m'épouvantes par des songes,
Tu me troubles par des visions.

C'est pourquoi mon âme préfère le trépas,
La mort, à mes tourments (3).
Je succombe ; la vie m'échappe à tout jamais ;
Laisse-moi, car mes jours sont un souffle.

Qu'est-ce que l'homme pour que tu en fasses cas,
Et pour que tu daignes t'occuper de lui ;
Pour que tu l'examines chaque matin,
Et que tu l'éprouves à chaque instant ?

Quand donc cesseras-tu de me regarder,
Et me laisseras-tu avaler ma salive ?
Si j'avais péché, que t'aurais-je pu faire,
Surveillant de l'humanité..... (4) ?
Pourquoi me poser en but à tes attaques,
Et m'avoir pris en aversion (5) ?

(1) Littéralement : « ma bouche. »
(2) L'hébreu contient ici une double leçon.
(3) Lire מעצבותי
(4) Ces deux lignes, qui ne forment pas en hébreu un distique régulier, semblent être une interpolation.
(5) Mot à mot : « Et te (עליך, leçon du grec) suis-je à charge ? »

Que n'effaces-tu ma faute,
Et que n'oublies-tu mon iniquité ?
Car maintenant, je vais me coucher dans la poussière ;
Tu me chercheras, et je ne serai plus.

Alors Bildad de Suah prit la parole et dit :

Jusques à quand tiendras-tu ces discours,
Et les paroles de ta bouche seront-elles comme un vent violent ?
Est-ce que Dieu fait fléchir le droit.
Et le Tout-Puissant la justice ?
Si tes enfants l'ont offensé,
Ils les a livrés aux suites de leur faute.

Si tu as recours à Dieu,
Et que tu implores le Tout-Puissant ;
Si tu es pur et droit.
Il exaucera ta prière (1)
Et restaurera la demeure de ta justice ;
Ton commencement semblera peu de chose,
Comparé à la grandeur de ta fin.

Interroge les générations anciennes,
Sois attentif à l'expérience des pères.
(*Car nous sommes d'hier et nous ne savons rien* ;
Nos jours sur la terre passent comme une ombre).
Ils peuvent t'instruire,
Et de leur cœur ils tireront ce discours :

« Le papyrus croît-il hors du marécage;
Le jonc grandit-il sans eau ?
Encore vert, sans qu'on le coupe,
Il se dessèche avant les herbes des champs.

(1) Leçon du grec, יענה תפלתך. L'hébreu ne donne aucun sens.

Ainsi finissent tous ceux qui oublient Dieu ;
L'espérance de l'impie s'évanouit.
Son assurance est un fil aérien (1),
Et sa confiance une toile d'araignée.

Il s'appuie sur sa maison, et elle ne tient pas ;
Il s'y attache, et elle ne reste pas debout.
Il est verdoyant sous le soleil,
Et ses rejetons couvrent son jardin.

Ses racines s'entrelacent sur la pierre
Et pénètrent jusqu'au rocher.
Mais si (Dieu) l'arrache de sa place,
Celle-ci le renie : « Je ne t'ai jamais vu. »

Voilà ce que devient son bonheur,
Et un autre sort de terre à sa place.
Dieu ne rejette pas l'innocent,
Et il ne prend pas la main des malfaiteurs.

Il mettra encore le rire dans ta bouche
Et les cris de joie sur tes lèvres.
Tes ennemis seront couverts de honte,
Et la tente des méchants ne sera plus.

Alors Job prit la parole et dit :

Certes, je sais bien qu'il en est ainsi :
Et comment l'homme aurait-il raison contre Dieu ?
Si l'on voulait plaider contre lui,
On ne lui répondrait pas une fois sur mille.

Il est sage de cœur et vaillant en force :
Qui lui a résisté impunément ?

(1) Traduction conjecturale.

Il transporte les montagnes à l'improviste,
Il les bouleverse dans sa colère.

Il fait bondir la terre hors de sa place,
Et les colonnes qui la portent sont ébranlées;
Il commande au soleil et (le soleil) ne se lève pas,
Il met un sceau sur les étoiles.

A lui seul, il étend les cieux,
Il marche sur les hauteurs de l'Océan (1);
Il a créé la Grande-Ourse, Orion, les Pléiades
Et les constellations invisibles du midi;
Il fait de grandes choses qu'on ne saurait comprendre,
Des prodiges qu'on ne saurait compter.

Il passe devant moi, et je ne le vois pas,
Il s'en va, et je ne l'ai pas remarqué.
S'il saisit une proie, qui s'y opposera,
Et qui lui dira : « Que fais tu ? »

Dieu ne revient pas sur sa colère :
Sous lui s'inclinent les auxiliaires de Rahab.
Et moi, je lui répliquerais,
Je chercherais des arguments contre lui !

Mais, tant que j'eusse raison, je ne répondrais pas,
Je demanderais grâce à mon juge.
Si je l'appelais et qu'il me répondît,
Je ne croirais pas qu'il eût écouté ma voix ;

Lui qui me poursuit dans la tempête,
Et qui multiplie mes plaies sans motif ;
Qui ne me laisse pas reprendre haleine,
Et me rassasie d'amertumes.

(1) Sans doute les eaux qui sont au dessus du firmament (*Gen.* I, 7). L'interprétation ordinaire : « Il marche sur le sommet des vagues », offre un sans peu satisfaisant.

S'agit-il de force, il est le fort ;
S'agit-il de droit, qui l'assignera (1)?
Quand je serais juste, ma bouche me condamnerait,
Quand je serais irréprochable, elle me déclarerait pervers.

Irréprochable ! Je le suis ; je ne tiens pas à l'existence ;
Je n'ai aucun souci de ma vie.
Il n'importe (2) ; c'est pourquoi je dis :
Il fait périr l'innocent comme le coupable.

Si le fléau donne tout à coup la mort,
Il se rit de l'épreuve des innocents.
La terre est livrée aux mains des méchants :
Il voile la face de ses juges (3).
. . . .
Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc (4)?

Mes jours passent plus vite qu'un courrier,
Ils fuient, sans avoir vu le bonheur ;
Ils s'en vont comme les barques de jonc,
Comme l'aigle qui fond sur sa proie.

Si je dis : « J'oublierai ma plainte,
Je laisserai la tristesse et prendrai un air joyeux »,
Je redoute tous mes tourments,
Sachant bien que tu ne m'absoudras pas.

Je suis sûr d'être condamné :
Pourquoi me donner une peine inutile ?
Qnand je me serais baigné dans la neige,

(1) Leçon du grec.
(2) Mot à mot : « c'est tout un » que je vive ou que je meure.
(3) En sorte qu'ils ne discernent plus le bien du mal.
(4) Cette sortie audacieuse devait être préparée dans les vers précédents, qui ont disparu. Noter que les deux vers soulignés manquaient dans le grec.

Et quand j'aurais nettoyé mes mains dans la lessive,
Tu me plongerais dans un bourbier,
Et mes vêtements me prendraient en dégoût.

Tu n'es pas un homme comme moi, à qui je puisse répondre,
Pour que nous comparaissions ensemble en justice.
Que n'y a t-il entre nous un arbitre,
Qui pose sa main sur nous deux,

Afin qu"il (1) retire sa verge de dessus moi,
Et que sa terreur cesse de m'épouvanter?
Alors, je lui parlerais sans crainte,
Car j'ai conscience d'être innocent.

Mon âme est dégoutée de la vie:
Je laisserai aller ma plainte contre Dieu (2).
Je parlerai dans la tristesse de mon cœur.
Je dirai à Dieu: Ne me condamne pas,
Apprends-moi ce dont tu m'accuses:

Trouves-tu plaisir à opprimer,
A repousser l'œuvre de tes mains,
Et favoriser le conseil des méchants?
As-tu des yeux de chair,
Et vois-tu comme voit un mortel?
Tes jours sont-ils comme les nôtres,
Et tes années, comme celles des humains,

Pour que tu recherches ma faute,
Et que tu poursuives mon péché,
Quand tu sais que je ne suis pas coupable,
Et que nul ne peut me sauver de tes mains?

(1) Dieu.
(2) עלי אל. Bickell.

Tes mains m'ont formé et façonné :
Après cela (1), tu veux me détruire !
Souviens-toi donc que tu m'as pétri comme de l'argile :
Vas-tu me ramener à la poussière ?

Ne m'as-tu pas coulé comme du lait,
Et pressé comme un fromage ?
Tu m'as revêtu de peau et de chair,
Et tu m'as tissé d'os et de nerfs ;

Tu m'as donné vie et faveur,
Et ta providence veillait sur mon souffle.
Cependant, voilà ce que tu cachais dans ton cœur !
Je sais bien que tu me réservais ce destin (2) !

Que je pèche, tu me le feras expier,
Et tu ne me pardonneras aucune faute.
Si j'étais coupable, malheur à moi !
Même innocent, je n'ose lever la tête.

Lasse-toi donc de m'humilier, et vois ma misère !
Mais, comme un lion bondissant, tu me donnes la chasse.
Tu déploies derechef ta puissance contre moi !
Tu m'opposes de nouveaux témoins (?),
Et ta fureur contre moi grandit sans cesse,
Tes légions se relèvent pour m'assaillir.

Pourquoi m'avoir amené au jour ?
Je serais mort et aucun œil ne m'aurait vu.
Je serais comme si je n'avais jamais été :
On m'eût porté du sein maternel au tombeau,

Il me reste peu de jours :
Qu'il me laisse respirer un peu,

(1) Lire ואחר סבב (leçon du grec) « et ensuite revenant » sur ta faveur.
(2) Le malheur présent.

Avant que j'aille, pour n'en pas revenir,
Aux pays des ténèbres et de l'obscurité,
Pays sombre comme la nuit,
Royaume de l'ombre et du chaos (1).

Alors Sophar de Naama prit la parole et dit :

Faut-il qu'un flot de paroles demeure sans réponse,
Et que l'homme verbeux ait raison ?
Ton bavardage fera-t-il taire les gens,
Et railleras-tu sans qu'on te confonde ?

Tu dis : « Mon opinion est la vraie,
Et je suis pur devant ses yeux (2) ».
Il serait à souhaiter que Dieu parlât,
Et qu'il ouvrît la bouche pour te répondre ;
Qu'il te révélât les mystères de la sagesse,
Dans les replis de leur profondeur !

Tu saurais alors que Dieu t'a châtié (3)
En proportion de ta faute.
Peux-tu sonder à fond la sagesse de Dieu,
Atteindre la perfection du Tout-Puissant ?

Elle est plus haute que le ciel : que peux-tu faire ?
Plus profonde que l'enfer : qu'en sauras-tu ?
Elle est plus longue que la terre,
Et plus large que la mer.

S'il accourt, s'il emprisonne,
S'il réunit le tribunal, qui l'en empêchera ?

(1) Les trois derniers mots du texte hébreu sont une répétition accidentelle de la fin du premier vers contenu dans le v. 22. Tout le passage a l'air d'une glose. Bickell. Lire חלדי (Septante) au lieu de יחדל au v. 20.

(2) Les yeux de Dieu. Lire בעיניו.

(3) L'interprète grec paraît avoir lu ישׂוה, Bickell.

Car il connaît les hommes pervers.
Et il découvre l'iniquité, sans y faire attention.
L'esprit le plus creux est capable de le comprendre
Et un ânon deviendrait homme (1).

Pour toi, si tu diriges ton cœur vers Dieu,
Et que tu étendes vers lui tes bras ;
Si tu éloignes de tes mains l'injustice
Et que tu ne loges pas l'iniquité dans ta tente :

Alors tu ne craindras pas de lever la tête, (2)
Et tu n'auras plus à redouter l'adversité.
Tu oublieras la souffrance ;
Tu y penseras comme à des eaux qui ont passé.

Les ténèbres se changeront en aurore,
Et l'avenir se lèvera plus brillant que le midi (3).
Tu seras en assurance, plein d'espoir,
Et, après les humiliations, tu dormiras en paix ;

Tu te reposeras, sans que personne t'inquiète,
Et beaucoup te feront des caresses flatteuses.
Les yeux des méchants seront consumés,
Et ils ne trouveront pas eux-mêmes où se réfugier (4).

Alors Job prit la parole et dit :

En vérité, vous êtes des gens habiles,
Et avec vous mourra la sagesse.

(1) Passage diversement interprété. Sophar paraît vouloir dire que la conduite de la Providence dans les affaires de ce monde ne présente pas d'obscurités. Dieu peut en donner l'intelligence aux esprits les plus obtus.

(2) Omettre le mot מִמּוּם, qui est une surcharge pour le vers et pour le sens. Bickell.

(3) Les deux vers de ce distique sont intervertis dans l'hébreu.

(4) L'hébreu ajoute : « Leur espérance est l'expiration du souffle ». Glose ou vers sans parallèle.

Cependant, moi aussi, j'ai de l'intelligence comme vous (1);
Et qui donc n'en saurait pas autant ?
Je suis pour mes amis un sujet de raillerie (2).
Et de dérision, bien que je sois juste, innocent.

Honte au malheur ! c'est ce que pensent les heureux :
(Le mépris) attend ceux dont le pied chancelle (3).
Les tentes des brigands jouissent de la paix,
Et la sécurité appartient à ceux qui provoquent Dieu,
A celui qui a pour dieu la force de son bras.

Interroge seulement les bêtes
Et les oiseaux du ciel, pour qu'ils t'instruisent ;
Adresse-toi à la terre et elle t'enseignera,
Et les poissons de la mer te donneront des leçons.

Qui n'apprend de tous ces êtres,
Que la main de Dieu à créé l'uvivers,
Cette main qui soutient l'âme de tout ce qui vit
Et l'esprit de tous les humains ?
L'oreille ne discerne-t-elle pas les paroles,
Comme le palais goûte les mets ?

La sagesse n'est pas (4) dans les vieillards,
Et le grand âge ne donne pas la raison.
En lui (5) sont la sagesse et la puissance,
A lui appartiennent le conseil et l'intelligence.

Ce qu'il détruit ne sera pas rebâti,
L'homme qu'il enferme ne sera pas délivré.

(1) Il y a en cet endroit, dans le texte hébreu, un vers sans parallèle qui est emprunté à *Job*, XIII, 2.

(2) Ici encore, il y a dans l'original un vers interpolé qui détruit le parallélisme. La strophe demeure encore surchargée. Le grec omet le quatrième vers et réunit en un les deux derniers.

(3) Texte douteux.

(4) La négation a été supprimée très anciennement dans l'hébreu.

(5) En Dieu.

S'il retient les eaux, elles tarissent ;
S'il les lâche, elles bouleversent la terre.

En lui sont la force et le savoir ;
A lui, le trompeur et le trompé.
Il conduit en captivité les arbitres des nations,
Et il rend fous les juges.

Il détache le baudrier des rois (?)
Et ceint leurs reins d'une corde (?)
Il emmène prisonniers les prêtres,
Et il renverse les puissants ;
Il retire la parole aux plus éloquents,
Et il enlève l'expérience aux vieillards.

Il verse le mépris sur les nobles,
Et il relâche la ceinture des forts ;
Il met au jour les profondeurs ténébreuses,
Et produit à la lumière l'obscurité ;
Il grandit les nations et il les détruit,
Il étend les peuples et il les conduit en exil.

Il prive d'intelligence les chefs de la foule,
Et il les égare dans un désert sans chemins :
Ils tâtonnent dans l'obscurité, sans lumière,
Et ils errent comme des gens ivres.

Mon œil a vu cela,
Mon oreille l'a entendu et compris.
Ce que vous savez, je le sais aussi ;
Je ne vous suis nullement inférieur.

Mais c'est au Tout-Puissant que je voudrais parler,
C'est avec Dieu que je voudrais discuter.
Car vous, vous êtes des charlatans ;
Vous êtes tous de faux médecins.

Si seulement vous aviez gardé le silence!
C'eût été pour vous de la sagesse.
Écoutez ma défense,
Et soyez attentifs au plaidoyer que je vais prononcer.

Tiendrez-vous pour Dieu des discours injustes,
Et faut-il que vous mentiez en sa faveur?
Ferez-vous pour lui acception de personne,
Où bien seriez-vous les avocats de Dieu?

Serait-il bon qu'il vous examinât?
Pensez vous le tromper comme on trompe un homme?
Il ne manquera pas de vous condamner,
Si vous avez en secret quelque partialité.

Est-ce que sa majesté ne vous effraiera pas,
Et ses terreurs ne tomberont-elles pas sur vous?
Vos arguments sont des raisons de cendre,
Et vos défenses, des retranchements de boue.

Taisez-vous, laissez-moi parler:
M'advienne ensuite ce qui voudra (1).
Je prends ma chair entre mes dents,
Et je mets ma vie dans ma main (2).

Qu'il me tue, je n'ai plus d'espérance;
Mais je veux justifier devant lui ma conduite.
J'ai déjà pour moi cette chance,
Que l'impie ne peut-être admis devant sa face.

Écoutez donc mon discours,
Et prêtez l'oreille à ma démonstration :
Me voici prêt à plaider ma cause:
Je sais bien que je gagnerais mon procès,

(1) Rattacher על מה au v. 13. Bickell.
(2) Locution proverbiale : j'ai fait le sacrifice de mon existence.

Quelqu'un peut-il disputer contre moi?
A l'instant, je veux me taire et mourir.
Épargne-moi (1) seulement deux choses,
Pour que je ne fuie pas ta présence :

Ne laisse pas sur moi ta main,
Et que tes terreurs ne m'épouvantent pas.
Après cela, interroge et je répliquerai;
Ou bien je parlerai, tu me répondras.

Combien ai-je d'iniquités et de péchés?
Fais-moi connaître mes fautes et mes offenses.
Pourquoi détournes-tu ta face,
Et me regardes-tu comme ton ennemi?

Veux-tu effrayer une feuille emportée par le vent,
Et poursuivre une paille desséchée,
Puisque tu dictes contre moi des arrêts amers,
Et que tu m'imputes les fautes de ma jeunesse;

Puisque tu mets mes pieds dans les ceps,
Et que tu épies toutes mes démarches (2)?

. . . .
. . . .

L'homme né de la femme,
Vit peu de jours, et il est rassasié de trouble.
C'est la fleur qu'on coupe à peine éclose,
L'ombre qui passe et qui ne dure pas.

Et c'est sur lui que tu ouvres les yeux.
C'est lui que tu amènes en justice avec toi (3),

(1) Job s'adresse à Dieu. Les deux vers soulignés n'étaient pas dans les Septante.

(2) La fin de la strophe est représentée par une formule inintelligible. Suit un verset qui n'est pas à sa place et qui vient bien après XIV, 3.

(3) Ici se place la réflexion : « Qui peut tirer le pur de l'impur? Personne. » Elle ne constitue ni un distique ni un vers et n'est pas en rapport avec le contexte.

Lui qui est comme un bois vermoulu,
Comme une étoffe rongée par la teigne !

Si ses jours sont comptés,
Si le nombre de ses mois est arrêté près de toi ;
Si tu lui as fixé un terme qu'il ne franchira pas,
Détourne tes yeux de lui, pour qu'il repose,
Qu'il goûte comme le mercenaire, la fin de sa journée !

L'arbre conserve une espérance,
. . . .
Si on le coupe, il peut repousser,
Et ses rejetons demeurent ;

Si sa racine a vieilli en terre,
Et que son tronc soit mort dans le sol,
Dès qu'il sent l'eau, il reverdit,
Et il produit des rameaux, comme un jeune plant.

Mais quand l'homme meurt, il reste étendu ;
Quand le mortel a expiré, où est-il?
Les eaux s'écoulent du lac ;
La rivière tarit et se dessèche.
L'homme se couche pour ne plus se relever;
Tant qu'il y aura un ciel, il ne s'éveillera pas.
Et il ne sortira pas de son sommeil (1).

Si du moins tu me mettais à part dans l'enfer,
Si tu me cachais jusqu'à ce que ta colère fût passée !
Si tu me fixais un terme où tu te souviendrais de moi ;
Si l'homme une fois mort pouvait revivre !

Tous les jours de mon service j'attendrais,
Jusqu'à ce qu'on vînt m'en relever.

(1) Vers omis dans le grec.

Tu m'appellerais et je te répondrais;
Tu voudrais revoir l'œuvre de tes mains.

Mais maintenant, tu comptes mes pas,
Et tu épies mes fautes.
Tu as scellé mon crime (1) dans une bourse,
Et tu as mis le cachet sur mon iniquité.

La montagne qui tombe s'en va en morceaux,
Et le roc est transporté hors de sa place;
Les eaux creusent la pierre,
Elles entraînent dans leur débordement la poussière du sol (2):

Ainsi tu anéantis l'espérance de l'homme
. . . . , ...
Tu le chasses pour toujours et il s'en va,
Tu le défigures et tu le congédies (3).

Alors Éliphaz de Théman prit la parole et dit:

Le sage répond-il par des propos en l'air
Et remplit-il sa poitrine de vent?
Se défend-il par des discours inutiles,
Et des paroles qui ne servent à rien?

Tu vas jusqu'à détruire la piété,
Et tu diminues le respect qu'on doit à Dieu;
Car ton iniquité instruit ta bouche
Et tu adoptes la langue des fourbes.
C'est ta bouche qui te condamne, et non pas moi;
Et tes lèvres témoignent contre toi.

(1) Le crime que tu m'imputes.
(2) Passage omis dans le grec.
(3) Viennent ensuite deux versets qui ne sont pas en rapport avec ce qui précède. Le Dr Bickell les replace au ch. XXI. entre les v. 21 et 22. Le v. 20: « Ainsi tu anéantis, » etc., semble être une transition ménagée entre le v. 17 et les deux versets transposés (Bickell).

Es-tu né le premier des hommes ;
As-tu été enfanté avant les collines ?
As-tu assisté au conseil de Dieu,
Et as-tu tiré à toi la sagesse ?

Que sais-tu que nous sachions,
Et qu'as-tu appris qui nous soit inconnu ?
Nous avons aussi parmi nous des veillards à cheveux blancs,
Plus chargés de jours que ton père (1).
Est-ce peu pour toi que les consolations de Dieu
Et les paroles douces qui te sont adressées ?

D'où vient l'emportement de ton cœur,
Et que signifient tes roulements d'yeux ?
Oses-tu te mettre en colère contre Dieu
Et proférer de tels discours ?
Qu'est-ce que l'homme, pour qu'il soit pur,
Et le fils de la femme pour qu'il soit juste ?

(Dieu) ne se fie point à ses saints (2),
Et les cieux ne sont pas purs devant lui :
Que sera-ce de l'être abominable et corrompu,
L'homme, qui boit l'iniquité comme l'eau ?

Je vais t'instruire, écoute-moi,
Et je te raconterai ce que j'ai vu ;
Ce que les sages enseignent,
Ne leur a pas été caché par leurs pères, (3)
Eux à qui seuls appartenaient le pays,
Et parmi lesquels n'avaient point pénétré l'étranger :

Tous les jours de sa vie le méchant est tourmenté
Et les années de l'oppresseur sont peu nombreuses.

(1) Ce distique n'était pas dans les Septante.
(2) Les anges. Le distique précédent est pris de XXV, 4
(3) C'est-à-dire « leur a été communiqué par une tradition sûre ». Lire מהם אבתם (Bickell).

Des bruits effrayants résonnent à son oreille ;
Au milieu de la paix, le destructeur fond sur lui.

Il ne peut se flatter d'échapper aux ténèbres,
Et il est destiné au glaive.
Il erre cherchant sa nourriture,
Sachant que l'adversité (1) *se dresse à son côté.*
Le jour de ténèbres (2) l'épouvante,
La terreur et l'angoisse fondent sur lui,
Comme un roi marchant au combat ;

Parce qu'il a levé la main contre Dieu
Et qu'il a bravé le Tout-Puissant.
Il a couru vers lui le front levé,
Sous la masse de ses boucliers arrondis (3).

Il a couvert d'embonpoint son visage,
Et il s'est amassé de la graisse sur les reins (4).
C'est pourquoi sa cité est désolée,
Et sa maison devient déserte (5).

La richesse [*du méchant ne dure pas*],
Et son opulence ne tient pas ;
Il n'étend pas son ombre sur le pays,
Il ne s'éloigne pas des ténèbres .

Le feu brûle ses rejetons,
Et sa fleur (6) est emportée par le vent.

(1) אידך (Bickell). Mot à suppléer d'après le grec. Mais tout le passage paraît surchargé de gloses.

(2) Rattacher les deux derniers mots du v. 23 au v. 24 et lire le verbe au singulier.

(3) Allusion à la manœuvre militaire connue sous le nom de tortue(?).

(4) Distique omis dans le grec, la suite de ce développement est suspecte.

(5) Suit un vers sans parallèle dont le sens ne paraît pas en harmonie avec le contexte.

(6) Lire avec le grec ציצו au lieu de פיו.

Qu'il ne se fie pas au mal : c'est une illusion ;
Il n'y recueillera que le mal.

Ses jours sont prématurément accomplis,
Et ses rameaux ne verdissent pas.
Il laisse comme la vigne couler son verjus,
Et il jette sa fleur comme l'olivier.

Car la race de l'impie est inféconde,
Et le feu dévore les tentes de l'injustice.
Celui qui conçoit la peine enfante le malheur (1),
Et son sein lui prépare la déception.

Alors Job prit la parole et dit :

J'ai entendu souvent de pareils discours ;
Vous êtes tous d'affligeants consolateurs.
Y aura-t-il une fin aux paroles en l'air ?
Qu'est-ce qui te pressait de parler ?

J'en dirais bien autant que vous :
Si seulement vous étiez à ma place?
J'arrangerais des discours contre vous,
Et je branlerais sur vous la tête (2);
Je vous exhorterais de bouche,
Et mes lèvres ne ménageraient pas les condoléances.

Si je parle, ma douleur n'est pas apaisée.
Et si je me tais, en quoi suis-je soulagé ?
Mais Dieu a épuisé mes forces, je suis abattu ;
Toute sa troupe me saisit (3).
Mon désaveu se lève en témoin contre moi,

(1) Qui veut faire du mal à autrui attire le mal sur soi-même.
(2) En signe de compassion plus ou moins sincère.
(3) Lire השמתי כל עדתו תקמטני (Bickell).

Et m'accuse.... (1)
Sa colère me déchire et s'acharne sur moi;
Contre moi il grince des dents.

Mes ennemis ont dardé sur moi leurs yeux;
Ils ouvrent la bouche pour me dévorer.
Ils me frappent les joues avec mépris,
Et ils se liguent ensemble pour m'attaquer.

Dieu me livre au pervers,
Il me jette aux mains des méchants.
J'étais en paix et il m'a brisé;
Il m'a saisi par la nuque et m'a mis en pièces.

Il m'a pris pour point de mire;
Ses flèches tombent sur moi de toutes parts.
Il perce mes reins sans pitié,
Et il répand mon fiel à terre.

Il fait en moi brèche sur brèche;
Il fond sur moi comme un guerrier.
J'ai cousu un cilice sur ma peau,
Et j'ai souillé de poussière mon front (2).

Mon visage est enflammé par les larmes,
Et l'ombre s'étend sur mes paupières,
Quoiqu'il n'y ait pas d'iniquité dans mes mains,
Et que ma prière soit pure.

O terre, ne couvre pas mon sang,
Et que mon cri (de vengeance) ne soit pas étouffé!
J'ai encore un témoin dans le ciel
Et un garant dans les hauteurs.

(1) Passage omis dans le grec.
(2) Littératement : « ma corne. »

[C'est pourquoi ma prière monte vers Dieu] (1),
Et mon œil pleure devant lui,
Afin qu'il fasse droit à l'homme contre Dieu même,
Et au fils de l'homme contre son semblable.

Car mes années touchent à leur fin,
Et j'entre dans un sentier où je ne repasserai pas.
Ma vie s'épuise, *mes jours s'éteignent*, le tombeau m'attend ;
Cependant on se moque de moi (?)
Et je dois endurer des querelles (2).

Engage-toi donc, sois ma caution contre toi-même :
Quel autre voudrait me frapper dans la main (3)?
Tu as fermé leur cœur à la raison ;
Aussi ne permettras-tu pas qu'ils triomphent (4).
Il (5) laisse périr ses amis
Et défaillir les yeux de ses propres enfants!

Il a fait de moi la risée des peuples,
Et l'on me crache au visage.
Mon œil s'éteint dans la douleur
Et tout mon corps n'est plus qu'une ombre.

Les honnêtes gens en sont stupéfaits
Et l'innocent s'irrite contre l'impie;
Le juste cependant s'attache à sa voie.
Et celui dont les mains sont pures redouble de courage.

Mais revenez, vous tous !
Trouverai-je un sage parmi vous ?

(1) Leçon du grec. L'hébreu a ici deux mots qui ne constituent pas un vers. Bickell supplée חנם : « Mes amis se moquent de moi sans raison ; c'est devant Dieu que mon œil pleure. »

(2) Mot à mot : « Mon œil demeure parmi leurs récriminations». Ces récriminations sont les discours des trois amis. Passage douteux.

(3) Signe par lequel on se constituait garant.

(4) Verset omis dans le grec.

(5) Dieu.

Mes jours s'écoulent dans le chagrin (1) ;
Les projets de mon cœur sont brisés.

On a beau faire de la nuit le jour,
Dire que la lumière approche quand c'est l'obscurité (2).
Mon espérance est d'avoir l'enfer pour demeure ;
J'étends déjà mon lit dans le séjour ténébreux.
J'ai dit au tombeau : « Tu es mon père »,
Et aux vers : « Vous êtes ma mère et ma sœur. »

Où donc serait mon espoir ?
Et mon bonheur, qui l'entrevoit ?
Ils descendent aux portes de l'enfer,
Si toutefois dans la poussière on a le repos !

Alors Bildad de Suah prit la parole et dit :

Quand finiras-tu (3) de parler,
Et auras-tu la sagesse de nous laisser dire ?
Pourquoi nous regardes-tu comme des bêtes,
Et nous prends-tu pour des êtres stupides ?

A quoi bon. . . . . ,
Te déchirer toi-même dans ta colère ? (4)
Veux-tu que pour toi la terre soit abandonnée,
Et que les rochers changent de place ?
Cependant, la lumière du méchant s'éteindra
Et la flamme de son foyer cessera de luire.

La lumière s'obscurcit dans sa tente,
Et sa lampe s'éteint au-dessus de lui.
Ses pas fermes sont circonscrits,
Et ses propres desseins le renversent.

(1) Lire avec le grec בזעם.
(2) Passage omis dans le grec.
(3) Lire תשים, תבין.
(4) Il doit y avoir ici une interpolation accidentelle.

Ses pieds s'engagent dans le filet,
Et il marche sur les rets;
Le piège le prend au talon,
Et les lacs se resserrent sur lui.

Une corde est cachée pour lui sous terre,
Et une trappe, dans le sentier.
De toutes parts des terreurs l'inquiètent,
Et le poursuivent pas à pas.

Son opulence fait place à la disette,
Et la ruine se dresse à son côté.
Les membres de son corps sont dévorés,
Ils sont dévorés par le premier né de la mort (1).

On l'arrache de la tente où il se croyait en sûreté,
Et on l'amène au roi des terreurs (2).
La destruction s'établit dans sa tente (3),
Et l'on répand du soufre sur sa demeure.

En bas, ses racines se dessèchent,
Et en haut ses rameaux sont coupés.
Sa mémoire disparaît du pays,
Et son nom n'est plus connu dans la contrée.

On le chasse de la lumière dans les ténèbres,
Et on le bannit de l'univers.
Il n'a ni descendance ni postérité dans sa tribu,
Ni aucun survivant dans sa maison.

A l'occident, on est stupéfait de son sort,
Et l'on en est épouvanté à l'orient.
Voilà ce que devient la tente du méchant,
Le séjour de l'homme qui ne connaît pas Dieu.

(1) Personnification de la maladie.
(2) Personnification de la mort.
(3) Texte et sens douteux.

Alors Job prit la parole et dit :

Jusques à quand affligerez-vous mon âme
Et m'accablerez-vous de discours ?
Dix fois déjà vous m'avez insulté,
Et vous n'avez pas honte de m'outrager.
Supposé que j'eusse réellement péché,
Ma faute ne regarderait que moi seul.

Si vous voulez le prendre de haut avec moi,
Et me convaincre d'ignominie,
Sachez bien que Dieu m'a fait tort
Et qu'il m'a enveloppé de ses filets.

Je crie à la violence et nul ne me répond ;
Je crie au secours et justice ne m'est pas rendue.

Il a barré mon chemin d'un mur infranchissable,
Et il répand les ténèbres sur mes sentiers.
Il m'a dépouillé de ma gloire,
Et il a enlevé la couronne de ma tête.

Il m'a démoli de tous côtés, et je tombe en ruines ;
Il a déraciné comme un arbre mon espérance.
Il a allumé contre moi sa colère,
Et il m'a regardé comme son ennemi.

Ses bataillons rassemblés sont venus,
Ils ont élevé autour de moi leurs retranchements ;
. . . . . . , ...
Et ils campent autour de ma tente.

Mes frères se sont éloignés (1) de moi :
Une fois avertis (2), ils m'ont abandonné.

(1) Lire הרחיקו.
(2) Dès qu'ils ont connu mon infortune. Lire ידעו

Mes proches et mes amis ont disparu,
Mes domestiques m'ont oublié.

Mes servantes me regardent comme un étranger,
Et je suis devenu pour elles un inconnu.
J'appelle mon serviteur et il ne répond pas :
Je dois de ma bouche le supplier.

Mon haleine est importune à ma femme
Et je suis à charge à mes descendants (1);
Des enfants se moquent de moi,
Et quand je veux me lever, ils me raillent.

Tous mes familiers me prennent en horreur
Et ceux que j'aimais se tournent contre moi.
Mes os sont collés à ma peau,
Et je me sauve, ma chair entre les dents (2).

Pitié ! pitié pour moi ! vous du moins, mes amis;
Car la main de Dieu m'a frappé.
Pourquoi me poursuivre comme Dieu,
Et vous montrer insatiables de ma chair ?

Qui me donnera que mes paroles
Soient écrites dans un livre, et qu'elles soient gravées,
Avec un stylet de fer et du plomb,
Et qu'elles soient à jamais sculptées sur le roc !

Je le sais, mon vengeur existe,
Et il paraîtra enfin sur la terre ;
Mon témoin attend que tout cela soit passé,

(1) Mot à mot : « les fils de mon sein », non pas sans doute les enfants de Job, mais ses petits-fils ; on songe aussi à des frères issus du même sein, de la même mère que lui. Septante : υἱοὺς παλλακίδων μου.

(2) Ma vie ne tenant plus à rien. V. *sup.* p. 112.

Et Dieu verra mon innocence,
Que je suis seul à voir,
Et que mes yeux aperçoivent, mais non ceux d'autrui (1).

Mes reins se consument au dedans de moi,
Parce que vous dites : « Comment le poursuivrons-nous (2).
Craignez pour vous le glaive,
Car la colère de Dieu poursuit l'iniquité (3).

Alors Sophar de Naama prit la parole et dit :

Ce n'est pas ainsi (4) que mes pensées m'inspirent,
Et voilà pourquoi je suis impatient.
Dois-je écouter une leçon injurieuse ?
Mais l'esprit suggère à ma raison une réponse (5).
Sais-tu bien que, de tout temps,
Depuis que l'homme a été mis sur la terre,
Le triomphe des méchants est court,
Et la joie de l'impie ne dure qu'un instant?

Lors même que sa hauteur monterait jusqu'au ciel,
Et que sa tête atteindrait la nue,
Comme l'ordure, il périt pour toujours,
Ceux qui le voyaient disent : « Où est-il ? »

Il s'envole comme un songe et on ne le trouve plus ;
Il s'enfuit comme une vision nocturne.

(1) Texte en mauvais état. Corrections et traduction conjecturales. V. *supr.* Introduction. p. 7-11.

(2) La réflexion qui suit : « Et une racine de parole (quelque chose) a été trouvée en moi », ne se rattache pas au contexte (V. Introduction, *loc. cit.*) et manquait dans le grec. On dirait une mauvaise variante de XXVI, 14 b.

(3) La fin de ce passage est en mauvais état. Lire על עונות, avec le grec, et laisser les derniers mots, répétition accidentelle et glose de ce qui précède.

(4) Lire avec le grec לא כן.

(5) Passage omis dans le grec.

L'œil qui l'a regardé ne le verra plus,
Et sa demeure ne l'apercevra plus (1).
Ses fils périront dans la misère,
Et ses propres mains restitueront ses richesses.

Plein de jeunesse et de vigueur,
Il se couche dans la poussière.
Si le mal a été doux à sa bouche,
Et s'il l'a caché sous sa langue ;
S'il l'a retenu et ne l'a point lâché
Et s'il l'a savouré sous son palais,
Son aliment se transformera dans ses entrailles
Et se changera dans son sein en fiel de vipère (2).

Il a avalé des richesses, il les vomira ;
Dieu les arrachera de son ventre.
Il suçait le venin des vipères,
La langue de l'aspic le tuera.

Il ne regardera pas couler
Les ruisseaux (3) de miel et de lait.
Il rendra ses gains et il n'en profitera pas,
Il restituera tous ses profits et il n'en jouira pas.

Parce qu'il maltraité, négligé les pauvres,
Parce qu'il a volé une maison, il ne la consolidera pas.
Parce qu'il a été insatiable de biens,
Il ne sauvera pas ce qu'il aimait le mieux (4).
Rien n'échappait à sa voracité ;
C'est pourquoi son bonheur ne durera pas.

(1) Passage omis dans le grec.
(2) Passage omis dans le grec.
(3) Omettre le mot נהרי.
(4) Ce distique paraît être un doublet du suivant.

En pleine abondance, il sentira la gêne
Tous les coups des opprimés tombent sur lui (1).
(Dieu) envoie contre lui le feu de sa colère
Et fait pleuvoir sur lui la terreur (2).

Il fuit devant l'arme de fer :
L'arc d'airain le transperce.
Il arrache le trait, qui sort de son corps (3),
Et la pointe qui a pénétré dans son foie.

L'épouvante fond sur lui ;
Les ténèbres lui sont réservées.
Un feu qu'on n'attise pas (4) le dévore
Et détruit ce qui restait dans sa tente.

Les cieux révèlent son crime,
Et la terre se lève contre lui.
Les revenus de sa maison paraissent à la lumière,
Dispersés au jour de la colère divine.
Telle est la part que Dieu fait au méchant,
Et l'héritage que le Seigneur lui destine.

Alors Job prit la parole et dit :

Écoutez, écoutez mes paroles :
Que j'aie du moins cette consolation de votre part !
Souffrez que je parle,
Et, quand j'aurai parlé, vous pourrez vous moquer de moi (5).

(1) Omettre, après le v. 22, le premier membre du v. 23, vers isolé, sans lien avec le contexte.
(2) Lire עליו בלהות (leçon du grec).
(3) Où il est entré profondément.
(4) Parce qu'il est allumé par Dieu.
(5) Lire avec le grec תלעיגו.

Est-ce d'un homme que je me plains,
Et comment ne perdrais-je point patience ?
Regardez-moi, et soyez dans la stupeur,
Mettez la main sur votre bouche.

Quand j'y pense, je frémis,
Et le tremblement s'empare de ma chair.
D'où vient que les méchants vivent,
Qu'ils vieillissent, qu'ils croissent en force ?

Leur postérité prospère devant eux,
Et leurs descendants, sous leurs yeux.
Leur maison est en paix, sans alarmes,
Et la verge de Dieu ne les atteint pas.

La semence de leur taureau est toujours féconde ;
Leur génisse conçoit et n'avorte pas.
Ils conduisent leurs enfants comme un troupeau de brebis,
Et ils bondissent auprès d'eux.

Ils chantent au bruit du tambourin (1) et de la guitare,
Et ils se divertissent au son du hautbois.
Ils passent leurs jours dans le bonheur,
Et en un instant ils descendent aux enfers.

Ils ont dit à Dieu : « Éloigne-toi de nous ;
Nous ne désirons pas connaître tes voies ;
Qu'est-ce que le Tout-Puissant pour que nous le servions.
Et quel avantage trouverons-nous à le prier (2) ? »
Leur bonheur n'est-il pas dans leur main ?
(Néanmoins) que le conseil des impies soit loin de moi !

Combien de fois a-t-on vu la lampe des méchants s'éteindre
Et la ruine qu'ils avaient méritée tomber sur eux ?

(1) Lire בתף.
(2) Passage omis dans le grec.

[*Quand ont-ils été pris dans*] *les filets*
Que leur destine la colère de Dieu,
Ou bien ont-ils été comme la paille au souffle du vent,
Comme le fétu enlevé par le tourbillon ?

Dieu (dites-vous) réserve le châtiment aux enfants de l'impie:
C'est lui qu'il faudrait punir, afin qu'il s'en aperçût;
Qu'il vît de ses yeux sa ruine,
Et qu'il bût la colère du Tout-Puissant.
Que lui importe sa maison après lui,
Quand le nombre de ses mois est accompli (1) ?

Que ses fils soient honorés, il n'en sait rien ;
Qu'ils soient méprisés, il n'en a pas connaissance.
C'est sa propre chair qui lui fait mal,
Et ce sont les peines de sa vie qui comptent pour lui (2).

Est-ce de Dieu qu'on apprend la sagesse,
Et juge-t-il le meurtrier ?
Celui-ci meurt au sein de la prospérité,
Pleinement heureux et tranquille.
Ses flancs sont chargés de graisse,
Et ses os remplis de moelle.

Cet autre meurt dans la tristesse,
Et sans avoir goûté aucun bonheur.
Ils se couchent pareillement dans la poussière,
Et les vers les couvrent tous deux.

Ah ! je sais bien vos pensées,
Votre parti pris de m'accabler.

(1) Passage omis dans le grec.
(2) Les quatre derniers vers sont rapportés de XIV, 21-22.

Vous dites : « Où est la maison du tyran ?
Où est la tente qu'habitaient les impies ?
Le méchant est réservé pour le jour de la ruine ;
Il est conduit au jour des châtiments (1). »
Que n'avez-vous interrogé les voyageurs ?
Vous ne pourriez contester leurs témoignages.
Qui ose devant lui blâmer sa conduite
Et lui demander raison de ce qu'il a fait ?
Le méchant est conduit honorablement dans la tombe,
Et l'on veille sur son mausolée.
Les mottes de la vallée lui sont légères ;

. . . .

Tous les hommes marchent à sa suite,
Et une foule innombrable le précède (2).
Pourquoi m'apporter de vaines consolations ?
Toutes vos réponses ne sont que perfidie.

Alors Éliphaz de Théman prit la parole et dit :

L'homme peut-il être utile à Dieu ?
Le sage n'est utile qu'à lui-même.
Importe-t-il au Tout-Puissant que tu sois juste,
A-t-il intérêt à ce que ta conduite soit parfaite ?

Est-ce à cause de ta piété qu'il te punit,
Et qu'il entre avec toi en jugement ?
Est-ce que ta méchanceté n'est pas grande,
Et tes iniquités ne sont-elles pas innombrables ?

Car tu prenais sans motif des gages à tes frères,
Et tu dépouillais les misérables de leur vêtement.

(1) Transposer les vv. 29 et 30. Bickell.

(2) Le texte de toute cette finale est en mauvais état. Les Septante ne l'avaient pas. Le dernier distique ne décrit pas sans doute le cortège funèbre du méchant. On veut dire que, s'il meurt enfin, il subit simplement la loi commune.

Tu ne donnais pas une goutte d'eau à l'homme épuisé,
Tu refusais le pain à l'affamé.

La terre était au plus fort,
Et les gens considérables s'y installaient,
Tu renvoyais les veuves les mains vides,
Et l'on brisait les bras des orphelins.

Voilà pourquoi des pièges t'environnent,
Et la terreur te trouble tout à coup ;
Ta lumière s'est obscurcie, et tu ne vois plus ;
Et le déluge des eaux te couvre.

Dieu n'est-il pas plus élevé que les cieux ?
Regarde à quelle hauteur sont les plus lointaines étoiles (1) !
Et tu dis : « Qu'en sait Dieu ?
Est-ce qu'il juge à travers la nue ténébreuse ?
Les nuages le cachent et il ne voit pas,
Il se promène sur la voûte du firmament. »
Tu suis donc les vieux errements
Où ont marché les hommes d'iniquité,
Qui ont été enlevés avant le temps,
Le sol qui les portait se fondant en eau (2) *;*
Qui disaient à Dieu : « Éloigne-toi de nous !
Que peut nous faire le Tout-Puissant ? »

Et c'est lui qui avait rempli leurs maisons de biens !
Néanmoins que le conseil des impies soit loin de moi (3).
Les justes voient leur ruine et se réjouissent,
Et l'innocent se moque d'eux :

(1) On lit dans le grec : « Celui qui habite les hauteurs ne voit-il pas ? N'humilie-t-il pas les orgueilleux ? » Le v. 17 : « Qui disaient à Dieu » etc., se trouvait ainsi amené de la façon la plus naturelle.

(2) Passage omis dans le grec.

(3) Dans ce passage, Éliphaz fait avec intention des emprunts au dernier discours de Job.

« *Notre ennemi est anéanti,*
Et le feu a dévoré ses richesses (1)*!* »

Réconcilie-toi donc avec Dieu et tu seras sauvé :
C'est ainsi que le bonheur te reviendra.
Reçois de sa bouche l'enseignement,
Et mets ses paroles dans ton cœur,

Si tu reviens humblement vers le Tout-Puissant,
Et que tu éloignes l'iniquité de ta tente ;
Si tu jettes le lingot d'or dans la poussière,
Et l'or d'Ophir avec les cailloux des torrents,
Le Tout-Puissant sera ton or
Et ton monceau d'argent (2) *;*
Alors tu trouveras dans le Tout-Puissant tes délices,
Et tu lèveras vers Dieu ta face.

Tu le prieras et il t'exaucera,
Et tu auras lieu d'acquitter tes vœux.
Ce que tu auras projeté te réussira,
Et la lumière éclairera tes voies.
Car (*Dieu*) *abaisse la tête superbe* (3),
Et il secourt l'homme au regard humble,
Le coupable ne sera pas sauvé,
Et tu le seras par la pureté de tes mains.

Alors Job prit la parole et dit :

Oui, je le sais, ma peine est mon ouvrage (4) ;
C'est ma main qui m'oppresse et cause mes gémissements !

(1) Passage omis dans le grec.
(2) Passage omis dans le grec.
(3) Lire pour le parallélisme השפיל את אמיר. Bickell. Passage omis dans le grec.
(4) Lire suivant le grec ידעתי (mot égaré dans le v. 3) au lieu de היום et מידי au lieu de מרי

Que ne puis-je le (1) trouver,
Et parvenir jusqu'à son trône !

J'exposerais devant lui ma cause,
Et je remplirais ma bouche d'arguments.
Je saurais ce qu'il me répondrait,
Je comprendrais ce qu'il aurait à me dire.

A moins qu'il n'employât sa toute-puissance pour me com-
[battre,
Lui-même (2) n'aurait aucun grief à produire contre moi :
Ce serait un juste qui discuterait avec lui,
Et je serais absous à tout jamais par mon juge.

Mais si je vais à l'orient, il n'y est pas,
A l'occident, je ne l'aperçois pas.
Je le cherche (3) au nord, je ne le vois pas ;
Se cache-t-il au midi ? je ne le découvre pas,
Il sait bien comment je me suis comporté :
Qu'il m'éprouve, je sortirai pur comme l'or.

Mon pied a suivi ses traces,
J'ai gardé sa voie sans m'en détourner.
Je ne me suis pas écarté des préceptes de ses lèvres,
Et j'ai conservé dans mon sein (4) les paroles de sa bouche.

Mais son parti est pris : qui l'en fera changer ?
Il fait ce qui lui plaît.
Il accomplira ce qu'il a décidé contre moi,
Et il a beaucoup de projets semblables.
C'est pourquoi son aspect m'épouvante ;
Rien que d'y penser, je tremble devant lui.

(1) Dieu.
(2) Lire אף au lieu de אך.
(3) Lire בקשתיו (Bickell), au lieu de בעשתו. Ce distique manquait dans les Septante.
(4) בחיקי au lieu de מחקי.

Dieu a brisé mon cœur,
Et le Tout-Puissant m'a jeté dans le trouble ;
Car je succombe (1) devant les ténèbres
Et l'obscurité couvre mon visage.

Puisque les temps appartiennent (2) au Tout-Puissant,
D'où vient que ses fidèles ne voient pas ses jours (3)?
[Les impies] (4) déplacent les bornes des champs,
Ils font paître le troupeau qu'ils ont volé.

Ils conduisent devant eux l'âne de l'orphelin,
Et prennent en gage le bœuf de la veuve.
Ils écartent les pauvres du chemin ;
Les humbles du pays se cachent tous.

Ils arrachent l'orphelin du sein de sa mère (5),
Et ils prennent des gages sur le pauvre.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

S'il n'en est pas ainsi, qui prouvera que je mens,
Et pourra réduire à néant mon discours (6).

Alors Bildad de Suah prit la parole et dit :

A Lui (7) sont la puissance et la majesté ;
Il établit la paix dans sa haute demeure,

(1) Omettre לא.
(2) Vers surchargé dans l'hébreu. Il semble nécessaire d'omettre לא נצפנו (glose). Bickell.
(3) Les jours de son jugement et de son triomphe sur les méchants.
(4) La restitution du sujet s'impose.
(5) V. 9, texte douteux.
(6) Conclusion d'un long développement qui a disparu (v. *supr.* Introduction, p. 12) et qu'on a remplacé par un morceau étranger dont la traduction sera donnée plus loin.
(7) Dieu. Il est probable que le commencement de ce discours a

Peut-on compter ses légions?
Sur qui ne se lève pas sa lumière?

. . . .
. . . .

Les ombres s'agitent frémissantes.
Sous les eaux et leurs habitants.

L'enfer est à nu devant lui,
Et l'abîme sans voile.
Il étend le septentrion sur le vide,
Il suspend la terre sur le néant.

Il enferme les eaux dans son nuage,
Et le nuage n'éclate pas sous elles.
Il voile la face de son trône,
En l'environnant de sa nuée.

Il a décrit un cercle sur les eaux,
Là où la lumière confine aux ténèbres.
Les colonnes des cieux s'ébranlent
Et s'épouvantent à sa menace (1).

Dans sa puissance, il fait trembler la mer,
Et dans sa sagesse, il écrase Rahab,
A son souffle, le ciel devient clair ;
Sa main transperce le Serpent-verrou.

Voilà seulement les contours de ses œuvres,
Et comme un léger murmure qui en arrive jusqu'à nous,

péri. Il règne un grand désordre dans les chapitres XXV-XXVIII. En partie d'après Bickell, nous disposons le texte comme il suit: XXV, 1-3; XXVI, 5-14; XXV, 4-6; XXVII, 7-10, 13-23; XXVIII, 1-6, 11-12.

(1) Tout ce passage depuis: « Les ombres » etc , manquait dans le grec.

Mais le tonnerre de sa puissance,
Qui peut le comprendre quand il le produit (1)?

. . . .

. . . .

Et comment l'homme serait-il juste devant Dieu,
Comment le fils de la femme serait-il pur?

La lune même, n'est pas claire
Et les étoiles ne sont pas pures à ses yeux :
A plus forte raison l'homme, ce vil insecte,
Et le fils de l'homme, ce vermisseau !

Alors Job prit la parole et dit :

Que tu sais bien secourir la faiblesse,
Et venir en aide au bras sans force !
Quels bons conseils tu donnes à l'ignorance,
Et quels flots de sagesse tu as mis au jour !
A qui adresses-tu tes paroles,
Et quel souffle a inspiré tes discours ?

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

[Alors Sophar de Naama prit la parole et dit :]

Que mon ennemi soit jugé coupable
Et mon adversaire, menteur !
Quel est en effet, l'espoir de l'impie,
Quand Dieu tranche le fil de ses jours?

Dieu prête-t-il l'oreille à ses cris,
Lorsque l'angoisse est tombée sur lui ?
Trouve-t-il ses délices dans le Tout-Puissant ?
Osera-t-il invoquer Dieu en tout temps ?

(1) Ajouter, d'après le grec : כי יעשה.

Voici la part que Dieu garde au méchant,
Et l'héritage que le Tout-Puissant destine à l'oppresseur :
Ses fils se multiplient pour le glaive,
Et ses descendants n'ont pas de quoi se rassasier,
Les survivants de sa maison meurent de la peste,
Et ses veuves ne pleurent pas.

S'il a entassé l'argent comme la poussière,
Et amassé les vêtements comme la boue :
Il les amasse et le juste les porte ;
Les innocents partagent son argent.

La maison qu'il s'est bâtie est comme celle de l'araignée (1),
Comme la hutte que se fait le gardien (2).
Le riche se couche : c'est pour la dernière fois (3),
Il ouvre les yeux : il n'est plus.
La terreur l'envahit comme un déluge ;
Un tourbillon l'enlève pendant la nuit.
Le vent d'est l'emporte et le voilà parti ;
Il le balaie violemment de sa place.
Il se précipite sur lui sans merci,
Et l'entraîne dans une fuite éperdue.
On bat des mains sur sa ruine,
Et on le poursuit avec des sifflets (4).

Alors Job prit la parole et dit :

Par la vie de Dieu qui me refuse justice,
Du Tout-Puissant qui remplit mon âme de tristesse,
Tant qu'il me restera un souffle
Et que l'esprit de Dieu passera dans mes narines,
Mes lèvres ne prononceront pas l'injustice,
Et ma langue ne dira pas le mensonge.

(1) Lire עכביש (Septante).
(2) Le gardien des vignes, au temps où les fruits mûrissent. Ce vers n'était pas dans les Septante.
(3) Lire יוסיף (Septante)
(4) Passage omis dans le grec.

Loin de moi la pensée de vous donner raison !
Jusqu'à mon dernier soupir je défendrai mon innocence,
Je tiens à ma justification et je ne l'abandonnerai pas;
Ma conscience ne me reproche aucun de mes jours.

Je vais vous expliquer la conduite de Dieu,
Et je ne vous cèlerai pas les conseils du Tout-Puissant.
Vous tous les connaissez :
Pourquoi vous égarer en des discours futiles?

Il y a des lieux d'où l'on tire l'argent,
Et des endroits où l'on épure l'or.
Le fer est extrait du sol,
Et la roche fondue donne l'airain,

[L'homme] (1) recule les frontières des ténèbres,
Et il fouille les dernières profondeurs ;
[*A travers*] (2) *les pierres, dans l'obscurité la plus noire,*
Il ouvre une tranchée, loin des lieux fréquentés ;
On est là ignoré des passants,
Suspendu et balancé loin des humains.
La terre, qui produit le pain,
Est bouleversée dans ses entrailles comme par le feu.
Dans ses roches se trouve le saphir,
Et là est aussi la poudre d'or.
Le sentier qui y conduit n'est pas connu de l'aigle,
Et l'œil du vautour ne l'a pas aperçu ;
Les bêtes sauvages ne l'ont point foulé,
Et le lion n'y a pas marché.
On porte la main sur le granit ;
On renverse les montagnes par la base;
On perce des galeries dans les rochers,
Et l'on découvre tous les trésors ;
On arrête le suintement des eaux,
Et l'on amène au jour ce qui était caché.

(1) La mention du sujet est nécessaire.
(2) Restitution conjecturale.

Mais la sagesse, d'où vient-elle?
Où est le gîte de l'intelligence?
L'homme ignore le chemin qui y mène,
Et on ne la trouve pas au pays des vivants,
L'abîme dit: « Elle n'est pas en moi »;
« Elle n'est pas chez moi », dit la mer.
On ne l'acquiert pas avec l'or fin,
On ne l'achète pas à prix d'argent;
On ne la pèse pas contre l'or d'Ophir,
Contre l'onyx précieux et le saphir;
On ne lui compare pas l'or et le verre,
On ne l'échange pas avec les vases d'or fin;
De corail et de cristal il n'est pas question;
L'acquisition de la sagesse vaut mieux que les perles.
On ne lui compare pas la topaze d'Ethiophie,
On ne la pèse pas contre l'or le plus pur.

Mais la sagesse, d'où vient-elle?
Où est le gîte de l'intelligence?
Elle est dérobée aux yeux de tous les vivants,
Elle est cachée aux oiseaux du ciel.
L'enfer et la mort disent:
Nous avons (seulement) ouï parler d'elle.

Dieu sait le chemin de son séjour:
Lui seul connaît l'endroit où elle se trouve;
Car il voit jusqu'aux extrémités de la terre,
Et il embrasse de son regard tout ce qui est sous le ciel.

Quand il s'occupait à peser les vents,
Et qu'il réglait la mesure des eaux;
Quand il fixait à la pluie une loi,
Et un chemin aux éclairs (1):
Alors il l'a vue et il l'a décrite,
Il l'a fondée et il l'a scrutée.

(1) Les passages soulignés dans la description de la sagesse ne se trouvaient pas dans les Septante.

Et il a dit à l'homme :

« . . . .

Craindre le Seigneur, voilà la sagesse,
Et fuir le mal, voilà l'intelligence. »

Alors Job reprit son discours et dit:

Que ne suis-je encore comme autrefois,
Comme aux jours où Dieu me protégeait,
Quand son flambeau brillait sur ma tête
Et que sa lumière guidait mes pas dans les ténèbres!

Tel que j'étais aux jours de mon automne (1),
Quand l'amitié de Dieu veillait sur ma tente,
Quand le Tout-Puissant était encore avec moi,
Et que j'étais entouré de mes enfants;

Quand je lavais mes pieds dans la crême,
Et que le rocher versait pour moi des ruisseaux d'huile;
Quand je sortais pour aller à la porte de la cité,
Et que j'installais mon siège sur la place publique!

A ma vue, les jeunes gens se cachaient,
Les vieillards se levaient et restaient debout;
Les princes interrompaient leurs discours,
Et mettaient la main sur leur bouche.
La voix des chefs restait muette,
Et leur langue s'attachait à leur palais (2).

Quiconque entendait parler de moi proclamait mon bonheur;
Quiconque me voyait en rendait témoignage.
Je délivrais le malheureux qui appelait au secours,
Et l'orphelin qui était sans appui.

(1) L'âge mûr, où l'on recueille le fruit de la vie.
(2) Passage omis dans le grec.

A moi venait la bénédiction de l'homme près de périr,
Et je mettais la joie au cœur de la veuve.
Je me couvrais de la justice comme d'un vêtement;
L'équité semblait être ma robe et mon turban.

J'étais les yeux de l'aveugle
Et les pieds du boiteux;
J'étais le père des pauvres,
Et j'examinais soigneusement la cause des inconnus.

Je brisais les mâchoires du pervers,
Et je lui arrachais la proie d'entre les dents.
Je disais: Je mourrai avec le roseau (1),
Et je vivrai aussi longtemps que le palmier.

Ma racine atteint les eaux,
Et la rosée demeure la nuit sur mon feuillage.
Ma gloire sera toujours jeune,
Et mon arc, toujours fort dans ma main (2).

On m'écoutait et l'on attendait mon avis;
On se taisait jusqu'à ce que j'eusse donné mon opinion.
Quand j'avais parlé, on n'ajoutait rien,
Et mon discours était reçu comme une douce rosée.

On l'attendait comme la pluie,
On ouvrait la bouche comme pour une ondée.
Je souriais à ceux qui perdaient courage
Et mon air bienveillant consolait les affligés (3).
Quand j'allais vers eux, je prenais place à leur tête,
Et je trônais comme un roi au milieu de ses gardes.

(1) Dont la tige se renouvelle sur la même racine.

(2) Passage omis dans le grec.

(3) Le parallélisme appelle ici les mots אבלים ינחם isolés à la fin du paragraphe. Omettre לא יפילון, variante de médiocre valeur, et כאשר locution destinée à rattacher les mots transposés au v. 25. Tout le passage manquait dans les Septante.

Et à présent je suis la risée
D'hommes plus jeunes que moi,
Dont j'aurais dédaigné de mettre les pères
Avec les chiens de mon troupeau.
A quoi m'aurait servi la vigueur de leur bras ?
Il n'y avait rien à attendre d'eux (1).

Fils d'insensés, gens sans aveu,
Que l'on chassait du pays à coups de fouet!
Maintenant, je suis l'objet de leurs chansons,
Et le thème de leurs plaisanteries.

Ils s'éloignent de moi avec horreur,
Et ils n'hésitent pas à me cracher au visage.
Ils ne cherchent que moyens de me tourmenter (2),
Et ils ont dépouillé tout respect (3) devant moi.

Une bande se dresse à droite et me lance des coups de pied.
Ils fraient jusqu'à moi leur chemin de malheur (4).
Ils détruisent mon sentier pour me perdre,
Et tourmentent l'homme sans appui (5).
Ils avancent comme par une large brèche (6),
Ils se précipitent comme la tempête,
Et la terreur m'envahit.

Mes honneurs sont enlevés comme par le vent,
Et ma prospérité a passé comme un nuage.
Maintenant] *mon âme se dissout* (7),

(1) Texte suspect; manquait dans le grec. Les vv. suivants, 3-7, n'appartenaient pas primitivement au livre de Job.
(2) Texte suspect.
(3) Mot à mot « le frein ».
(4) Passage omis dans le grec.
(5) Job lui-même. Lire יעוללך. Bickell.
(6) Passage omis dans le grec.
(7) Littéralement « s'écoule ». Ce distique n'était pas dans les Septante.

Les jours d'infortune m'ont saisi.
La nuit transperce mes os et les consume;
Les maux qui me rongent ne dorment pas.

Par une force toute puissante, mon vètement a changé [de forme,
Il me serre comme le col de ma tunique (1),
(Dieu) m'a jeté dans la boue (2);
J'ai l'aspect de la poussière et de la cendre.
Je crie vers toi, et tu ne m'écoutes pas,
Je me tiens là, et tu ne me regardes pas (3);
Tu es devenu pour moi un ennemi implacable.

Tu m'attaques avec toute la force de ta main ;
Tu m'enlèves dans la tempête, tu m'emportes (4),
Et tu m'anéantis dans l'ouragan.
Je le sais, tu me conduis à la mort,
Au rendez-vous de tous les vivants.

Mais peut-on, lorsqu'on tombe, n'étendre pas la main,
Lorsqu'on périt, ne pas crier au secours (5) ?
Ne pleurais-je pas avec les opprimés ?
Mon âme n'avait-elle pas compassion des pauvres ?
J'attendais le bonheur et le malheur est venu,
J'espérais la lumière et les ténèbres sont arrivées,
Mes entrailles bouillonnent incessamment (6) ;
Les jours de malheur m'ont assailli.

(1) L'habit de dessus. Job est serré dans sa robe à cause de la déformation de ses membres (?).
(2) Distique omis dans le grec.
(3) Suppléer la négation. Vers omis dans le grec.
(4) Vers omis dans le grec.
(5) Lire לא ישוע (Bickell). Le v. suivant appartient peut-être au chapitre XXXI.
(6) Passages omis dans le grec.

Je marche tout en deuil, sans soleil;
Je me lève devant les gens en poussant des cris.
Je suis devenu le frère des chacals
Et le compagnon des autruches.

Ma peau se noircit et tombe,
Et mes os sont brûlés par la fièvre.
Ma guitare ne rend plus que des sons plaintifs
Et mon hautbois que des accords funèbres.

J'avais fait un pacte avec mes yeux:
Je n'aurais pas voulu regarder une jeune fille.
Quelle part Dieu me ferait-il d'en haut
Et quel sort le Tout-Puissant m'enverrait-il des cieux ?
La ruine n'est-elle pas réservée au pervers,
Et l'infortune aux artisans d'iniquité ?
Est-ce que Dieu ne voit point mes démarches,
Et ne compte point tous mes pas (1) ?

Si j'ai marché avec les fourbes (2),
Et si mon pied a couru après la fraude,
Que Dieu me pèse dans de justes balances
Et il reconnaîtra que je suis innocent.

Si mes pas se sont écartés du droit chemin,
Si mon cœur a suivi mes yeux,
Et si une souillure s'est attachée à mes mains,
Que je sème et qu'un autre mange,
Que mes plants soient déracinés !

Si mon cœur a été séduit par une femme,
Et si j'ai fait le guet à la porte de mon voisin,

(1) Ce sont les considérations que Job faisait avant ses malheurs, pour s'affermir dans le bien. Tout ce passage manquait dans les Septante.

(2) Lire עם מתי שוא.

Que ma femme soit l'esclave d'un étranger (1),
Et qu'elle soit prostituée à d'autres!

Car c'est là un horrible forfait,
Un crime puni par les juges,
C'est un feu qui dévore jusqu'à destruction complète (2),
Et qui aurait ruiné toute ma fortune.

Jamais je n'ai violé le droit de mon esclave,
Ou de ma servante, dans leurs débats avec moi.
Que ferais-je quand Dieu se lèvera,
Et quand il viendra juger, que lui répondrai-je?
Celui qui m'a créé, n'a-t-il pas aussi créé mon serviteur,
Un même auteur ne nous a-t-il pas formés dans le sein maternel (3)?

Je n'ai pas refusé aux misérables ce qu'ils demandaient.
Ni fait languir les yeux de la veuve.
Je n'ai pas mangé seul mon morceau de pain,
Sans que l'orphelin en ait mangé sa part.
Car, depuis mon enfance, Dieu m'a élevé comme un père,
Et depuis le sein de ma mère il a guidé mes pas (4).

Si j'ai vu périr un homme faute de vêtements,
Et un pauvre n'avoir pas de quoi se couvrir,
Sans que ses reins m'aient béni,
Réchauffé qu'il était par la toison de mes agneaux;

Si j'ai levé la main sur l'orphelin,
Quand je me voyais soutenu à la porte (5)

(1) Littéralement: « qu'elle tourne la meule pour autrui ».

(2) Mot à mot: « jusqu'au gouffre » de l'enfer, c'est-à-dire jusqu'à ce que le coupable ait subi la mort.

(3) Réflexions de Job pour s'encourager à la vertu, dans le temps de sa prospérité.

(4) Même observation.

(5) Dans l'assemblée du peuple, au tribunal des juges.

Que mon épaule se détache de l'omoplate,
Et que mon avant-bras soit arraché de l'humérus !
Car je craignais les châtiments de Dieu,
Et je me sentais impuissant devant sa majesté (1).

Jamais je n'ai mis dans l'or mon assurance,
Disant à l'or pur : « Tu es mon espoir ».
Jamais je ne me suis réjoui de ce que mes richesses étaient
Ni de ce que ma main en avait beaucoup amassé. [grandes,

Quand j'ai vu briller le soleil,
Et la lune s'avancer dans sa splendeur,
Jamais mon cœur n'a été séduit en secret,
Et je n'ai point mis la main sur ma bouche pour leur envoyer
C'est là aussi un crime capital : [un baiser (2).
J'aurais renié le Dieu très haut.

Jamais je ne me suis réjoui de la ruine de mon ennemi,
Et je n'ai point tressailli d'aise quand il lui est arrivé mal-
Je n'ai pas permis à ma langue (3) de pécher, [heur
En demandant sa mort par une imprécation.

Jamais les gens de ma tente n'ont dit :
« Que ne pouvons-nous manger à sa table (4) ? »
L'étranger ne passait pas la nuit dehors ;
J'ouvrais mes portes au voyageur.

Jamais je n'ai enseveli mes fautes dans le secret,
En cachant dans mon sein mon iniquité,
Comme si je craignais la multitude
Et que le mépris des tribus m'épouvantât.

Et maintenant, je me tairais, je n'oserais comparaître !
Ah ! que n'ai-je quelqu'un pour m'entendre !

(1) Bickell renvoie ce distique isolé avant le v. 15 : « Celui qui m'a créé » etc., pour former une strophe. Le grec ne l'avait pas.
(2) En signe d'adoration.
(3) Littéralement : « mon gosier ».
(4) Supprimer la négation dans les deux membres du distique.

Voici mes conclusions : que le Tout-Puissant me réponde !
Mon adversaire à dû écrire aussi sa cédule :

Que je la porte sur mon épaule !
Que je m'en ceigne le front comme d'une couronne !
Je veux lui (1) exposer en détail mes démarches,
Et je m'avancerai vers lui, fier comme un prince.

Si ma terre a crié contre moi,
Et si ses sillons ont pleuré ;
Si j'ai mangé ses fruits sans l'avoir payée,
Et si j'ai réduit son possesseur à l'extrémité (2),
Qu'elle produise des ronces au lieu de froment
Et de l'ivraie au lieu d'orge !

Alors Iahvé répondit à Job du sein de la tempête, et il dit :

Voilà sa présomption confondue (3) !
Va-t-il aussi s'attaquer à moi présent (4) ?
Nul n'est assez audacieux pour me provoquer (5),
Et qui s'exposerait à me résister en face ?
Qui marcherait impunément contre moi (6),
Le maître de tout ce qui est sous les cieux ?
Je ne me tairai point sur ses vains discours,
Ses grands mots et ses belles raisons.

Quel est celui-ci, qui obscurcit la Providence
Par des discours inintelligents ?
Ceins tes reins comme un homme ;
Je vais t'interroger, et tu m'instruiras.

(1) A Dieu, qui est à la fois juge et adversaire de Job.
(2) Mot à mot : « Si j'ai fait rendre l'âme à son posseseur ».
(3) Il n'est pas nécessaire de dire que la subite manifestation de Iahvé a jeté Job dans la stupeur. Exorde transporté XLI, 1-4. Bickell retient seulement comme primitifs les versets 2 et 3. Il semble plutôt que ce morceau fait double emploi avec XXXVIII, 1-3.
(4) Lire מראי.
(5) Lire יעירני.
(6) Lire וישלם.

Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre ?
Parle, si ta science en connaît quelque chose !
Tu dois savoir qui a pris ses mesures (1),
Ou qui a tendu sur elle le cordeau ;

Sur quoi reposent ses bases,
Ou qui en a jeté la pierre angulaire,
Aux joyeux concerts des étoiles du matin,
Aux chants d'allégresse de tous les fils de Dieu.

Qui (2) a fermé la mer avec des portes,
Quand elle jaillit pour venir au monde (3) ;
Quand je lui donnai les nuages pour vêtement
Et le brouillard ténébreux pour langes ;

Quand je lui traçai des limites
Et lui mis des portes et des verrous (4) :
« Tu viendras jusqu'ici, et pas plus loin ;
Ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots » ?

As-tu, depuis que tu existes, commandé au matin
Et indiqué sa place à l'aurore,
Pour qu'elle saisisse les extrémités de la terre (5),
Et qu'elle en secoue les méchants ;

Que la terre prenne forme comme l'argile sous le sceau,
Et que l'univers apparaisse comme drapé d'un manteau ;
Que les malfaiteurs soient privés de leur lumière (6),
Et que leur bras audacieux (7) soit brisé ?

(1) Les mesures de la terre.
( ) Lire ומי יסך.
(3) Mot à mot : « quand elle jaillit du sein » maternel.
(4) Omettre ואמר, surcharge pour le vers. On n'a pas besoin de cette addition pour comprendre la portée de ce qui suit.
(5) Comme on prend les bouts d'un tapis pour en faire tomber la poussière.
(6) La nuit est le jour des scélérats, parce que c'est dans l'obscurité qu'ils accomplissent leur besogne criminelle.
(7) Littéralement : « levé » pour frapper.

As-tu pénétré jusqu'aux sources de la mer?
As-tu conduit tes pas jusqu'au fond de l'abîme ?
Les portes de la mort se sont-elles montrées à toi?
As-tu vu l'entrée du séjour ténébreux ?

As-tu embrassé la largeur de la terre?
Parle, si tu connais tout!
Quel chemin conduit au séjour de la lumière,
Et en quel endroit habitent les ténèbres?

Pourrais-tu les mettre à leur place,
Et reconnaître les sentiers de leur maison ?
Tu dois le savoir, puisque tu étais né avant elles
Et que le nombre de tes jours est si grand!

Es-tu entré dans les greniers de la neige,
Et as-tu vu les magasins de la grêle,
Que je réserve pour le temps de la tribulation,
Pour le jour de la guerre et du combat?

Par quelle route les vents se partagent-ils,
Et le vent d'est se répand-il sur la terre?
Qui ouvre des conduits à l'ondée,
Et un chemin aux feux du tonnerre,
Afin qu'il pleuve sur la terre inhabitée,
Le désert où il n'y a point d'hommes,
Pour abreuver l'aride solitude,
Et y faire pousser le gazon verdoyant?

La pluie a-t-elle un père?
Qui engendre les gouttes de la rosée?
De quel sein sort la glace,
Et le givre du ciel, qui l'enfante?
Les eaux se durcissent comme la pierre
Et la face de l'abîme se cache (1).

(1) Les flots sont recouverts par une couche de glace. Mettre יתלכדו dans le premier vers de ce distique, יתחבאו dans le second.

Est-ce toi qui serres les liens des Pléiades,
Ou pourrais-tu délier les chaînes d'Orion?
Est-ce toi qui fais lever les constellations en leur temps,
Et qui conduis l'Ourse avec ses petits?
Connais-tu les lois du ciel?
Règles-tu son influence sur la terre?

Si tu adresses la parole aux nuages,
Est-ce que le déluge te couvrira?
Ton ordre fait-il partir les éclairs,
Et te disent-ils : « Nous voici »?
Qui a mis la sagesse dans les nuées,
Ou qui a donné l'intelligence au météore (1)?

Qui sait compter les nuages,
Et incline les urnes des cieux,
Pour que la poussière se change en pâte compacte
Et que les mottes se joignent ensemble?

Est-ce toi qui chasses pour la lionne sa proie,
Et qui rassasies la faim des lionceaux,
Quand ils sont blottis dans leurs tanières,
Qu'ils se tiennent en embuscade dans le taillis?

Qui prépare au corbeau sa pâture,
. . . .
Lorsque ses petits crient vers Dieu,
Et qu'ils errent çà et là, n'ayant rien à manger?

Sais-tu le temps où mettent bas les chamois du rocher (2)?
As-tu observé les biches quand elles faonnent?

(1) Traduction conjecturale.

(2) Vers omis dans le grec. Tous les passages du discours de Iahvé qui sont imprimés en italique manquaient dans les Septante, à l'exception du distique : *C'est le chef d'œuvre de Dieu*, etc., dans la description de l'hippopotame.

As-tu compté les mois où elles sont pleines,
Et sais-tu le temps de leur délivrance ?
Elles se baissent, font leurs petits,
Et sont quittes de leurs douleurs.
Leurs faons deviennent forts et grandissent dans la cam-
Ils s'en vont et ne reviennent plus auprès d'elles. [pagne ;

Qui a lâché l'onagre en liberté,
Qui a exempté de tout lien l'âne sauvage,
A qui j'ai attribué le désert pour maison,
Pour demeure la plaine salée (1) ?
Il se moque du bruit des villes ;
Il n'entend pas les cris du conducteur.
Il parcourt les montagnes où sont ses pâturages,
Et il cherche toute espèce de verdure.

Le buffle voudra-t-il te servir,
Passer la nuit dans ton étable ?
Le lieras-tu de cordes, pour qu'il trace des sillons ?
Hersera-t-il les vallons derrière toi ?

Te fieras-tu à lui, parce que sa force est grande,
Et lui laisseras-tu faire ta besogne ?
Compteras-tu sur lui pour rentrer ton grain
Et le recueillir dans ton aire ?

L'aile de l'autruche bat joyeusement :
Mais son aile n'est pas douce non plus que son plumage (2).
Elle abandonne ses œufs à la terre,
Et les laisse chauffer sur la poussière ;
Elle ne songe pas qu'ils pourraient être foulés aux pieds,
Écrasés par les bêtes des champs.

(1) Terre inculte.
(2) Littéralement : « Son aile est-elle tendre (avec allusion au nom de la cigogne) ainsi que son plumage ? »

Elle est aussi dure pour ses petits que s'ils n'étaient pas les siens ;
Elle aura peiné inutilement (1) *et ne s'en soucie pas :*
Car Dieu l'a privée de sagesse,
Et ne lui a point départi l'intelligence.
Mais, quand elle prend son essor,
Elle se rit du cheval et de son cavalier.

Est-ce toi qui donnes la vigueur au cheval,
Qui revêts son cou d'une crinière flottante ;
Qui le fais bondir comme une sauterelle,
Avec ce souffle puissant qui répand la terreur ?

Il creuse du pied la terre, fier de sa force ;
Il court au devant des armes.
Il se rit de la crainte, et il n'a pas peur.
Il ne recule pas devant l'épée.

Sur lui résonne le carquois,
Le fer brillant de la lance et du javelot.
Frémissant d'impatience, il dévore la terre ;
Il ne se contient plus [à l'approche du combat].

[Il est attentif (2)] au son de la trompette ;
Au premier signal, il dit : « Allons. »
De loin il flaire la bataille,
La voix tonnante des chefs et les clameurs de l'armée.

Est-ce grâce à ta sagesse que l'autour prend son vol,
Et qu'il déploie ses ailes vers le midi ?
Est-ce à ton ordre que l'aigle s'élève
Et fait son nid sur les hauteurs ?

Il habite le rocher, il fixe sa demeure
Sur la pointe du roc et la cime escarpée.

(1) En pondant ses œufs.
(2) Il y a ici une lacune. Restitution hypothétique.

De là, son regard cherche une proie,
Ses yeux percent au loin.
Ses petits se gorgent de sang :
Si des cadavres se trouvent quelque part, il y est (1).

Vois donc l'hippopotame que j'ai créé comme toi (2) :
Il mange l'herbe comme le bœuf ;
Sa force réside dans ses reins,
Et sa vigueur dans les muscles de son ventre.

Sa queue qu'il fléchit est pareille à un cèdre (3),
Les nerfs de ses cuisses sont entrelacés ;
Ses os sont des tubes d'airain,
Sa charpente est en barres de fer.
C'est le chef-d'œuvre de Dieu ;
Il a été fait pour qu'on s'en amuse (4).

Les bêtes des montagnes le regardent (5),
Et les animaux des champs s'ébattent à ses côtés,
Tandis qu'il se couche sous les lotus,
Dans le secret des roseaux et du marécage.
Les lotus le couvrent de leur ombre,
Et les saules du rivage (6) *l'environnent.*
Que le fleuve déborde, il ne s'effraie pas ;
Il resterait tranquille, si le Jourdain fondait sur lui.
Qui (7) *l'abordera de front pour le saisir,*
Ou le prendra dans les filets et lui percera les narines ?

(1) Sur les transpositions qu'il convient de faire dans les trois derniers chapitres, v. *supr.* Introduction, p. 16 n. 2.

(2) Vers surchargé. Texte suspect.

(3) La queue de l'hippopotame, petite et forte, est comparée à une branche de cèdre, *ratione glabritiei, rotunditatis, spissitudinis et firmitatis*, disent les commentateurs.

(4) Lire לשחק בו (leçon du grec). L'hébreu n'a pas de sens.

(5) Traduction conjecturale.

(6) Littéralement : « du torrent. »

(7) Suppléer מי au commencement du v. 24.

Peux-tu tirer le crocodile avec un hameçon,
Et lui serrer la langue avec une corde,
Lui passer un jonc dans les narines,
Et lui percer la mâchoire avec un crochet ?

Te fera-t-il beaucoup de prières ?
T'adressera-t-il de douces paroles ?
Prendra-t-il un engagement avec toi,
Afin que tu l'aies pour toujours à ton service ?

Joueras-tu avec lui comme avec un passereau,
Et l'attacheras-tu avec un fil pour l'amusement de tes enfants?
Sera-t-il débité par une société de pêcheurs,
Et partagé entre les marchands ?

Couvriras-tu sa peau de dards,
Et logeras-tu le harpon dans sa tête ?
Mets un peu la main sur lui:
Tu te souviendras de l'affaire (1), et tu ne recommenceras [pas.

Qui a soulevé le devant de sa cuirasse?
Qui a pénétré dans la double ligne de son râtelier?
Qui a ouvert les deux battants de sa gueule,
Ses terribles rangées de dents?

Son dos étale un alignement de boucliers
Dont les jointures sont étroitement scellées (2).
L'un (3) touche l'autre;
Et un souffle ne passerait pas entre les deux;
Ils adhèrent ensemble;
Ils se tiennent et sont inséparables.

Ses éternuements font jaillir la lumière,
Et ses yeux sont comme les paupières de l'aurore.

(1) Mot à mot: « souviens-toi du combat. »

(2) Les écailles du crocodile, disposées symétriquement, sont comparées à des boucliers serrés l'un contre l'autre.

(3) Un bouclier, c'est-à-dire une écaille.

De sa gueule sortent des flammes,
Et s'échappent des étincelles de feu.
De ses narines la fumée s'élève,
Comme d'une marmite bouillante et d'une chaudière.

Son souffle allume des charbons,
Et la flamme sort de sa gueule (1).
Dans son cou réside la force,
Et devant lui bondit la peur.

Les fanons de sa chair sont adhérents,
Raidis sur lui et immobiles;
Son cœur est dur comme la pierre,
Dur comme la meule inférieure du moulin (2).
Quand il se lève, les plus braves sont effrayés,
Et, dans leur épouvante, ils sont éperdus.

Qu'on l'attaque avec l'épée, l'épée est impuissante,
Et la flèche (3) ne le fait pas fuir.
Il regarde le fer comme de la paille,
L'airain comme du bois vermoulu.

Les pierres de la fronde sont pour lui des fétus ;
La massue lui semble un brin de chaume ;
Il se rit du bruit des javelots.
Son ventre est garni de tessons aigus :
On dirait une herse étendue sur la boue.

Il fait bouillonner le gouffre comme une chaudière,
Il fait de la mer une marmite à parfums (4).

(1) Description poétique des phénomènes produits par la respiration du crocodile sortant de l'eau.

(2) Le moulin à bras était composé de deux meules superposées dont l'une, celle de dessous, était plus dure que l'autre.

(3) Littéralement : « le fils de l'arc ».

(4) A cause du bouillonnement qu'il produit, ou bien peut-être de l'odeur de musc qu'il répand.

Il laisse derrière lui un sillage lumineux :
On croirait que l'abîme a des cheveux blancs.

Il n'a pas son pareil sur la terre,
Car il a été fait pour ne rien craindre.
Il regarde en face tout ce qui est grand :
C'est le roi des animaux les plus fiers (1).

Et Iahvé, s'adressant à Job, dit :

Le censeur du Tout-Puissant veut-il lutter avec lui
Que l'accusateur de Dieu réponde à tout cela !
Veux-tu anéantir mon droit,
Me condamner pour te justifier ?

As-tu un bras comme celui de Dieu,
Et tonnes-tu d'une voix comme la sienne ?
Orne-toi donc de majesté et de grandeur,
Revêts-toi de gloire et de magnificence !

Répands les flots de ta colère,
Et d'un regard terrasse l'orgueilleux !
D'un regard fais plier le superbe,
Écrase les méchants sur place !

Abîme-les tous ensemble dans la poussière,
Couvre leurs visages de l'éternelle obscurité.
Alors je te féliciterai moi-même,
Des services que ta main t'aura rendus.

Alors Job répondit à Iahvé, et il dit :

Chétif comme je suis, que je te répondrais-je ?
Je ne puis que mettre ma main sur ma bouche.

(1) Littéralement : « C'est lui qui est roi sur tous les enfants d'orgueil ». Plus haut (XXVIII,8), dans le dernier discours de Job, « les enfants d'orgueil » sont les bêtes sauvages, à commencer par le lion.

J'ai parlé une fois, et je ne dirai plus rien;
Deux fois, et je ne recommencerai pas.

Je sais que tu es tout-puissant,
Et que nul dessein n'est au dessus de tes forces.
J'ai parlé en ignorant
De choses qui me dépassent et que je ne connais pas.

J'avais entendu parler de toi;
Mais maintenant, mes yeux t'ont vu.
C'est pourquoi je me résigne et me console,
Sur la poussière et la cendre.

Et après que Iahvé eut adressé ces paroles à Job, il dit à Éliphaz de Théman : « Je suis irrité contre toi et contre tes deux amis, parce que vous n'avez pas parlé de moi correctement, comme mon serviteur Job. Or maintenant prenez sept taureaux et sept béliers, et venez trouver mon serviteur Job ; vous offrirez pour vous cet holocauste, et mon serviteur Job intercédera pour vous. C'est par égard pour lui que je ne vous traiterai point selon votre folie ; car vous n'avez point parlé de moi correctement, comme mon serviteur Job. » Éliphaz de Théman, Bildad de Suah et Sophar de Naama s'en allèrent donc, et ils firent comme Iahvé leur avait ordonné, et Iahvé eut égard aux prières de Job.

Et parce que Job avait prié pour son prochain, Iahvé rétablit sa fortune et lui rendit en double tout ce qu'il avait possédé. Tous ses frères, toutes ses sœurs, tous ceux qui l'avaient connu autrefois, vinrent le voir; ils mangèrent avec lui le pain dans sa maison, ils le plaignirent et lui firent leurs condoléances au sujet de tous les malheurs que Iahvé avait amenés sur lui ; et chacun d'eux lui donna une pièce de monnaie (1) et un anneau d'or. Et Iahvé bénit les derniers

(1) Une *kesita*, monnaie de l'époque patriarcale.

temps de Job plus encore que les premiers, et il posséda quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Et il eut sept fils et trois filles, et il nomma la première Iemima (1), la seconde Kesiha (2), et la troisième Kérén-kappuk (3). Et dans toute la terre il n'y avait pas de femmes aussi belles que les filles de Job ; et leur père leur assigna un héritage parmi leurs frères. Et Job, après cela, vécut cent quarante ans (4), et il vit ses fils et les fils de ses fils, jusqu'à la quatrième génération. Et Job mourut vieux et rassasié de jours.

(1) Colombe.
(2) Cinname.
(3) Boîte de fard (antimoine).
(4) La version grecque ajoute ici : « Et il vécut en tout deux cent quarante (var. : deux cent quarante-huit) ans. » On ne saurait dire si cette indication se trouvait dans l'original ou si elle a été ajoutée avec la glose étendue qui termine le Job des Septante.

ADDITIONS POSTÉRIEURES.

1° Job, XXIV, 4-8, 10-24 ; XXX, 3 7.

Comme des onagres dans le désert,
Ils sortent pour faire leur besogne,
Chercher dès le matin leur nourriture.

La solitude fournit le pain de leurs enfants ;
Ils font leur moisson la nuit (1) dans les champs,
Et ils grappillent dans la vigne du riche (2).

Sans couverture durant le froid,
Ils sont trempés par la pluie des montagnes,
Et, sans abri, ils se serrent contre le rocher.

Ils vont nus, sans habits ;
Affamés, ils portent des gerbes,
Ils font couler l'huile sous la meule.

Ils foulent la cuve, mourant de soif
. . . .
Épuisés de misère et de faim (3).

Ils broutent le désert et la lande (4),
Coupant des bourgeons amers sur les broussailles,
Et se nourrissant des racines du genêt.

On les repousse de la société des hommes ;
On crie après eux comme après les voleurs ;
Ils habitent les plus affreux ravins.

(1) Lire בליל. Bickell.
(2) Littéralement : « le méchant » ; mais « riche » et « pervers » sont à peu près synonymes dans la littérature biblique.
(3) Fragment XXX, 3-7.
(4) Omettre ציה אמש

Dans les trous de la terre et des rochers,
Entre les buissons, ils braient;
Ils se couchent dans les orties.

. . . .
. . . .
. . . .

De la ville monte le râle des mourants,
Et les blessés expirants crient vengeance;
Mais Dieu n'a pas égard à leurs supplications.

Ils sont ennemis de la lumière,
Ils ne connaissent pas sa (1) voie,
Ils ne demeurent pas dans son chemin.

Le meurtrier se lève quand le jour tombe,
Pour tuer le pauvre et l'indigent;
Le voleur marche (2) *durant la nuit.*

L'adultère attend le soir,
Se disant: « Nul ne me verra »,
Et il met un voile sur son visage.

Ils forcent les maisons à la faveur des ténèbres,
Et pendant le jour ils se tiennent cachés,
Étant ennemis de la lumière.

Car [*le soir*] *est leur matin,*
Et les ténèbres [*sont leur lumière* (3)].
Ils sont accoutumés aux terreurs de la nuit.

[*Il* (4) *coule rapide sur la face de l'eau.*
Leur héritage est maudit sur la terre;
Ils ne prendront plus le chemin des vignes (?).

(1) La voie de Dieu.
(2) Lire יהלך גנב, Merx.
(3) Restitution conjecturale. Le texte hébreu de ce passage est trop chargé pour un vers et insuffisant pour deux.
(4) Le méchant. Le texte, jusqu'à la fin du morceau est en très

La sécheresse et la chaleur
Absorbent les eaux de la neige:
Ainsi l'enfer absorbe le pécheur.

Sa mère l'oublie; les vers font de lui leurs délices;
On ne se souvient plus de lui;
Le méchant (1) est brisé comme un morceau de bois.

Il maltraitait la femme sans enfants,
Et ne faisait pas de bien à la veuve;
Il soutenait les exactions des puissants.

Il ne pouvait compter sur une longue vie,
Et son espoir n'avait pas sur quoi s'appuyer,
Car les yeux (de Dieu) étaient sur ses voies.

Élevé un moment, il n'est déjà plus;
Tombé, on l'enterre comme tout homme;
Il est moissonné comme la tête de l'épi.

mauvais état, et par suite la traduction est conjecturale. Ce qui précède manquait dans le grec.

(1) Littéralement: « l'iniquité ».

2° Job, XXXII-XXXVII.

Ici finissent les discours de Job (1).

Et ces trois hommes (2) cessèrent de répondre à Job, parce qu'il se croyait juste. Alors s'alluma la colère d'Élihu, fils de Barakel, de Buz, de la race de Ram; sa colère s'alluma contre Job, parce qu'il voulait être juste aux dépens de Dieu; et sa colère s'alluma aussi contre ses trois amis, parce que, sans avoir trouvé de bonne réponse, ils avaient condamné Job. Or Élihu s'était abstenu de répondre à Job parce que (les trois amis) étaient plus âgés que lui. Et quand Élihu vit qu'ils n'avaient plus rien à répondre, sa colère s'alluma.

Alors Élihu, fils de Barakel, de Buz, prit la parole et dit:

Je suis jeune d'années,
Et vous êtes plus vieux que moi (3);
C'est pourquoi j'ai eu peur et j'ai craint
De vous montrer mon savoir.
Je me disais : L'âge va parler;
Les longues années manifesteront la sagesse.
Mais c'est l'esprit de Dieu (4) dans l'homme,
C'est le souffle du Tout-Puissant qui rend intelligent.
Ce ne sont pas les anciens qui sont sages,
Ni les vieillards qui discernent le droit.
C'est pourquoi je dis: Écoutez-moi;
Je vais aussi montrer mon savoir.
J'ai suivi attentivement vos discours,
J'ai prêté l'oreille à vos raisonnements,

(1) Cette phrase appartient au dernier verset du ch. XXXI.
(2) Les trois amis de Job.
(3) Ajouter ממני. Bickell.
(4) Lire רוח אל. Bickell.

Et tandis que vous discutiez (1),
J'appréciais vos arguments.
Mais personne n'a réfuté Job;
Aucun de vous n'a répondu à ses paroles.
Ne dites pas: « Il a trouvé (2) la sagesse;
Dieu peut le vaincre et non l'homme ».
Ce n'est pas à moi qu'il a exposé ses raisons:
Je trouverai d'autres réponses que les vôtres.

Les voilà interdits, ils ne disent plus rien;
Les paroles leur font défaut.
Devais-je encore attendre, parce qu'ils ne parlent plus,
Et qu'ils restent là n'ayant plus rien à répliquer ?
Je vais répondre aussi à mon tour ;
Je vais aussi montrer mon savoir.
Car je suis plein de paroles ;
L'esprit qui est en mon sein m'oppresse:
Mon sein est comme un vin renfermé,
Comme des outres neuves qui éclatent.
Je vais parler, cela me soulagera,
J'ouvrirai mes lèvres et je répondrai.
Je ne ferai acception de personne,
Et je ne flatterai aucun homme ;
Car je ne sais point flatter,
Sinon mon Créateur m'enlèverait bientôt.

Et maintenant, Job, écoute mes paroles,
Prête l'oreille à tous mes discours.
Voici que j'ouvre ma bouche,
Et que ma langue prononce des mots sous mon palais.

(1) Le grec a ici deux vers au lieu de trois:
Écoutez attentivement mes discours :
Jusques à quand éplucherez-vous des mots?
Tous les passages imprimés en italique manquaient dans les Septante.
(2) Lire מצא. Bickell.

Mes paroles viennent d'un cœur droit,
Et mes lèvres disent franchement ma pensée.
C'est l'esprit de Dieu qui m'a fait,
Le souffle du Tout-Puissant qui m'anime.
Si tu le peux, réponds-moi ;
Prends position devant moi, tiens-toi ferme.
Je suis pareil à toi devant Dieu :
Moi aussi, j'ai été tiré du limon.
Je ne puis t'inspirer une frayeur qui te trouble,
Et le poids de ma majesté ne saurait t'accabler.

Or, tu as dit à mes oreilles,
Et j'ai entendu ce discours :
« Je suis pur, exempt de péché,
Sans tache, et il n'y a pas en moi d'iniquité.
Mais il (1) invente contre moi des motifs de haine,
Et il me regarde comme son ennemi ;
Il met mes pieds dans les ceps,
Il observe toutes mes démarches.
Je suis juste, et il ne m'écoute pas (2),
Parce que Dieu est plus fort que l'homme. »
Pourquoi lui reproches-tu
De ne faire aucune réponse à tes discours ?
Car Dieu parle une fois,
Deux fois, sans qu'on y fasse attention :

Par des songes, des visions nocturnes (3),
Quand on est endormi sur le lit.
Alors, il ouvre l'oreille de l'homme,
Et l'effraie (4) par ses avertissements,
Pour le détourner du péché (5),

(1) Dieu.
(2) Lire avec le grec צדקתי ולא יענני.
(3) L'hébreu ajoute ici un vers sans parallèle, emprunté au premier discours d'Éliphaz, IV, 13.
(4) Lecture du grec.
(5) Lire מעולה (Septante).

Et sauver son corps de la destruction (1);
Pour préserver sa vie de la fosse,
Et son existence du trait meurtrier.
(Ou bien) il est frappé sur son lit par la maladie,
Ses os sont perpétuellement agités.
Il prend la nourriture en dégoût,
Et ne peut souffrir les mets les plus exquis,
Sa chair disparaît aux regards,
Et ses membres amaigris s'évanouissent.
Sa vie approche de la tombe,
Et son existence paraît livrée aux exterminateurs (2).
S'il a pour lui un ange,
Un intercesseur, dans l'innombrable légion (3),
Pour lui apprendre ce qu'il doit faire,
Avoir pitié de lui et dire (4) :
« Épargne-lui de descendre dans la fosse ;
J'ai trouvé la rançon de sa vie (5), »
(Dieu) rajeunit son corps comme un mur qu'on crépit,
Et il remplit ses os de moelle (6);
Sa chair est fraîche comme celle d'un enfant,
Et il revient aux jours de sa jeunesse.
Il prie et Dieu lui est propice ;
Il contemple sa face (7) avec allégresse.
Il annonce aux hommes sa délivrance,
Il la chante, en leur disant :
« J'avais péché et je m'étais écarté de la justice,

(1) Lire avec le grec : וגוה משבר יפצה.
(2) Les anges de la mort.
(3) La société des esprits célestes.
(4) A Dieu.
(5) Il paraît nécessaire, pour le sens et pour le rythme, d'ajouter נפשו. Bickell.
(6) Distique conservé dans le grec (Bickell) :
וחדש שארו כטיח על קיר
וימלא מח עצמיו
(7) La face de Dieu.

Et Dieu ne m'a pas traité [selon mon péché (1)] ;
Il a épargné à mon âme de descendre dans la fosse,
Et je vivrai encore pour jouir de la lumière. »

Dieu fait tout cela,
Une fois, deux fois pour l'homme,
Afin de ramener son (2) âme de la fosse,
Pour l'éclairer de la lumière des vivants.

Sois attentif, Job, écoute-moi ;
Tais-toi et laisse-moi parler.
Si tu as quelque chose à dire, réponds-moi ;
Parle, car je voudrais te trouver juste.
Sinon (3), *écoute-moi ;*
Tais-toi, et je t'apprendrai la sagesse.

Puis Élihu reprit la parole et dit :

Sages , écoutez mes paroles,
Savants, prêtez-moi l'oreille ;
Car l'oreille discerne les paroles,
Comme le palais déguste les mets,
Tâchons de choisir ce qui est juste,
Voyons entre nous ce qui est bon.
Job a dit : « Je suis innocent,
Et Dieu ne me rend pas justice ;
En dépit de mon droit, je passe pour menteur,
Je suis cruellement frappé sans être coupable. »
Y a-t-il vraiment un homme tel que Job,
Pour boire le blasphème comme l'eau ?
Il va de compagnie avec les artisans d'iniquité,
Il marche avec les hommes pervers ;

(1) Lire avec le grec כחטאתי. Addition nécessaire pour le sens et pour la mesure.
(2) Grec : « mon âme ».
(3) Si tu n'as rien à dire.

Car il a dit : « L'homme ne gagne rien
A être en faveur près de Dieu ? »
C'est pourquoi,. . . . .
Hommes de sens, écoutez-moi ;
Loin de Dieu l'injustice !
Loin du Tout-puissant l'iniquité !

Il traite l'homme selon ses œuvres,
Il rend à chacun ce qu'il mérite.
Certes non, Dieu n'est pas injuste !
Et le Tout-Puissant ne fausse pas le droit.
Qui lui a confié le gouvernement de la terre ?
Qui a organisé l'univers ?
S'il ramenait à lui son esprit,
Et s'il retirait à lui son souffle,
Toute chair expirerait à l'instant,
Et l'homme retournerait à la poussière.

Si tu as de l'intelligence, écoute ceci,
Prête l'oreille à mes paroles :
Un ennemi du droit pourrait-il gouverner ?
Le Juste-Puissant peut-il commettre l'iniquité ?
Lui qui dit au roi : « Vaurien ! »
Aux princes : « Scélérats ! »
Qui n'a pas de préférences pour les grands,
Et ne regarde pas le riche plus que le pauvre,
Parce qu'ils sont tous l'œuvre de ses mains.
Ils meurent subitement au milieu de la nuit.
Les peuples sont bouleversés et périssent ;
Le puissant disparaît sans qu'une main (1) le saisisse.
Car les yeux de Dieu surveillent les voies de l'homme
Et il voit tous ses pas.
Point d'obscurité ni de ténèbres
Où les artisans d'iniquité se puissent cacher !
Il n'a pas besoin de regarder un homme deux fois

(1) Une main d'homme.

Pour le traduire devant son tribunal.
Il abat les puissants sans examen,
Et il en met d'autres à leur place;
Car il connaît leurs actions :
Avant que la nuit soit passée, il les brise.
[Sa colère] épouvante les méchants (1);
Il les frappe sous les yeux de la foule,
Parce qu'ils se sont éloignés de lui,
Et qu'ils n'ont pas voulu connaître ses voies,
Faisant monter vers lui le cri du pauvre,
Lui faisant entendre le cri des malheureux.
S'il accorde la paix, qui le blâmera ?
S'il cache sa face, qui le verra ?
[*Il veille*], ...
Sur les nations et sur chaque homme,
De façon que l'impie ne règne pas,
Qu'il ne soit pas un piège pour le peuple.

Convient-il de dire à Dieu :
« *J'ai porté la peine sans avoir conscience de l'iniquité.*
Apprends-moi ce que je ne vois pas ;
Si j'ai fait le mal, je ne recommencerai pas ? »
Prendra-t-il ton avis pour te punir ?
Tu es sans respect (2) [*pour les voies de Dieu*],
Car tu cherches des détours (3), *et non pas moi :*
Dis donc ce que tu sais !

Les gens sensés me répondront,
Et tout homme sage qui m'aura entendu (dira) :
« Job n'a pas parlé selon la science,
Et ses discours ne sont pas selon la raison.
Eh bien! que Job continue à être éprouvé,
A cause de ses réponses qui sont d'un pervers!

(1) Vers incomplet. Restitution conjecturale.
(2) Même observation.
(3) Littéralement : « tu choisis », tu expliques la conduite de Dieu par des raisons nouvelles et inadmissibles.

Car il met le comble à son péché (1),
En multipliant ses discours contre Dieu. »

Puis Élihu reprit la parole et dit :

Penses-tu que tu aies raison
De te dire juste aux dépens de Dieu ?
Tu dis : Qu'y gagné-je (2) ?
Quel avantage trouvé-je à ne pas pécher ? »
Je vais te répondre,
Ainsi qu'à tes amis.
Considère les cieux et regarde :
Vois de combien les nuées te dépassent en hauteur !
Si tu pèches, quel tort lui (3) fais-tu ?
Si tes fautes se multiplient, en quoi peux-tu lui nuire ?
Si tu es juste, quel avantage lui procures-tu,
Et quel bien reçoit-il de ta main ?
C'est toi mortel que ton iniquité regarde ;
C'est à toi, fils de l'homme que ta justice importe.

On gémit sous la violence de l'oppression,
On crie sous la main des puissants ;
Mais l'on ne dit pas : « Où est Dieu, mon créateur,
Qui amène les chants de joie dans la nuit (4) ;
Qui nous instruit de préférence aux bêtes de la terre
Et qui nous rend sages, de préférence aux oiseaux du [ciel (5). »
On crie donc, sans être exaucé,
Sous la tyrannie des méchants.
Dieu n'écoute pas les discours frivoles,

(1) Suit un vers superflu et peu intelligible.

(2) A être juste.

(3) A Dieu.

(4) Qui fait succéder le bonheur à l'adversité (?). Le grec lisait « les veilles » מצרת.

(5) Peut-être : « Qui nous instruit par les bêtes de la terre
Et nous enseigne la sagesse par les oiseaux du [ciel. »

Et le Tout-Puissant n'y fait pas attention,
Quand tu dis qu'il ne s'occupe pas de toi,
La cause est devant lui ; attends qu'il décide.
Parce que sa colère ne se manifeste pas sur le champ,
S'ensuit-il qu'il ignore absolumeut le péché ?
Job ouvre la bouche inutilement,
Et ne met aucune science dans son flot de paroles.

Puis Élihu continua en ces termes :

Attends un peu, et je t'instruirai ;
J'ai encore quelque chose à dire pour Dieu,
Je prendrai ma science de loin,
Et je justifierai mon Créateur.
Certes, mes paroles ne sont point mensongères ;
Tu as affaire à un homme de science accomplie.

Dieu est puissant, mais non dédaigneux (1) ;
Grand par la science, il ne laisse pas vivre le méchant.
Il garantit le droit des pauvres,
Et il ne détourne pas ses yeux des justes (2) :
Avec les rois, sur le trône,
Il les fait asseoir et les exalte pour toujours.
S'ils sont chargés de chaînes,
Pris dans les liens du malheur,
Il leur fait connaître ainsi leurs œuvres,
Et les fautes commises par leur orgueil ;
Il ouvre leur oreille à la réprimande,
Il leur dit de renoncer à l'iniquité.
S'ils écoutent, ils finissent leurs jours dans le bonheur,
Et leurs années dans les délices ;
S'ils n'écoutent pas, ils sont frappés d'un trait mortel,
Ils périssent, faute de sagesse.

(1) Indifférent à l'égard de ses créatures et de ce qui se passe dans le monde.

(2) Il ne les abandonne pas.

Les impies se fâchent ;
Ils crient, parce qu'il les a liés.
Ils meurent jeunes,
Et leur vie passe comme celle des débauchés (1).
Mais il sauve le pauvre par sa misère
Et il l'instruit (2) par sa souffrance.
Toi aussi, il te fait passer
De l'angoisse (3) [*au bien-être*],
A la liberté sans contrainte,
A une table bien garnie.
Et tu te comportes comme un méchant,
Au risque d'encourir la sentence et la peine !
Que l'emportement ne t'inspire pas des propos injurieux !
Que la grandeur de la rançon (4) ne te fasse pas abandonner [le droit chemin ?
Peut-il prendre tes cris
Pour de l'or et des richesses (5) ?
N'appelle pas de tes vœux la nuit
Qui enveloppe les peuples tout à coup !
Garde-toi bien de te tourner vers l'iniquité,
De préférer la mort à la douleur !

Dieu est sublime en sa puissance ;
Car quel maître lui est comparable ?
Qui lui prescrit sa voie ?
Qui peut lui dire : « Tu fais mal ? »
Songe à glorifier ses œuvres,
Que célèbrent les humains.
Tous les hommes les regardent ;
Le mortel les contemple de loin.

(1) Hiérodules des temples de Syrie.
(2) Littéralement : « il lui ouvre l'oreille. »
(3) Distique incomplet.
(4) La souffrance par laquelle tu achètes le bonheur à venir.
(5) Pour la rançon qu'il te demande. Traduction conjecturale (lire לו au lieu de לא et changer la vocalisation du mot בצר).

Dieu est grand, nous ne pouvons le connaître;
Le nombre de ses années est incalculable.
Il attire à lui les vapeurs des eaux,
Pour les résoudre en pluie dans sa nuée.
Les nuages les répandent;
Elles tombent en gouttes sur la foule des hommes.

Qui peut comprendre l'expansion des nuées,
Le fracas de sa tente (1) ?
Il étend sa lumière autour de lui,
Et s'environne d'un océan impénétrable.
Par là (2), *il punit les peuples,*
Et il leur fournit une nourriture abondante ;
Il revêt sa main d'éclairs,
Et il les envoie frapper ses ennemis.
Son tonnerre l'annonce,
Quand sa fureur jalouse poursuit (3) l'iniquité.
Alors, mon cœur frémit,
Et bondit hors de sa place.
Écoutez le roulement de sa voix,
Le grondement qui sort de sa bouche!
Il en remplit toute la voûte des cieux,
Et ses éclairs atteignent les extrémités de la terre.
Après l'éclair, le rugissement de sa voix;
Il tonne de cette voix majestueuse.
Il ne retient déjà plus [ses flèches] (4)
Quand elle se fait entendre.
Dieu tonne de sa voix merveilleuse ;
Il fait de grandes choses que nous ne comprenons pas.

Il dit à la neige ; « Tombe à terre » ;
Il commande (5) *aux grandes pluies ;*

(1) Le nuage orageux.
(2) Par l'orage, dont les effets sont terribles ou salutaires.
(3) Lire מקנא. Texte très suspect.
(4) Vers incomplet.
(5) Omettre וגשם מטר.

Il met les scellés sur la main des hommes (1),
Pour que tous les mortels reconnaissent la puissance du [Créateur.
Le fauve entre dans son gîte,
Et demeure dans sa tanière.
L'ouragan sort de sa retraite
Et du nord arrive le froid.
Au souffle de Dieu, la glace est produite,
Et la surface des eaux se durcit.
Il charge la nue d'humidité,
Il lance dans l'air des nuages orageux (2).
Ceux-ci vont de côté et d'autre,
Sous sa direction. . . . . ,
Pour exécuter tout ce qu'il leur prescrit
Sur la face de la terre,
Apportant ses châtiments
Ou ses bienfaits au monde.

Écoute cela, Job ; arrête-toi
A considérer les merveilles de Dieu.
Sais-tu comment il forme ses nuées
Et y fait briller la lumière ?
Sais-tu la loi d'équilibre des nuages,
Les prodiges de la science infinie?
D'où vient que tes habits s'échauffent,
Quand la terre se repose au souffle du midi?
Étendras-tu avec lui le ciel en firmament
Aussi solide qu'un miroir de fonte (3) ?
Apprends-nous ce que nous devons lui dire !
Plongés dans les ténèbres (4), nous n'avons rien à lui ob- [jecter.
Lui annoncera-t-on que je parle (5) ?

(1) En les empêchant de travailler au dehors.

(2) Littéralement : « le nuage de sa lumière », qui porte la foudre.

(3) Disque de métal poli, servant de miroir.

(4) L'ignorance.

(5) Pour juger et critiquer sa conduite. Cela serait trop dangereux. L'homme ne doit pas discuter les desseins de la Providence, et celui qui le fait s'expose à la mort.

Un homme demandera-t-il d'être anéanti ?
Maintenant (1), on ne voit pas la lumière ;
Le soleil éclaire à travers les nuages :
Un coup de vent passe, et rend le ciel pur ;
L'or vient du septentrion (1).

Dieu est entouré d'une majesté redoutable ;
Nous ne pouvons atteindre le Tout-Puissant,
Éminent en force et en équité,
Grand par la justice, il ne répond à personne (3).
Que les hommes donc le révèrent !
Il ne regarde pas les sages (4).

(1) Pendant l'orage, ou simplement à un moment donné. Élihu paraît vouloir dire que l'adversité n'a qu'un temps, ou bien qu'on ne peut connaître les secrets de la Providence.

(2) Le vent qui dissipe les nuages rend à la terre les rayons d'or du soleil. Sens douteux.

(3) N'ayant pas de comples à rendre.

(4) Mot à mot : « les sages de cœur », ceux qui, se croyant sages, emploient leur intelligence à critiquer les voies de Dieu.